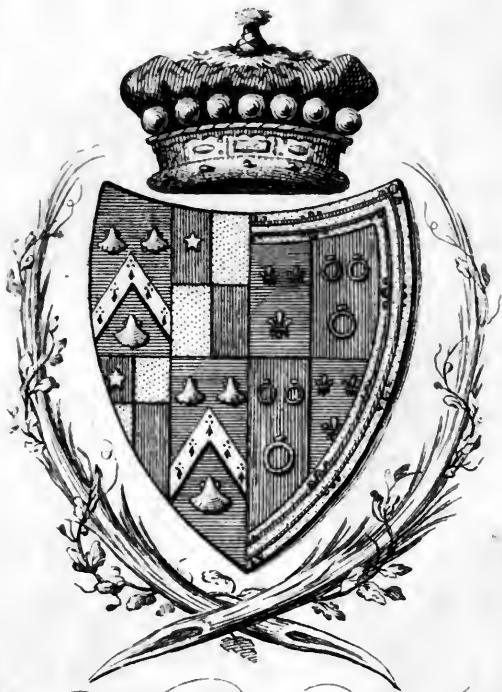


High Lofter.



John Vincent, Esq. Town Clerk
1

PERKINS LIBRARY

Duke University

Rare Books

LE

PHILOSOPHE

ANGLOIS,

OU

HISTOIRE

DE MONSIEUR

CLEVELAND,

FILS NATUREL

DE CROMWEL,

Ecritte par lui-même, & traduite de
l'Anglois par l'Auteur des Mémoires
d'un Homme de Qualité.

TOME TROISIÈME.



A AMSTERDAM,

Chez J. RYCKHOFF, 1744.

THE
PROPOSED

AMERICAN

TO
THE

CONSTITUTIONAL

AND

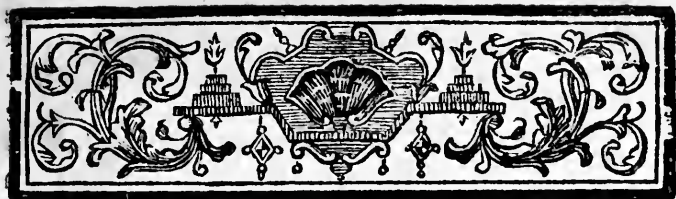
THE

THE

THE

THE

THE



LE PHILOSOPHE

ANGLAIS,

OU

HISTOIRE

DE MR

CLEVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWEL.

LIVRE QUATRIEME.



Le Ministre ayant assez reconnu que rien n'étoit capable d'ébranler la constance de Gelin & de Johnston, il crut qu'après avoir réussi à les mettre mal avec leurs Compagnons, ils étoient trop foibles par le nombre, pour mériter désormais d'être ménagés. Il changea les manières douces & obligeantes qu'il avoit affecté de prendre à leur égard.

Tome III.

A

On

Utopia
RBR
P944P
V.3

On lui raporta quelques emportemens qui étoient échapez à Gelin , en aprenant le mariage infâme de nos Compagnons : il en prit droit de le traiter avec une hauteur , qui lui fit comprendre aisément à quoi il devoit s'attendre dans la suite , & qu'il n'avoit plus dessein de garder de mesures avec lui. Cependant , l'affection qu'il me portoit , eut le pouvoir de lui faire souffrir cette insulte avec modération. Il m'a dit dans la suite qu'il avoit peine lui-même à concevoir comment il s'étoit trouvé capable de tant de patience ; jamais le Ministre ne fut si proche de recevoir le traitement qu'il méritoit. Mais l'amitié de ce généreux François eut bien-tôt une matière plus juste , & en même-tems plus triste à s'exercer. Elle lui fit exposer sa vie en desespoir , pour sauver la mienne. Plus touché de la générosité que du bienfait , je confesse qu'elle lui a acquis sur moi des obligations , auxquelles tout le sang qu'il m'a conservé , ne sera jamais capable de satisfaire.

Le terme de la grossesse d'Angélique étant arrivé , elle mit au monde le fruit de mon amour. Malheureux Pere ! Hélas ! j'étois alors languissant dans ma Prison , & accablé sous le poids de mes chaînes. J'ignorois jusqu'à la captivité de mon Epouse. A peine fut-elle hors de ses premières douleurs , que le Ministre , qui croyoit n'avoir plus rien à ménager , fit assembler le Consistoire pour presser l'exécution de leurs premières délibérations. J'ai déjà dit , que la grossesse de mon Epouse avoit servi de prétexte pour la retarder

retarder. Les sentimens des Anciens se trouvèrent les mêmes , malgré tous les efforts que Gelin & Johnston avoient faits pour les fléchir. On résolut de faire attacher dès le lendemain à la porte de l'Eglise , la Liste de mes crimes , avec le Jugement du Consistoire. Gelin n'aprit cette nouvelle qu'avec le Public , c'est-à-dire , par la lecture de l'Ecrit fatal. Il ne tarda à l'arracher & à le mettre en pièces , qu'aussi long-tems qu'il en eut besoin pour le lire , & pour s'assurer qu'il y étoit question de moi & de mon Epouse. Cette action hardie fut rapportée au Ministre , & elle donna lieu à une nouvelle Assemblée du Consistoire ; mais on jugea à propos , pour éviter de nouveaux troubles , de la laisser impunie , en faisant semblant de l'ignorer. On n'en convoqua pas moins l'Assemblée générale de la Colonie. Elle se tint à l'Eglise peu de jours après. Le Ministre , qui redoutoit l'éloquence de Gelin , & qui s'attendoit bien qu'il ne manqueroit pas de tenter dans cette occasion ce qui lui avoit déjà si heureusement réussi , obtint sans affectation un ordre du Consistoire , qui portoit défense à mes cinq Compagnons de paroître à l'Eglise le jour marqué pour ma Sentence ; & il commanda particulièrement aux Portiers de ne les pas recevoir. Gelin & Johnston employèrent toutes les forces & tout leur tems , jusqu'à ce jour , pour tourner l'esprit du Peuple en ma faveur , & pour animer les Parens & les Amis de leurs Epouses & de la mienne , à entreprendre

dre quelque chose pour ma défense. Leur zèle fut inutile : on leur répondit , que la Loi étoit claire & précise , que le crime étoit notoire & avéré , & que l'exemple de Guilton & de sa Maîtresse ne permettoit ni interprétation ni adoucissement. A l'objection qu'on pouvoit leur faire naturellement en ma faveur , que je me croyois réellement marié avec Angélique ; & qu'en suposant même la validité de mon mariage du Sort , je n'étois coupable que d'une erreur , puisque je n'en avois jamais eu cette opinion ; on repliquoit , que c'étoit une excuse sans vraisemblance , puisque trois de mes Compagnons venoient de faire connoître en se réunissant à leurs Epouses , qu'ils n'avoient point ignoré leurs véritables engagements , & qu'il n'y avoit point d'apparence que je les eusse ignoré plus qu'eux. Ce fut ainsi que la lâcheté de ces trois perfides contribua , plus que toute autre chose , à ma perte. Gelin m'a dit néanmoins , qu'il leur avoit été facile de reconnoître à la manière dont le Peuple se défendoit contre ses instances , que cette prévention étoit l'ouvrage du Ministre , qui s'étoit sans doute efforcé sourdement pendant trois mois de détruire tout le penchant que les Habitans de l'Isle eussent pu avoir à la pitié.

Enfin , le jour de l'Assemblée générale étant venu , mon Procès fut instruit régulièrement. On produisit mes aveux & ceux de mon Epouse : on entendit la déposition des Témoins ; toute ma Cause fut expliquée par un

un Ancien : & lorsque le Peuple eût témoigné qu'il étoit suffisamment informé , on en vint aux voix , qui se donnèrent suivant la méthode établie. Plus de deux tiers me furent contraires. Je dis à moi & à ma malheureuse Epouse : car on ne mit point de différence entre nos Causes. Nous fûmes déclarés coupables du même crime que Guition , & condamnez au même supplice. Le jour de l'exécution fut marqué au lendemain ; & pour finir cette cérémonie d'une manière digne de toute la procédure , le Ministre fit un discours touchant , dans lequel il marqua une vive compassion pour mon sort , & il exhorta toute la Colonie à profiter de l'exemple de ma mauvaise conduite & de ma condamnation.

A quoi pensez-vous que je m'occupois dans ma Prison , pendant qu'on décernoit si cruellement contre ma vie & contre celle de ma chère Epouse ? Hélas ! je commençois à me flâter d'un meilleur sort. Ma crédule espérance se fondeoit sur la longueur de ma captivité , & sur la bonté des Habitans de l'Isle , que je ne prenois point encore pour des hommes barbares & sans pitié. Je n'avois presque vû personne depuis trois mois que je portois mes chaînes. Le Ministre seul m'avoit visité quelquefois. Ses premières visites avoient toujours eu quelque chose de rude & d'insultant ; mais j'avois remarqué depuis peu , que ses manières s'étoient adoucies. Sa joye cruelle venoit apparemment de la proximité de ma condamnation.

tion & de mon suplice ; & moi dans ma folle simplicité , je l'expliquois comme un retour de bonté , qui m'annonçoit ma délivrance. Cette opinion s'étoit si bien imprimée dans mon esprit , que j'avois cessé depuis quelques jours de me livrer aux plaintes & aux gémissemens , qui avoient fait jusqu'alors ma seule occupation. L'image même de mon épouse , dont la présence continuelle m'avoit fait verser tant de larmes , commençoit à se présenter à mon esprit sous une forme moins lugubre. Je la verrai , disois-je , il me sera permis de la revoir & de l'aimer. Chère Angélique ! on ne s'oposera plus à l'amour le plus tendre & le plus innocent qui fut jamais. Je te posséderai tranquillement , & je passerai le reste de ma vie dans tes bras. Oüi , dans le tems même qu'on portoit contre moi l'Arrêt d'une mort injuste & cruelle , je me faisois ainsi des idées chimériques de bonheur ; j'étois le jouet de cette même Puissance maligne , qui m'a rendu malheureux dès ma naissance , & qui n'a pris soin de conserver ma vie , que pour en faire un exemple de misère & d'infortune.

L'ombre de satisfaction qu'elle m'accor-
doit fut payé bien cher , avant la fin du jour.
L'obscurité ne faisoit que commencer , lorsque j'entendis un bruit terrible à ma porte. Je m'avançai pour prêter l'oreille. Je crus démêler la voix de Gelin , qui crioit d'un ton furieux & menaçant : Ouvre , ou je t'étrangle de mes propres mains. Le tumulte qui
continuoit

continuoit me fit croire qu'il étoit accom-
agné de plusieurs personnes, & je ne pouvois
comprendre à quoi devoit aboutir cette
étrange scène. Ma porte s'ouvrit : je vis en-
trer Gelin, Johnston, mes fidèles Compag-
nons, mes chers Amis ; & j'avois à peine
eu le tems de les reconnoître, qu'ils me te-
noient dans leurs bras, en me serrant de la
manière la plus tendre & la plus empressée.
Ils étoient suivis de quinze hommes, qui
remplirent ma chambre en un instant. Leur
présence, & les marques qu'ils me donnoient
de leur amitié, s'accordoient si bien avec
les agréables idées dont je m'étois entrete-
nu tout le jour, que je fus persuadé pendant
un moment qu'ils m'apportoient la nouvelle
de ma liberté. Dites-moi, chers Amis, m'é-
criai-je en leur rendant leurs embrassemens,
suis-je libre ? L'êtes-vous ? Comment se
porte ma chère Epouse ? Quelques soupirs,
qui échapèrent à Gelin avant que de me ré-
pondre, me firent trop connoître qu'il n'a-
voit rien que de triste à m'apprendre. Ah !
Bridge, me dit-il d'un ton funeste, je viens
te percer le cœur. Je te connois, je t'a-
porte le coup de la mort. Et sans me don-
ner le tems de repliquer, il ajouta que
dans l'état où étoient les choses il n'y avoit
point de ménagemens à garder en m'appre-
nant mon malheur. Vous êtes condamné
à mourir demain, continua-t'il en versant
quelques larmes, vous & votre chère An-
gélisque. Tout ce que je puis faire, mon
cher Ami, c'est de vous défendre jusqu'à

la dernière goutte de mon sang , avec Johnston & ces quinze braves gens qui m'ont promis leurs secours. Il n'y a point un moment à perdre. Il faut du moins périr en gens d'honneur de courage.

Ce discours ne peut vous paroître aussi étrange , qu'il fut terrible & accablant pour moi. Gelin vouloit délier ma chaîne & me faire sortir sur le champ avec lui. Non , non , lui dis-je en le repoussant d'une main tremblante ; non , cher Gelin , je veux être informé promptement de tous mes malheurs. Au nom de Dieu , ne me cachez rien. Si Angélique doit mourir , ah ! ... Mais ne me cachez rien , repris je en m'interrompant : si elle est déjà morte , il n'est pas besoin que j'aille plus loin pour mourir. Il m'aprit alors en peu de mots une partie de ma misérable aventure , & le peu d'espérance qui me restoit si je n'entrais promptement dans les vues qu'il avoit pour ma défense. Je scus de lui que mon Epouse s'étoit délivrée heureusement d'un Fils , & que mes barbares Ennemis avoient à peine attendu pour la condamner à mourir avec moi , qu'elle fût remise de la douleur de ses couches. Cette nouvelle idée , jointe à l'horreur de sa condamnation & de la mienne , me mirent dans un état dont il est impossible qu'il y ait jamais eu d'exemple avant moi. Mon cœur étoit en proie tout à la fois à la tendresse & à la fureur ; déchiré par l'une , & touché par l'autre jusqu'à verser un ruisseau de larmes , en recommençant
mille

mille fois d'embrasser mes chers Amis , je ne trouvois point de paroles qui pussent suffire à ces deux transports : la fureur empêchoit ma tendresse de s'exprimer ; & ma tendresse sembloit arrêter toutes les expressions de ma fureur.

Johnston & Gelin étoient pénétrez de pitié , en voyant l'excès de ma douleur & de mon desespoir. Ils me dégagèrent de mes chaînes , & ils m'expliquoient leur dessein. C'étoit de nous armer avant que de sortir du Magasin , pour aller d'abord à la Prison d'Angélique , & la tirer des mains de nos ennemis ; & de là à la maison de leurs Epouses , qu'ils vouloient avoir aussi avec nous. Ensuite nous devions retourner au Magasin , nous y enfermer comme dans une Forteresse , & ne mettre bas les armes qu'après avoir fait avec la Colonie des conditions qui pussent établir notre bonheur & notre tranquillité. Mon premier projet , me dit Gelin à l'oreille , n'étoit pas de traiter nos Ennemis avec autant de modération ; mais je n'aurois point obtenu , sans cette promesse , le secours des gens que je vous amène. Al-
lons, chers Amis, leur dis-je en commençant un peu à respirer , allons nous mettre en possession de nos Tresors. Pour ce qui regarde nos Ennemis , ajoutai je en parlant bas à Gelin , nous ne laisserons pas au Ciel tout le soin de nous venger. Je formois effectivement un dessein qui eût servi à punir le Ministre par l'endroit le plus sensible , en humiliant son humeur fière & orgueilleuse ; car

toute mon indignation n'étoit point capable de me faire penser à tirer une autre vengeance de lui. Je voulois le prendre dans sa maison, l'amener avec nous au Magasin, & le contraindre pendant quelques jours à fléchir devant nous, & à être le témoin des caresses que nous ferions à nos Epouses. Connoissant comme je faisois son caractère, j'étois sûr qu'il eût préféré la mort à cette espèce de châtiment.

Nous ne perdîmes point de tems à nous armer, & nous ne nous contentâmes point de prendre des pistolets comme la première fois, nous prîmes chacun une épée & un fusil. Nous sortîmes du Magasin en bon ordre, en y laissant trois hommes pour nous en assurer l'entrée à notre retour. A peine eûmes-nous fait quatre pas, que nous entendîmes le bruit confus d'une foule de Peuples qui paroissoit assemblée au long des maisons. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût à notre occasion. Mes Compagnons se souvinrent qu'il leur étoit échappé une précaution, dont le défaut nous pouvoit exposer à de grands embarras : ils avoient oublié de s'assurer du Géolier, après être entrez au Magasin. Nous jugeâmes que ce misérable en étoit sorti pour avertir le Ministre & les Anciens, de la violence avec laquelle Gelin & sa Troupe s'y étoient fait introduire ; & que le bruit qui s'en étoit aussi-tôt répandu, causoit de la crainte & de l'émotion parmi les Habitans. Cependant, comme ce n'étoit point une raison qui pût nous empêcher

cher d'avancer , nous continuâmes notre marche. Cinquante pas plus loin nous reconnûmes le Ministre qui venoit vers nous , un flambeau à la main , à la tête d'un gros d'environ cent hommes : & ce qui nous surprit le plus , fut de les voir armez la plupart de bâtons , ou d'instrumens domestiques. J'avouë que dans le premier mouvement que me causa la vuë de mon cruel ennemi , je me sentis porté à le mettre d'un coup de fusil hors d'état de renouveler jamais ses trahisons & ses injustices. Je doute que le Ciel m'eût puni d'un crime , qui eût empêché ce méchant homme d'en commettre peut-être une infinité d'autres. Je me fis néanmoins violence pour le laisser vivre , & pour redevenir bien tôt l'objet de sa perfidie. Malgré la hardiesse avec laquelle il s'avançoit , il parut s'effrayer tout-d'un-coup lorsqu'il se vit abordé par quinze hommes armez d'épées & de fusils. Ses gens parurent aussi déconcertez que lui. Gelin prévint quelques paroles mortifiantes que j'avois dessein de lui dire ; mais ce ne fut pas pour le traiter avec plus de douceur. Arrête , malheureux , s'écria-t'il en lui présentant le bout du fusil , & rends graces au Ciel qui nous a fait plus honnêtes gens que toi. Tu mériterois la mort , que tu préparois à donner à mon Ami. Nous voulons te laisser vivre pour ta propre punition ; car la vie doit être un fardeau pour un méchant qui a tant de crimes à se reprocher. Cependant , si tu l'aimes , il faut commencer dès ce moment à réparer

tes injustices. Ce discours , qui sembloit devoir achever d'effrayer notre Ennemi , ou l'irriter davantage , ne produisit ni l'un ni l'autre de ces deux effets. Il eut le tems de se remettre en l'écoutant , & se croyant certain , par la manière dont Gelin s'étoit exprimé , que nous n'en voulions point à sa vie , il eut assez d'adresse & de présence d'esprit pour ne marquer ni crainte ni colére. Il répondit tranquillement à Gelin , qu'il ne concevoit pas pourquoi il le traitoit si mal. J'ai sollicité votre liberté , lui dit-il , & je l'ai obtenuë. Si je n'ai pas rendu le même service à votre Ami , c'est que nos Loix , la Justice , & le Jugement du Consistoire & de la Colonie ne l'ont point permis. Mais il y a bien loin de la Sentence au Suplice ; & quoiqu'on en ait marqué le jour à demain , c'est une formalité qui n'entraîne point nécessairement l'exécution. En un mot , si l'on n'a pu s'empêcher de condamner votre Ami , on peut lui faire grace après la condamnation. Je vous avouë même , continua-t'il , que je m'étonnois de ce que vous ne pensiez point à la demander ; & loin de vous sçavoir mauvais gré de ce que vous entreprenez pour sa délivrance , je vous promets de me joindre à vous pour l'obtenir. Votre action est hardie : mais elle marque un naturel excéllent : & j'aurai soin de la représenter du côté le plus favorable. Pour vos Compagnons , ajouta-t'il (je parle de nos Habitans que je vois armez avec vous) je confesse qu'il sera difficile de les excuser.

C'est

C'est un attentat inouï, qu'on ne leur pardonnera jamais ; & pour moi je leur déclare dès ce moment , que je les sépare de notre Communion par le droit de mon Ministère , à moins qu'ils ne mettent bas les armes à l'heure même. Je prévois ce qui arrivera , reprit-il en s'adressant à eux , nous allons faire grace à Bridge , & vous êtes en danger d'être punis à sa place. Quand vous pourriez éviter le supplice , vous voyez bien que vous allez vous rendre odieux & vous deshonoré à jamais dans la Colonie. Le repentir est encore de saison : croyez-moi , reportez vos armes au Magasin.

Ce discours adroit & trompeur causa notre ruine. Il est vrai qu'il attira au Ministre le châtimement qu'il méritoit ; mais de quelle utilité peut être à des malheureux la punition d'un perfide ? Nos foibles Compagnons d'armes s'étant consulté un moment , reprirent le chemin du Magasin , malgré nos instances & nos reproches. Gelin se désespéroit. Il n'est pas question , me dit-il , de nous laisser tromper par de nouveaux artifices. Il faut périr ou sortir avec succès de notre entreprise. J'approuvai son avis. Nous nous serâmes , lui , Johnston & moi ; & faisant connoître à notre air que nous ne nous laisserions approcher de personne , nous continuâmes notre route vers la prison de mon Epouse. Le Ministre nous pressa envain de nous arrêter , en renouvelant ses perfides promesses. Nous lui répondîmes en nous éloignant , qu'il n'y avoit que la mort
qui

qui pût interrompre notre dessein ; & qu'avant qu'on pût nous la donner , il y auroit d'autre sang répandu que le nôtre.

C'étoit notre résolution , & nous ne faisions que nous y confirmer en avançant. Il y avoit environ cent pas jusqu'au lieu où mon Epouse étoit renfermée. Nous rencontrâmes en chemin quantité d'Habitans qui couroient , avec toutes les marques de la surprise & de l'effroi , comme il arrive dans une allarme publique : mais ne s'en trouvant aucun qui s'oposât à notre passage , nos espérances alloient toujours en augmentant. Nous avions fait les trois quarts du chemin , lorsque nous entendîmes le bruit de plusieurs personnes qui acouroient derrière nous. Arrêtons , dis-je à Gelin , on nous poursuit. Quoiqu'il n'y eût point d'autre lumière que celle de quelques chandelles que des femmes effrayées tenoient à la porte de leurs maisons , nous découvrîmes quinze ou vingt hommes armez , qui nous joignirent en un moment. Il nous fut aisé de juger que leurs armes étoient celles de nos Déserteurs , que le Ministre leur avoit fait prendre. Ils nous dirent d'arrêter , & de mettre armes bas. Plûtôt périr mille fois , répondit vivement Gelin. Avance le plus hardi ; il est mort sans quartier. Nous tenions en effet nos fusils prêts à tirer. Ils n'osèrent s'approcher davantage , & ils se contentèrent de nous exhorter à nous rendre , & à considérer que nous n'étions pas les plus forts. Leurs conseils nous touchoient
aussi.

aussi peu que leurs menaces. Nous demeurâmes dans la posture où nous étions , jusqu'à l'arrivée du Ministre qui parut bien-tôt escortée de ses cent hommes. Il avoit toujours son flambeau à la main , & la plupart des personnes qui l'accompagnoient en ayant pris en chemin , nous nous trouvâmes tout-d'un-coup environnez d'une grande lumière. Fier du nombre , & irrité de nous trouver en défense , le Ministre traita ses gens armez de lâches , qui redoutoient trois jeunes gens de notre âge. Ce reproche les fit avancer brusquement. A toi donc , traître , puisque tu le veux , s'écria Gelin en ajustant le Ministre , & il lui lâcha son coup , qui le fit tomber mortellement blessé. Nous déchargeâmes aussi nos fusils , Johnston & moi. Nos deux coups blessèrent quelques personnes. Notre diligence à tirer nos épées ne put égaler celle du Peuple à fondre sur nous. Nous fûmes saisis & désarmez malgré notre furieuse résistance. Quelques Anciens qui se trouvoient dans la foule , nous firent conduire sur le champ au Magasin. On nous enferma chacun dans une Prison différente. Je ne pus faire entendre que deux mots à mes chers Amis , en me séparant d'eux. Adieu , brave Gelin , m'écriai je ; adieu , cher Johnston. Puissent votre générosité & votre amitié n'être funestes qu'à moi ! Ce me sera du moins une douce consolation en mourant , d'avoir eu deux Amis si généreux & si fidèles.

En effet , je ne pouvois m'attendre qu'à
un

un prompt suplice ; il ne me restoit pas la moindre espérance de le pouvoir éviter. Je me préparai à la mort en rapelant tout ce que de si cruels malheurs pouvoient me laisser de force & de constance. Que j'eus de peine à ramener mon esprit à la soumission aux ordres du Ciel ! Jamais on ne ressentit de mouvemens si semblables au dernier desespoir. Mais le mien n'étoit-il pas excusable ? L'infortune a-t-elle des traits terribles que je n'eusse point essuyez ? Où prendre des motifs de patience contre les plus cruels de tous les maux , lorsqu'on a sujet d'en accuser également la rigueur du Ciel , & la barbarie des hommes ? Telle étoit ma situation. Tout ce qu'on appelle biens naturels , avantages de naissance , tendresses de parens , douceurs de fortune , ce que le Ciel accorde presque à tous les hommes , je considérois qu'il me l'avoit refusé ; & la vie , telle que je l'avois reçue , étoit moins une faveur de sa main , qu'un don funeste & empoisonné. Les hommes m'avoient-ils traité avec moins de rigueurs ? Hélas ! repassez toutes les circonstances de ma triste Histoire. Arraché des bras de ma Mere , presque en naissant ; privé d'elle , par un accident que je ne puis rapeler sans honte & sans horreur ; élevé ensuite dans l'obscurité d'une affreuse Caverne , mes premiers regards ont été lugubres , & mes premières idées , funestes. J'ai désiré de voir mon Pere , mon cœur s'en étoit fait une joye ; je n'ai trouvé en lui qu'un ennemi cruel , qui s'est

fait

fait violence pour épargner mon sang , & qui s'étoit proposé , en m'accordant la vie comme une grâce , de la rendre si misérable , qu'il me fut impossible de jouir long-tems du bienfait. J'échape enfin à sa cruauté ; il se présente quelque ouverture à mes espérances. Mais à quoi aboutissent les promesses qu'on me fait d'une vie plus heureuse ? A mettre le comble à mes misères , en multipliant les causes de mes douleurs , & en me faisant trouver les plus cruelles peines , dans ce qui fait ordinairement la félicité des autres. L'amour , l'amitié , tout se change pour moi en poison & en tourment. Un Peuple entier qui faisoit profession de vertu , devient barbare lorsqu'il est question de me rendre malheureux & de me perdre. Un amour tendre & innocent est regardé comme un crime ; un saint Mariage passe pour Adultère ; on me condamne au dernier suplice ; & s'il me reste à l'extrémité deux Amis fidèles qui s'interessent à mon sort , mon infortune se répand sur eux , & je les entraîne dans ma ruïne.

Quelle constance n'eût point succombé sous de si affligeantes considérations ? Mais jusques-là , mes plaintes ne suposoient encore que des maux de fortunes. Foibles douleurs , quand je les comparois à celles de l'amour ! Il falloit perdre Angélique. La perdre par ma mort eût déjà été un tourment plus cruel , que tous ceux que mes ennemis me préparoient : mais penser en mourant qu'elle

qu'elle étoit destinée au même suplice ; la voir peut-être expirer à mes yeux ! Angélique , ma chère Epouse , tout ce que mon cœur aimoit ! Ah ! peines inexprimables , que nul autre que moi n'a jamais éprouvées ! Je me representois cette chère personne seule & languissante dans sa prison , chargée peut-être de chaînes aussi pesantes que les miennes , attendant la mort qu'elle croyoit inévitable ; & connoissant , comme je faisois , le fond de son cœur tendre , je n'avois que trop de raisons de m'imaginer que son infortune n'étoit pas la plus forte cause de ses larmes. Elle s'afflige donc pour moi , disois je , elle pleure ma mort , elle la craint peut-être plus que la sienne ; & je ne pourrai pas même lui dire , que je sens toutes ses douleurs , lui dire seulement que je l'aime , & que puisqu'elle est condamnée à mourir , je mépriserois la plus glorieuse fortune qui m'empêcheroit de mourir avec elle. Je me la presentois , foible encore , & à peine relevée de la douleur de ses couches : c'étoient-là de ces idées contre lesquelles , ni force d'esprit , ni Religion , ni aproche de la mort , ne pouvoient soutenir un moment ma constance. Cruel Ministre ! barbares Habitans ! quoi , m'écriai-je , une femme de seize ans , une tendre & innocente créature , qui n'a point d'autre crime que de m'aimer & d'être aimable , ne vous inspire point de compassion dans cet état ? Etes-vous hommes ? êtes vous des loups féroces , ou des tigres altérez de sang ?

sang ? Protestans cruels ! est-ce-là cet esprit de douceur & d'humanité que votre Religion vous inspire ? Ah , retournez dans vos Patries , que le zèle de la vérité , dites-vous , vous a fait quitter. Soyez y Turcs , Idolâtres , & ne violez pas les saintes Loix de la Nature , qui est la plus sacrée & la plus inviolable de toutes les Religions.

Je passai la nuit dans ces agitations violentes. La triste Madame Eliot avoit part aussi à mes plus tendres sentimens. Elle avoit eu pour moi ceux d'une Mere , avant que j'eusse droit au nom de son Fils. J'étois sûr que la mort de sa Fille ne la toucheroit guères plus que la mienne. Si j'eusse pu du moins la remercier de tant de bontez ! s'il m'eût été permis de la voir encore une fois , & de lui demander pardon des mortels desordres que je causois malheureusement dans sa famille ! Hélas ! bonne & sensible comme elle étoit , elle n'aura pas résisté long-tems à une suite si continuelle de douleurs. L'amertume & les larmes auront accompagné sa malheureuse vieillesse jusqu'au tombeau. Tout a péri sans doute , & la Mere , & la Fille , & le triste fruit de mon mariage. Je ne me flâte plus de revoir jamais rien de ce qui m'a été cher : il faudroit pour cela des miracles du Ciel & de la fortune ; & ce n'est point à un misérable comme moi , qu'il est permis de les esperer.

Le jour qui succéda à cette accablante nuit devoit donc être , suivant mon attente , le dernier jour de ma vie & de celle d'Angélique.

gélifique. Quelque inquiétude que j'eusse pour Gelin & Johnston, je ne pouvois me figurer qu'ils fussent condamnez à mort pour avoir entrepris de me mettre en liberté. Il y avoit aparence du moins, qu'on ne se porteroit à cette extrémité qu'en cas que le Ministre mourût de sa blessure. J'avois cru remarquer que le coup n'étoit pas mortel, à la manière dont il s'étoit soutenu lorsqu'on l'avoit relevé de sa chute. C'étoit un tourment de moins pour moi, que de pouvoir me flâter que la vie de mes chers Amis n'étoit point aussi desespérée que la mienne. Je n'attendois plus que le moment de mon exécution. Le Géolier m'ayant apporté quelque nourriture, je refusai de la prendre, comme un secours inutile dans le peu d'instans qui me restoient à vivre. J'invoquois le Ciel, autant que mon trouble me le pouvoit permettre ; & les plus ardens de mes vœux regardoient ma chère Epouse. Je tâchois de familiariser mon imagination avec son supplice, pour diminuer, s'il étoit possible, quelque chose de l'horreur que j'allois ressentir à cette vûë ; & suposant toujours que nous serions exécutés ensemble, comme Guiton & sa Maîtresse, je me mettois par avance dans toutes les situations où je croyois pouvoir me trouver lorsque je serois précipité dans la Mer. J'examinois s'il n'y avoit point d'espérance que je pusse y être de quelque secours à mon Epouse ; la soutenir entre mes bras dans les flots, me dérober avec ce cher fardeau :

fardeau aux yeux de nos Exécuteurs , regagner le rivage avec elle , & sauver sa précieuse vie ; ou du moins , contribuer à lui rendre la mort plus douce , & employer mes forces jusqu'au dernier soupir , à lui en déguiser les horreurs par les plus tendres témoignages de l'amour. Le jour se passa tout entier , sans qu'il se présentât personne à ma prison. Admirez un des plus étranges effets de l'amour ; je sentoís une espèce d'impatience de voir arriver mes Gardes & mes Exécuteurs ; non que la mort commençât à me paroître moins terrible ; mais l'ardeur pressante que j'avois de revoir Angélique , me faisoit oublier que ce plaisir ne me seroit accordé que pour m'être aussi tôt ravi cruellement. Toute mon attention se réunissant sur elle , & sur la douceur que j'allois trouver à lui parler & à l'entendre , je perdois de vûë notre suplice , pour me livrer aux desirs d'une malheureuse & inutile tendresse.

Enfin l'obscurité ayant succédé au jour , je m'imaginai que notre exécution étoit différée au lendemain , & j'attribuai ce changement au trouble que nous avions causé la veille dans l'Habitation. J'étois dans cette pensée , lorsque j'entendis ouvrir brusquement ma porte. C'étoient quatre Gardes , qui s'approchèrent de moi sans parler. Ils m'ôtèrent mes chaînes ; mais ils avoient apporté une corde , dont ils se servirent aussitôt pour me lier étroitement les mains. Je leur fis diverses questions , auxquelles ils refusèrent

refusèrent constamment de répondre. Apprenez-moi, du moins leur dis-je, si c'est au suplice que vous me conduisez ? Verrai-je mon Epouse ? Ne me sera-t'il pas permis de lui dire le dernier adieu ? Ils me marquèrent quelque regret de s'être obligés par serment à garder le silence. Consolez-vous, me dit l'un d'entr'eux ; vous ne ferez pas seul. Hé bien, lui répondis-je, je vous pardonne ma mort, s'il m'est accordé d'expirer en présence d'Angélique. Ils me firent sortir du Magasin, & sans s'écarter de moi d'un seul pas, ils me firent prendre avec eux la route qui conduisoit à la Mer. Je suis donc dans le chemin de la mort, leur disois-je en allant ? ma vie & mes malheurs touchent à leur fin : J'en louë le Ciel. Mais où dois-je donc rencontrer mon Epouse ? Ils s'obstinèrent à ne me pas répondre. J'admirois que la curiosité ou la compassion n'eussent amené personne sur mon passage, pour être témoin de ma dernière scène. Cependant, après nous être avancés environ l'espace d'un mille, je crus entendre le bruit de quelques personnes qui marchaient, les uns devant nous & les autres derrière. Je ne doutai point qu'Angélique ne fût dans l'une ou dans l'autre bande. Mon cœur s'émut, jusqu'à m'ôter presque entièrement le pouvoir de marcher davantage. Malheureuse Epouse, m'écriai-je avec le plus amer sentiment que la douleur ait jamais produit, voilà donc quel étoit le triste sens de nos promesses ! C'est donc
en

en périssant ensemble , que nous exécuterons le serment que nous avons fait de ne nous jamais séparer. Oh ! si la pitié , dis - je à mes Gardes , vous faisoit du moins consentir à me laisser les mains libres ! Si vous me permettiez de donner le dernier embrassement à ma chère Epouse ! Que craignez - vous ? N'oseriez - vous être un peu moins barbares que vos Maîtres ? N'osez - vous cesser d'être cruels pour un moment ? Ils ne me répondirent rien. Nous arrivâmes à l'entrée du chemin tortueux qui donnoit passage au travers du rocher. Nous le passâmes dans l'obscurité. Mais en sortant du côté qui touchoit à la Mer , j'aperçus à la lumière de quelques flambeaux , dix ou douze hommes au long du rivage , & je reconnus aussitôt Gelin parmi eux.

Il avoit les mains liées comme moi. C'étoit lui que j'avois entendu marcher devant nous avec ses Gardes ; & Johniton , qui suivoit par derrière , ne tarda aussi qu'un moment à paroître. Je crus leur perte aussi infaillible que la mienne. Deux ruisseaux de larmes qui coulèrent tout-d'un-coup de mes yeux , & le surcroît d'horreur imprévue dont je me sentis saisi , me firent connoître que je n'avois pas encore été si malheureux que je l'étois dans ce moment. Je m'approchai avec transport de ces chers Amis , que mes liens ne me permirent pas même d'embrasser. Les mouvemens passionnez qui servirent d'abord d'expression à ma douleur , les persuadèrent assez que ce n'étoit point l'approche

L'approche du suplice qui me mettoit ainsi hors de moi-même : l'Amitié agissoit sur mon cœur , aussi impétueusement qu'avoit fait l'Amour. J'avois peine à trouver des paroles qui répondissent à mes sentimens. Gelin me prévint. Sa voix me parut ferme , quoique ses yeux n'eussent point leur vivacité ordinaire. Voilà une scène bien tragique , me dit-il ; mais il faut la soutenir en braves gens. Nous étions déterminés hier à mourir ; il n'y aura que le genre de mort & l'heure de changez. J'ouvris la bouche pour lui répondre , & j'eusse été bien éloigné sans doute d'affecter autant de fermeté que lui. Mes premières paroles furent interrompues par un Ancien , qui étoit à donner quelques ordres sur la Chaloupe à mon arrivée , & qui s'approcha de nous lorsqu'il nous vit tous trois réunis.

Ecoutez , nous dit-il , les ordres que j'ai commission de vous déclarer. Il est évident que vous méritez la mort. Bridge y avoit été condamné justement , pour un crime qu'on n'avoit jamais pardonné dans cette Colonie ; & Gelin & Johnston se rendirent hier si coupables , que le seul fait porte sa condamnation. Nous vivions paisiblement dans cette Isle , avant que de vous y avoir reçus. Vous y avez mis le trouble , en séduisant nos Filles , en massacrant notre Ministre , & en voulant nous imposer des loix à force armée. Enfin , vous nous avez apporté toute la corruption de l'Europe , dont nous
nous

nous étions cru à couvert ici pour toujours. Voilà vos crimes : ils sont notoires, & nous n'avons point un Habitant dans la Colonie , qui n'ait opiné ce matin à votre suplice. Rien ne sembloit pouvoir vous sauver. Cependant , le Ministre se voyant prêt d'expirer , a fait prier le Consistoire de s'assembler chez lui. Il a reconnu avec humilité qu'il avoit pu contribuer à vos fautes , par une rigueur dont il se reprochoit les motifs : & le desir de faire sa paix avec le Ciel , l'a fait intercéder si vivement pour votre vie , qu'on n'a pû rien refuser à cet homme respectable , qui a servi pendant plut de vingt ans de Pere à la Colonie. Il est mort , & vous êtes assurez de vivre. Cependant , on a jugé qu'en vous faisant grace , il n'étoit point à propos de vous conserver plus long-tems parmi nous. Il n'arrive que trop souvent que les ressentimens se raniment. Tout coupables que vous êtes , on doute que vous vous rendiez justice ; & qui sçait ce qu'on peut craindre de trois jeunes gens aussi hardis , & aussi entreprenans que vous ? D'ailleurs les difficultez de vos mariages sont d'une nature à ne se terminer jamais. Vous ne vous soumettez point à la Sentence du Consistoire ; il n'est point disposé à la révoquer : ainsi , le parti le plus avantageux & pour nous & pour vous-mêmes , est de vous exiler pour jamais de cette Isle , & de vous mettre en état de retourner dans vos Patries. Tel est l'Arrêt du Consistoire que je vous annonce ici par

commission. Il a ordonné que vous fussiez conduits sans bruit à la Mer, pour vous dérober aux regards du Peuple, que la curiosité auroit sans doute amené en foule sur vos pas. Et pour vous ôter toute raison de vous plaindre, & de nous accuser peut-être de dureté, il m'a chargé de vous remettre une somme de dix mille écus, que vous diviserez en trois parts égales. Elle est dans la Chaloupe qui va vous porter à Sainte-Hélène. Partez, ajouta-t'il ; vous ne tarderez point à trouver dans le Port un Vaisseau qui fera voile en Europe.

Qui s'imaginera, qu'après tant de transports & de douleurs dont j'ai fait le recit jusqu'à présent, il pût y avoir quelque chose de plus terrible pour moi que tout ce que j'avois éprouvé ? Non, la Sentence de ma mort & de celle d'Angélique, n'avoit pas fait sur moi l'impression que fit le fatal Arrêt de mon exil. Mes Compagnons sentirent le coup aussi vivement que moi. La vie qu'on nous accordoit ne nous parut point une grâce ; c'étoit un châtiment plus cruel que la mort même. La mort eût terminé nos peines ; & la vie qu'on nous condamnoit à passer loin de nos Epouses, alloit être pour nous un suplice éternel. Non, non, m'écriai-je le premier, on ne me forcera ni à partir, ni à vivre. Je veux mourir, si je l'ai mérité : il n'y a que la mort qui puisse m'arracher de cette Isle, où tout le bonheur de ma vie est attaché. Pitoyable Vieillard, continuai-je en voyant l'Ancien qui s'éloignoit,

&

& qui nous laissoit entre les mains de nos Gardes , ah ! laissez vous toucher à la pitié. Voyez trois infortunés qui vous demandent la mort. O Dieu ! refuse-t'on le supplice à des criminels qui le demandent comme une faveur ? Arrêtez , écoutez-nous , ne nous forcez pas au dernier desespoir ! Il tourna la tête pour nous dire qu'il étoit affligé de notre douleur , & de la nécessité où il étoit d'obéir au Consistoire. Nous prîmes ce moment pour nous jeter tous trois à genoux , & nos prières furent si touchantes , qu'il est impossible qu'il les ait entendues sans compassion ; mais étant bien-tôt entré dans l'ouverture du rocher , nous comprîmes en le perdant de vuë , qu'il ne nous restoit plus d'espérance. Gelin & Johnston , qui n'étoient pas moins troublez que moi , me demandèrent quel parti nous avions à prendre. Vous êtes éloquent , dis-je à Gelin , faites un effort sur l'esprit de nos Gardes. Il employa tout ce que peut la nature , aidée de la douleur : mais on avoit choisi exprès pour nous conduire , des inflexibles , ou plutôt des barbares , que rien ne fut capable d'amollir.

Cependant , ils nous pressoient de nous mettre en mer ; & si nous eussions refusé plus long-tems de nous laisser mener à la Chaloupe , ils paroissent se disposer à nous y traîner violemment. Nos mains étoient toujours liées , ce qui nous rendoit incapables de la moindre résistance. Je dis secrètement à Gelin : Notre malheur est maintenant

sans remède; ne nous exposons point à des violences que nous sommes hors d'état de repousser. Mais si l'on nous conduit à Sainte-Hélène, qui nous empêchera de retourner ici, & d'y rentrer en état de nous faire craindre ? Avec dix mille écus, nous lèverions une Armée. Quoiqu'on ait pû nous dire de la situation inconnue de cette Isle, nous la découvrirons, fut-elle au sein de la mer. Je fis entendre la même chose à Johnston : ils applaudirent tous deux à ce projet. Nous nous embarquâmes. La Chaloupe étoit grande. Il y entra six de nos Gardes & deux Rameurs. La nuit étoit si obscure, qu'il falloit être aussi assuré qu'ils l'étoient de la route, pour oser se commettre à cette heure sur une mer parsemée de rochers. Nous voguâmes heureusement pendant quelques heures. Quoique nos Gardes n'eussent plus les mêmes raisons de garder le silence, ils s'obstinèrent encore à refuser de répondre à toutes nos questions. Les miennes ne regardoient qu'Angélique. L'ardeur de mon transport m'avoit empêché, après le discours de l'Ancien, de lui demander du moins quelque éclaircissement sur le sort de cette chère Epouse. Quelque apparence qu'il y eût qu'on ne l'avoit point exceptée du pardon, une simple vraisemblance ne suffisoit pas pour rassurer ma tendresse. Mes allarmes augmentèrent extrêmement, lorsque je vis mes Gardes sourds à mes interrogations. Ces insensibles eurent la dureté d'y fermer l'oreille jusqu'à la fin. Hélas ! c'est cette funeste

nefte incertitude , dont rien n'a pu me faire fortir jusqu'aujourd'hui , qui cause encore mon plus cruel tourment.

Nous abordâmes au rivage de Sainte-Hélène. L'obscurité de la nuit duroit encore. Nos Gardes nous mirent brusquement à terre , & tirant de la Chaloupe le sac qui contenoit les dix mille écus en or , ils en firent trois parts , dont le poids plutôt que la valeur , étoit à peu près égal. Vous êtes liez d'intérêt & d'amitié , nous dirent-ils , vous ferez ensemble un partage plus exact de cette somme. Nous ne la divisons que pour vous la rendre plus facile à porter. Ils en mirent notre part à chacun dans nos poches , & nous laissant sur le rivage , ils se hâtèrent de rentrer dans la Chaloupe , sans avoir délié nos mains. Quoi ! leur dit Gelin , vous ne nous ôterez pas ces liens , qui vont nous faire passer ici pour des criminels & des infâmes ? Ils s'excusèrent sur les ordres qu'ils avoient reçus du Consistoire , & ils ne nous en cachèrent point la raison ; c'étoit la crainte que nous n'entreprissions de les retenir , ou de retourner malgré eux dans la Chaloupe pour regagner l'Isle avec eux. Nous leur promîmes envain de ne pas mal user de notre liberté , s'ils vouloient nous l'accorder ; il nous fut impossible de rien obtenir. Je pris la parole en les voyant prêts à s'éloigner du rivage : Vous avez été sourds à nos questions , leur dis je , & insensibles à nos prières ; nous n'avons rien obtenu jusqu'à présent de votre bonté & de votre

compassion. Mais si vous n'avez pas perdu tout sentiment d'humanité, accordez-nous du moins en nous quittant, la seule grace qui nous reste à vous demander. Ainsi le Ciel puisse-t'il écouter tous vos desirs ! Quand vous serez retournés dans votre Isle : ah, cette Isle heureuse ! quand vous y serez retournés, allez voir nos chères Epouses, & dites-leur que c'est de notre part que vous y venez. Apprenez-leur, si non tout l'excès de notre desespoir, qu'il vous est impossible de leur exprimer, du moins cette partie de nos douleurs dont vous avez été témoins. Representez leur ce que vous nous avez vû faire, racontez leur ce que vous avez entendu. Dites à ma chère Angélique, qu'il n'y a point de Sentence barbare ni de séparation cruelle, qui puisse m'empêcher d'être à elle, & de porter le nom de son Epoux ; qu'elle me doit sa foi & sa constance ; qu'elle peut se reposer sur la mienne : que je puis encore être trahi par des perfides, & outragé par des cruels, manquer de succès dans mes desseins, périr dans mes entreprises ; mais que tout le pouvoir de la fortune & la malignité des hommes ne l'effaceront jamais de mon cœur. Dites à sa malheureuse Mere, que je me reproche toutes ses peines, quoique je n'en sois, hélas ! que la cause innocente ; que je les ressens plus vivement qu'elle ; que j'en suis puni par un mortel desespoir. Dites-leur à toutes deux... Ah ! dites-leur ! Mais nos barbares Conducteurs étoient déjà si loin, qu'il leur

leur étoit impossible de m'entendre. Peut-être même n'avoient-ils pas prêté l'oreille à mes suplications lorsqu'ils étoient plus proches , & je n'ose me flâter que l'infortunée Angélique ait eu la consolation d'avoir ces derniers soins de mon amour. J'avois lâché exprès les termes d'entreprise & de dessein. Elle & sa Mere n'auront pas manqué d'en comprendre le sens , si on leur en a fait un rapport fidèle ; & sans doute qu'elles accusent tous les jours la rigueur du Ciel , qui en diffère si long-tems l'exécution.

Je vous laisse à imaginer dans quelle étrange situation nous nous trouvâmes après le départ de la Chaloupe. Le jour ne commençoit point encore à luire , & nos Gardes ne nous avoient pas même accordé un flambeau pour nous éclairer. A peine la blancheur du sable pouvoit-elle servir à nous le faire apercevoir. Nous jugeâmes par le bruit des flots qui augmentoit incessamment , que la marée remontoit , & nous fûmes obligés de marcher quelque tems dans l'obscurité , pour éviter les vagues qui commençoient à inoüiller nos pieds. Nous nous affimes lorsque nous crûmes le pouvoir avec sûreté , résolus d'attendre la fin de la nuit dans cette situation. Les efforts que nous fîmes pour rompre nos liens , furent inutiles ; il fallut en perdre l'espérance , & nous résoudre à demander le lendemain ce service au premier inconnu qui se présenteroit. Je ne vous fatiguerai point du

recit de nos gémiffemens & de nos plaintes. Le jour commença enfin à paroître. Nous découvrîmes l'Habitation à cent pas de nous. Ce ne fut pas fans honte que nous en prîmes le chemin , ne prévoyant que trop à quoi nous allions nous trouver exposez. Quelques Matelots qui étoient au long du rivage , furent les premiers qui nous aperçurent ; & la nouveauté du spectacle les ayant attirez , ils nous considérèrent avec étonnement , sans avoir la hardiesse de s'approcher. Il faut remarquer que l'Isle de Ste-Hélène n'étant habitée que sur les bords par un petit nombre de Portugais , parmi lesquels il se trouve quelques François & quelques Anglois mêlez , tous les Habitans se connoissent parfaitement de nom & de visage ; de sorte que la vuë de trois hommes dans l'état où nous paroissions , devoit causer beaucoup de surprise. Nous prévinmes les Matelots , en les prians instamment de nous délier les mains. Après s'être consultez un moment , ils nous répondirent en mauvais Anglois , que ceux qui nous les avoient liées , ne l'avoient pas fait sans quelques raisons , & qu'il ne leur appartenoit point de les aprofondir ; mais qu'ils alloient nous conduire à leur Gouverneur , avec lequel nous pourrions nous expliquer. Nos instances redoublées ne les firent point changer de sentiment. Ils nous forcèrent de les suivre. Etans obligez de traverser l'Habitation , nous nous vîmes en un moment environnez de la plus grande

grande partie du Peuple. Notre douleur & notre confusion étoient extrêmes. Cependant, le Gouverneur s'étant rendu sur notre chemin, la première chose que nous lui demandâmes, fut d'écarter la populace, & de nous faire entrer dans quelque maison pour nous écouter. Il nous accorda cette faveur. Quoique Portugais, il parloit facilement les Langues Françoisse & Angloise. Nous lui racontâmes le fond de notre aventure. Il l'entendit avec admiration; & trouvant sans doute dans notre jeunesse & dans les expressions naturelles de notre douleur, dequoi s'exciter à la bonté & à la pitié, il nous donna tous les témoignages que nous pouvions souhaiter de l'une & de l'autre. Son nom est *Dom Pedro Columella*.

Ce ne fut pas le premier jour, que nous lui découvrîmes nos véritables desseins. Nous le laissâmes long-tems dans la pensée, que nous n'attendions que le passage de quelque Vaisseau qui voulût nous porter en Europe. Gelin, qui est insinuant, s'employoit pendant ce tems là à nous concilier son estime & son amitié, pour le rendre peu à peu favorable à nos entreprises. Il y réussit. Dom Pedro conçut à la fin tant d'inclination pour nous, que nous ne fîmes plus difficulté de lui demander son secours & celui de ses gens, pour nous faire retrouver nos Epouses. Nous nous étions souvent entretenus avec lui de cette Isle inconnue, que nous avions quittée avec tant de regret, & à laquelle notre cœur étoit

si attaché. Il avoit pris plaisir à nous faire raconter les circonstances de notre aventure, & à se faire expliquer l'origine & l'état de la Colonie : mais il ne nous avoit jamais marqué que sa curiosité le portât à tenter de la découvrir. Ce sont des gens, nous disoit-il, qui veulent être cachez ; je n'ai pas d'intérêt à les connoître. Je les vois venir ici, mais plus rarement aujourd'hui qu'autrefois, pour acheter de nous certains secours dont ils paroissent manquer. Ils ont besoin de fer & d'outils pour le travail. Ils nous laissent le choix d'être payez en argent comptant, ou en bestiaux & en fruits de leurs terres. Je sçai qu'il y a dans cette Mer quantité de petites Isles ; il faut qu'ils en habitent une. Dom Pedro ajoutoit, que son Prédécesseur avoit fait quelques tentatives inutiles pour parvenir à la connoissance de leur retraite, qu'il les avoit fait observer, & qu'en ayant retenu un jour quelques-uns prisonniers, il avoit employé les prières & les menaces pour leur arracher leur secret ; mais que n'ayant pû ébranler leur fidélité & leur discrétion, il avoit pris le parti de les laisser tranquilles ; que depuis dix ans qu'il commandoit à Ste-Hélène, il tenoit aussi la même conduite ; que leurs visites étoient fort rares, depuis un certain tems ; qu'il y avoit environ un an, qu'une de leurs femmes avoit fait le voyage d'Europe ; qu'elle étoit venue s'embarquer à Sainte-Hélène sur un Vaisseau de passage, & qu'elle y étoit retournée après quelques
mois.

mois d'absence ; mais qu'il n'avoit pas eu la satisfaction de la voir & de lui parler , parce que ces gens , qui sçavoient à peu près le tems de son retour , ayans passé quelques semaines à l'attendre , avoient disparu avec elle au moment de son arrivée.

Quoique les relations du Gouverneur ne nous eussent rien appris dont nous ne fussions bien informez , elles avoient soutenu notre espoir. Nous ne fûmes pas plutôt assurez qu'il nous vouloit assez de bien pour se prêter à nos desseins , que nous lui proposâmes de nous accorder une de ses plus grandes Barques , avec quelques Soldats armez , & quelques Matelots expérimentez pour nous conduire. Il y consentit. Nous quittâmes Ste-Hélène. Nous passâmes plus de six semaines à parcourir toutes les parties occidentales de la Mer d'Ethiopie , au hazard de périr mille fois dans un si petit Bâtiment , qui étoit presque sans défense contre les vents & les flots. Nous visitâmes quantité d'Isles connues , mais inhabitées , telles que Martin Vaz , Agosta , Los Picos ; & nous en découvrîmes plusieurs qu'on n'avoit point encore aperçues. Le danger , qui augmentoit tous les jours par le dépérissement de notre Barque , n'auroit pas ralenti l'ardeur de nos recherches , si nous n'eussions eu , mes deux Compagnons & moi , que notre misérable vie à ménager : mais nos Soldats & nos Matelots qui sentoient le péril & qui en frémissaient continuellement , nous déclarèrent qu'ils

étoient résolus de regagner Ste. Hélène. Ils nous représentèrent , qu'il y avoit peu d'apparence que l'Isle que nous cherchoins fût si éloignée ; qu'elle devoit être aux environs de Ste. Hélène , puisque nous confessions nous-mêmes que nous n'avions été que trois heures en Mer lorsque nous en étions sortis ; que c'étoit dans cette supposition , que le Gouverneur nous avoit prêté sa Barque , & qu'il leur avoit donné ordre de nous accompagner. Il nous fut impossible de leur communiquer une étincelle de notre hardiesse & de notre résolution. Cependant , comme nous les avions payez si libéralement qu'ils avoient quelque affection à notre service , ils s'engagèrent à seconder jusqu'à la fin notre entreprise , si nous pouvions nous procurer un Bâtiment sur lequel il y eût plus de sûreté pour eux & pour nous-mêmes. Nous revinmes ainsi de notre première Course , avec le chagrin de voir nos espérances plus reculées que jamais.

Dom Pedro fut affligé de l'inutilité de notre voyage. La longueur de notre absence lui en avoit fait prendre une meilleure opinion. Il étoit disposé à nous accorder tout ce qui dépendoit de lui pour nous en faire entreprendre un plus heureux ; mais il n'y avoit point un seul Vaisseau dans le Port , & toutes les autres Barques ne surpassoient pas la nôtre en grandeur. L'Isle de Ste. Hélène n'est point un lieu de commerce. Elle est située favorablement pour les

les Vaisseaux qui ont fait le tour de l'Afrique en revenant des Indes Orientales ; & pour ceux qui retournent en Europe des parties les plus méridionales de l'Amérique ; elle se trouve sur leur passage , & elle peut leur fournir toutes sortes de rafraichissemens. C'est ce qui lui a fait donner le nom d'Hôtellerie de la Mer. Mais , à la réserve des Bâtimens qui y passent quelquefois de cette manière , il n'y a dans son Port qu'un petit nombre de Chaloupes & de mauvaises Barques. Le Gouverneur nous donna un conseil , que nous eussions pû goûter si nous eussions eu moins d'impatience ; c'étoit d'attendre en repos que le besoin amenât quelques Habitans de la Colonie à Sainte-Hélène. J'ordonnerai , nous dit-il , qu'on leur cache avec soin que vous êtes encore parmi nous. Ils ne se défieront de rien ; j'ai le secret d'un Phosphore merveilleux , que je ferai attacher , sans qu'ils s'en aperçoivent à la queue de leur Chaloupe. Vous vous tiendrez prêts de ma Barque pour le moment de leur départ ; & j'espère que malgré l'obscurité qu'ils choisissent toujours pour partir , vous pourrez les suivre à quelque distance sans les perdre de vûë. Cette espérance toute puérile & toute incertaine qu'elle étoit , fut le seul fondement de notre patience pendant plus de six mois. Mais , loin de pouvoir recueillir le fruit d'une si longue attente , nous eûmes le chagrin de ne voir même arriver personne de la Colonie dans toute cette espace , comme

si nos ennemis se fussent défiés que nous étions encore à Sainte-Hélène, & que leur haine eût cherché à nous éloigner d'eux, autant que l'amour nous portoit à nous en approcher.

Nous étions presque incessamment sur le rivage, à tourner nos regards inquiets vers toutes les parties de la Mer où ils pouvoient s'étendre. Quelque éloigné que pût être l'objet de nos desirs, nous n'eussions guères tardé à le découvrir, si la vivacité de nos yeux eût égalé celle de nos sentimens. Un jour que nous étions dans cette occupation, nous aperçûmes un Vaisseau qui s'avançoit pesamment vers le Port. Il nous fut aisé de remarquer qu'il avoit été battu de la tempête, & qu'il étoit menacé du naufrage. En effet, le Capitaine qui le commandoit ayant fait descendre quelques-uns de ses gens dans sa Chaloupe, les envoya promptement à la Ville, pour supplier le Gouverneur de lui faire donner du secours. Son Bâtiment faisoit eau de toute part; à peine espéroit-il qu'il pût résister jusqu'au Port. On fit partir sur le champ toutes les Barques, pour recevoir l'Equipage & une partie des marchandises. Cette diminution de poid ayant soulagé considérablement le Vaisseau, il vint heureusement surgir au rivage. C'étoit un Vaisseau Hollandois. Cependant, comme il n'étoit point en état de se remettre en Mer pour achever un aussi long Voyage que celui de Hollande, sur-tout avec une charge de deux cens mille écus; le Capitaine,

taine, qui ne vouloit rien risquer, prit le parti d'en faire construire un autre à Sainte-Hélène. Il ne manquoit point d'Ouvriers, & l'Isle fournit du bois excellent. Son dessein n'eut pas été plutôt publié, que je remerciai le Ciel de le lui avoir inspiré. Rien ne pouvoit être plus favorable au succès du nôtre. Je formai celui d'acheter son Vaisseau brisé, & d'employer une partie de notre argent à le faire réparer. Quelque délabré qu'il fût, je crus qu'il pourroit servir à des Voyages moins longs & moins dangereux que celui du Capitaine Hollandois; sans compter la différence du fardeau, qui le rendoit encore de meilleur usage. Je proposai cette idée à mes Compagnons. Ils l'approuvèrent. Je ne perdis pas un moment à conclure le marché avec le Capitaine, & par l'entremise du Gouverneur, nous composâmes fort raisonnablement. J'employai aussitôt les Ouvriers au travail. On fut presque aussi long-tems à réparer le vieux Navire qu'à construire le nouveau; mais enfin, notre ardeur surmonta toutes les difficultez. Le Capitaine fit transporter sa cargaison & son canon, & il nous mit en possession de tout le reste.

J'aurois peine à vous exprimer avec quelle joye nous nous mêmes en Mer. Ce précieux Vaisseau faisoit non-seulement une partie de nos richesses; mais le fond de nos plus solides espérances. Nous obtînmes du Gouverneur quinze Soldats bien armez, avec huit Matelots; & nous étans fournis
de

de vivres pour long tems , nous nous promîmes que si l'Isle de la Colonie n'étoit point un fantôme , & toute notre aventure une illusion , nous viendrions à bout de découvrir l'objet de tant de desirs & de recherches. Cependant, le Ciel ne nous a point encore permis d'en aprocher. Il y a près de trois mois que nous parcourons des Mers. Nous avons fait cent fois le tour de Sainte-Hélène , à cinq ou six lieues de distance : rien ne s'est présenté à nos yeux. O Ciel ! est-ce vous qui nous aveuglez par de rigoureux desseins , que nous ne sçaurions comprendre ; ou si vous laissez à la fortune la disposition de notre misérable destinée , qui nous tourmente sans relâche & sans pitié ! Il y a donc trois mois que nous voguons au gré de quelque Puissance ennemie , qui nous pousse sans cesse du côté opposé à ce que nous cherchons : aujourd'hui proches de Sainte Hélène ; demain éloignez de cent lieues , selon qu'il plaît aux vents , aux flots , aux tempêtes , & à la fortune. C'est par un orage extraordinaire que nous avons été poussés cette nuit sur votre route. Nous avons éprouvé pendant huit ou dix heures , ce que l'élément où nous sommes a de plus affreux & de plus terrible. Précieuse faveur néanmoins , & la plus douce que j'aye reçue dans toute ma vie , puisque je dois à cet accident la satisfaction de trouver un cher Frere , & le bonheur de l'avoir sauvé des mains de son Ennemi.

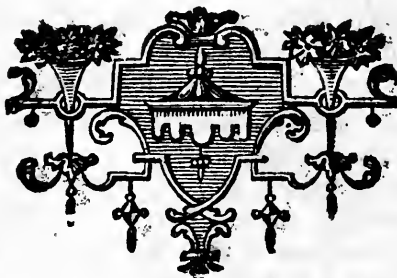
Bridge m'embrassa de nouveau , en finissant

sant ce recit ; & son cœur aussi attendri par ma presence que par le souvenir de son infortune, se soulagea par une abondance de larmes, qui furent accompagnées des miennes. Il me raconta ensuite dans quel embarras il s'étoit trouvé en recevant la visite du Capitaine *Will*. Il a commencé, me dit-il, par me demander si je retournois en Angleterre. Je me suis servi de cette question comme d'une ouverture pour lui répondre. Je lui ai dit que c'étoit mon dessein, si la fortune & le vent ne s'y opposoient pas. Il m'a proposé, sans rien approfondir davantage, de me charger d'un ennemi du Protecteur, qu'il avoit découvert dans son Vaisseau ; & il m'a révélé en peu de mots une partie des secrets que vous lui avez confiés. Sa perfidie m'a fait horreur. Mais plus j'étois porté à vous secourir, plus j'ai jugé qu'il étoit besoin de dissimulation. C'est ce qui m'a porté à vous traiter jusqu'à son départ avec quelque apparence de dureté. Mon cœur saignoit de votre inquiétude ; car quoique je n'eusse été instruit qu'à demi par ce traître ; la nature m'avertissoit que c'étoit à mon cher Frere que j'allois être utile. Hélas ! je n'aperçois que trop qu'il n'est pas plus heureux que moi. Nous sommes nez du même Pere ; nous portons le châtiment de ses crimes. Mais mon recit, ajouta Bridge, a duré trop long-tems. Il me tarde de vous faire connoître Gelin & Johnston, qui sont surpris sans doute de me voir renfermé depuis deux heures avec vous. Je vous prie de

com-

commencer à les aimer un peu, pour l'amour de moi, ces chers & fidèles Amis. Vous allez convenir, qu'ils méritent bien aussi votre affection pour l'amour d'eux-mêmes. Il les fit prier aussi-tôt de nous venir joindre.

J'ai donné à cette narration une étendue qu'elle n'auroit point, si je l'eusse rapportée sur le seul secours de ma mémoire. J'avertis mes Lecteurs, qu'elle n'est point de moi. Elle est de mon Frere, qui a eu dans la suite assez de complaisance pour la mettre par écrit, à ma prière; & je n'ai fait que l'insérer dans mon Histoire. Ainsi, c'est lui-même effectivement qui a raconté ici sa propre aventure.





HISTOIRE

DE MR.

CLEVELAND.

 LIVRE CINQUIEME.

QUOIQUE la presence continuelle de mes peines ne me laissât guère de goût pour la joye , le bonheur d'avoir rencontré un Frere si aimable, son recit, ses caresses , & l'attente de voir Gelin & Johnston , que je me representois sous une idée avantageuse , suspendirent ma tristesse pour quelques momens. Ils entrèrent ; & moi , pour marquer à Bridge que j'avois déjà pour eux les sentimens qu'il desiroit , j'allai au-devant d'eux ; & les embrassai avec un air d'ouverture & de tendresse qui les surprit. Ils regardèrent Bridge pour lui faire connoître leur embarras : Rassurez-vous , leur dit-

dit-il en s'attendrissant de nouveau ; ce Captif est mon Frere. Je l'ai déjà instruit de nos infortunes ; il m'aidera à reconnoître les obligations que je vous ai. Il fallut leur expliquer en peu de mots mon aventure ; & j'eus peine après cela à suffire à l'ardeur de leurs caresses & de leurs embrassemens. Gelin portoit dans ses yeux & dans ses mouvemens , tout ce que mon Frere m'avoit dit de sa vivacité. Il n'étoit pas besoin de me le nommer , pour me le faire connoître. En un moment , il fut aussi familier avec moi , que s'il n'eût point eu d'autre Compagnon toute sa vie. Ses manières étoient aisées , & sa figure prévenante. Johnston paroissoit plus timide & plus retenu. Il parloit peu , mais dans cette réserve il étoit aisé de remarquer un esprit judicieux , avec toutes les apparences d'un excellent naturel. Si vous êtes malheureux en amour , dis-je à mon Frere , vous êtes partagé bien heureusement du côté de l'amitié. Vos peines sont grandes , & vos consolations le sont aussi. Pour moi , tout est extrême dans mon infortune ; & je n'y vois ni adoucissement , ni remède.

Il me répondit , qu'il ne connoissoit point encore assez mes peines , pour me proposer des remèdes ; mais que si je croyois l'amitié propre à les adoucir , c'étoit une consolation que j'allois avoir désormais comme lui. Ses compagnons me dirent aussi mille choses obligeantes , sur le fond que

que je devois faire sur leurs services & sur leur affection. Je voyois bien qu'ils pouvoient m'être utiles ; mais les services que je pouvois attendre d'eux étoient d'une nature à n'oser presque leur demander. Il eut fallu premièrement , que , sans écouter trop la prudence , & sans considérer le mauvais état de leur vaisseau & l'inégalité du nombre , ils m'eussent prêté leur secours pour délivrer Madame Lallin des mains du perfide Will. Le sort de cette bonne Dame me touchoit jusqu'au fond du cœur , & j'aurois cru une partie de mon sang bien employée pour lui procurer la liberté. Au défaut de cette première faveur , que je ne pouvois les presser raisonnablement de m'accorder , j'aurois souhaité qu'ils m'eussent conduit sur ses traces jusqu'à la Jamaïque , pour me plaindre au Gouverneur Anglois de la violence du Capitaine Will , & lui demander justice. Enfin , cette seconde démarche n'étant point encore sans danger , parce que le Capitaine Will , qui sçavoit tous mes desseins , ne manqueroit point de prévenir contre moi le Gouverneur ; j'aurois voulu du moins qu'ils m'eussent conduit à la Martinique , où j'espérois de pouvoir trouver encore Mylord Axminster ; & qu'ils se fussent joints à ce Seigneur & à moi , pour sauver d'abord Madame Lallin , & pour favoriser ensuite l'exécution des ordres du Roi. Voilà les seuls services qui convenoient à mes peines , & qui pouvoient les adoucir.

Mais

Mais quelle aparence de les obtenir , ou de pouvoir même les proposer ? Mon frere & ses amis avoient leurs propres infortunes , qu'ils croyoient aussi pressantes que les miennes. Ils avoient besoin , comme moi , d'assistance & de consolation ; & ils attendoient peut-être de moi les secours que je pensois à leur demander. Cependant , je pris le parti de les sonder dès le premier jour , & de leur laisser entrevoir quelque chose de mes desirs , ne fut-ce que pour leur ôter l'espérance que je pusse consentir à les accompagner long-tems. Je leur appris les motifs de mon départ de France ; les raisons d'honneur & d'amour qui m'apeloient à la suite du Vicomte d'Axminster ; les obligations que j'avois à Madame Lallin , qui ne me permettoient pas de tarder à la secourir ; enfin la résolution déterminée où j'étois de profiter des premières occasions de continuer ma route vers l'Amérique. Il est bien triste pour moi , leur dis-je , que la satisfaction de vous voir me soit ravie presque aussi-tôt qu'elle m'est accordée ; mais je me dois aux plus indispensables & aux plus saints de tous les engagements. Comparez ma situation à la vôtre. Vous brûlez d'ardeur de revoir des épouses dont vous êtes sûrs d'être aimez , pour lesquelles vous n'appréhendez rien , & dont l'absence est la seule raison qui vous afflige. Il ne vous manque qu'un heureux coup de vent , qui vous pousse sur les bords de leur île. Vous êtes sûrs ,

dites-

dites-vous , ou de les enlever la nuit , ou de les obtenir de jour à force ouverte ; vous n'êtes point allarmez des obstacles ; vous n'avez besoin que d'un peu de patience , pour découvrir ce qui ne sçauroit échaper tôt ou tard à vos recherches. Heureux Amans ! de quoi accusez-vous donc la Fortune & l'Amour ? C'est à moi , que les plaintes conviennent. Je cherche mon Epouse : hélas ! je lui donne un nom qu'elle n'a point encore. Si j'étois assuré du moins qu'elle dût le porter quelque jour ! Je la cherche , & je suis sûr de la trouver irritée. J'ignore si mes justifications auront le pouvoir de l'apaiser. Son pere me hait & me méprise ; la mort me seroit moins insupportable , que son mépris & sa haine. Quelle voye prendrai je pour le retrouver , & pour me remettre dans son estime ? Le Ciel m'en avoit offert une , dans cette Dame généreuse qui étoit la compagne de mon voyage : j'ai perdu son secours par une perfidie sans exemple. J'ai peut-être à me reprocher son malheur , auquel elle s'est exposée en partie par tendresse & par estime pour moi. Je suis un ingrat & un misérable , si je perds un moment pour la secourir , & si je préfère quelque chose à un devoir si juste. Ainsi , voyez quel doit être le desordre de mon cœur , & la division de mes sentimens ; apelé de deux côtes par l'amour , l'honneur , & la reconnoissance , & retenu ici par la presence & l'amitié d'un frere que je ne quitterai qu'avec un mortel regret.

Bridge

Bridge me répondit, qu'il concevoit aisément que mes peines ne devoient point être inférieures aux siennes, & qu'il étoit vivement affligé de ne se trouver capable de rien pour ma consolation. Je fus fâché qu'il eut compris si mal le but de mon discours. Peut-être n'aurois-je osé m'expliquer plus clairement, si Gelin ne m'en eût donné l'occasion, en me proposant de les accompagner à la recherche de leur Isle. Je ne sçaurois me persuader, me dit-il, que nos efforts soient toujours inutiles. J'explique même votre rencontre comme un heureux présage. Nous touchons peut-être au moment de voir ce que nous cherchons. Or si ce bonheur arrive aussi-tôt que je l'espère, je consens de bon cœur à remonter en Mer avec vous, & à vous seconder dans toutes vos entreprises. Bridge & Johnston me firent la même promesse. Ils ajoutèrent, que leurs Epouses seroient du voyage, & que nous pourrions nous établir tous ensemble dans quelque-une de nos colonies, ou retourner de compagnie en Europe.

Je baissai les yeux en silence en méditant sur ce projet. Bridge s'aperçut bien que je ne le goutois point, & il m'en demanda la raison. Je lui dis naturellement, qu'il m'étoit impossible d'y consentir. Mais, reprit-il, où espérez-vous trouver un Vaisseau qui vous porte en Amérique ? Je lui répondis : cher Bridge, je ne vous cacherai pas

pas mes espérances : je les fonde sur votre généreuse amitié , & sur celle de vos compagnons. Un délai de quelques mois ne sauroit mettre de changement dans votre sort & dans celui de vos Epouses. Elles vous aiment ; l'Amour vous les conserve ; elles vous seront fidèles. Je vous conjure d'interrompre vos recherches pendant quelques jours , pour me conduire à la Martinique. Attendez , continuai je en levant la voix , pour prévenir le premier mouvement qui les eût pu porter à rejeter ma demande , mes chers Amis , attendez ; & ne refusez pas d'entendre mes raisons. Bridge & Johnston , vous êtes Anglois , vous êtes dans le parti du Roi Charles , notre légitime Souverain ; songez quel honneur vous pouvez vous acquérir , & à quelles récompenses vous devez vous attendre en vous employant avec Mylord Axminster à l'avancement de ses intérêts. Ce Seigneur a besoin d'être soutenu par des personnes de résolution. Le courage fera plus que le nombre. En Amérique , vingt braves Soldats font une armée. Vous pouvez ainsi rendre au Roi , & à toute l'Angleterre , un service de la dernière importance , & cela sans vous exposer beaucoup : car Mylord Axminster est aimé dans nos Colonies ; il lui suffira de se présenter pour être obéi , & à vous , de le conduire & de l'accompagner. Il ne sera pas plutôt reconnu dans sa Commission , qu'il vous accordera la liberté de retourner à votre entreprise ,

avec tous les secours qui pourront vous en assurer le succès ; & je m'engage à retourner moi-même alors avec vous. Considérez , que ce que je vous propose est aussi avantageux , que facile. Gelin n'est pas Anglois ; mais il est généreux , & en travaillant pour sa gloire , il voit bien qu'il travaillera aussi pour sa fortune , & par conséquent pour celle de son Epouse. Si le souvenir de Madame Riding , continuai-je en m'adressant à Bridge , pouvoit ajouter quelque chose à de si grands motifs , je vous parlerois de la tendresse infinie qu'elle a pour vous , & de la reconnoissance que vous lui devez. Quelle joie ne lui causeroit point votre présence , & quelle occasion plus favorable aurez-vous jamais de satisfaire à une partie de vos obligations pour le soin généreux qu'elle a pris de votre enfance ?

Je ne sçai si ce fut la force de ces raisons , ou le ton de mes paroles , qui fit impression sur Bridge ; mais je remarquai qu'il réfléchissoit profondément sur ce qu'il avoit entendu. Gelin fut le premier à répondre , qu'il trouvoit de la solidité dans ma proposition ; & que , sans compter l'honneur de rendre un service considérable au Roi d'Angleterre , & la satisfaction de m'obliger , il croyoit , comme je l'avois dit , que je leur ouvris une voye de fortune & d'établissement. Ils s'accordèrent enfin tous trois à penser la même chose ; & la seule difficulté qui parut les arrêter , fut la longueur du tems qu'une telle entreprise sembloit demander.

Ils

Ils en revinrent à me presser de retourner avec eux vers leur Isle , & d'employer encore à leurs recherches un certain nombre de jours que nous limiterions ; au bout desquels, si le Ciel ne les favorisoit pas plus qu'il n'avoit fait jusqu'alors , ils me donnoient leur parole de me conduire à la Martinique , & de seconder Mylord Axminster dans tous ses desseins. Cette spécieuse promesse ne m'ébranla point. Je renouvelai mes instances , & je leur representai si vivement la différence de nos situations , c'est à-dire , le peu de risque qu'il y avoit pour eux à différer leur recherche , & l'importance dont il étoit pour Mylord d'être promptement secouru , qu'ils se rendirent à mes desirs & à mes sollicitations. Charmé de cette victoire, je les enflâmai par de nouveaux motifs ; & pour ne pas laisser à leur ardeur le tems de se refroidir , je les engageai à tourner leurs voiles sur le champ vers l'Amérique. Leurs Matelots & leurs Soldats marquèrent d'abord quelque mécontentement de notre résolution ; mais il nous fut aisé de les apaiser , en leur promettant des récompenses proportionnées à leurs services.

Bridge & ses Compagnons me firent valoir infiniment le sacrifice qu'ils m'avoient fait. Je confessai volontiers , qu'il surpassoit toutes les marques qu'ils pourroient recevoir de la reconnoissance de Mylord Axminster & de la mienne. Cependant il étoit vrai dans le fond , qu'ils ne pouvoient prendre de parti plus avantageux , à ne consul-

ter même que leurs seuls intérêts. Ils eurent lieu de le reconnoître encore mieux dans la fuite , & de se reprocher l'inconstance qui les fit changer de résolution. Nous voguâmes avec un vent si favorable , que nous n'employâmes point un mois à gagner la Martinique. Notre Pilote n'avoit , malheureusement , qu'une connoissance incertaine de ces Mers , & des Isles dont elles sont remplies. Il sçavoit la situation de la Martinique ; mais n'en ayant jamais fait le voyage , il n'en connoissoit point les côtes ni les ports : de sorte qu'au lieu de prendre sa route vers la partie occidentale de cette Isle , qui-étoit alors la seule habitée par les François , il tourna tout-à-fait vers l'Orient , qui étoit encore un côté desert , ou peuplé seulement de Sauvages. On les nomme communément *Caraïbes*. Après un circuit de cinq ou six heures autour de la côte , nous arrivâmes à l'embouchure d'une belle rivière , au long de laquelle les yeux pouvoient s'étendre fort loin dans les Terres. Nous y entrâmes sans balancer , & la campagne nous offrant des deux côtez des perspectives fort riantes , nous ne doutâmes point que ce quartier de l'Isle ne fût un des plus habitez. Il l'étoit en effet , mais par les Caraïbes. Ces Peuples sont cruels : il n'y eut qu'un bonheur extrême , qui put nous faire échaper de leurs mains. Comme la rivière se retrécissoit à mesure que nous avançons , le Pilote qui craignoit que nous n'y trouvassions point par-tout assez d'eau ,
nous

nous conseilla de prendre terre sur l'une ou l'autre rive , & de chercher à pied des traces d'hommes & des marques d'habitation. Son conseil fut suivi : Johnston demeura seul sur le Vaisseau , avec les Matelots & six Soldats , & nous en sortîmes bien armez , au nombre de douze. Nous suivîmes le bord de la rivière environ l'espace d'une lieuë , toujours persuadé qu'un païs si agréable ne pouvoit être sans quelque Colonie de l'Europe ; une multitude de cabanes , que nous découvrîmes dans un vallon , nous confirma agréablement dans cette pensée. Notre ardeur à marcher redoubla , & nous fûmes en un moment à portée de distinguer ce que nous n'avions aperçu qu'avec confusion dans l'éloignement. Je suis trompé , nous dit un de nos Soldats , si ces cabanes ne sont point habitées par des Sauvages. Il nous assura qu'ayant fait plusieurs fois le voyage d'Amérique , il connoissoit la structure de leurs logemens. Cet avis nous engagea à nous tenir sur nos gardes. Nous continuâmes néanmoins d'avancer , jusqu'à ce que nous aperçûmes plusieurs hommes nuds , que nous reconnûmes alors clairement pour les Habitans naturels de l'Isle.

Ils prirent la fuite à notre vuë. Nous étions si bien armez , que nous n'appréhendions point des gens qui nous paroissent sans défense. Ainsi nous résolûmes d'entrer dans l'habitation , & de nous informer par des signes , si nous ne pouvions nous faire en-

tendre autrement , de quel côté il falloit chercher l'établissement des François. A cinquante pas des premières cabanes , nous passâmes une haye qui bouchoit l'entrée d'une grande prairie , au milieu de laquelle l'habitation étoit placée. Nous étions sans défiance , lorsqu'en tournant la tête au long de la haye , du côté intérieur de la prairie , nous découvrîmes plus de deux cens Sauvages qui étoient assis tranquillement , & qui se levèrent en poussans un grand cri , lorsqu'ils nous eurent aperçus. Toute notre résolution ne nous empêcha pas d'être effrayez. Quoique nuds , la plupart avoient des armes. C'étoient des arcs , & de grands bâtons pointus , à peu près semblables à nos piques. Ils furent quelque tems à nous considérer , sans faire le moindre mouvement. Leur embarras étoit peut-être égal au nôtre , car nous demeurâmes de notre côté aussi immobiles qu'eux. Cependant , comme il falloit prendre une résolution , & que ce soin paroissoit me regarder , puisque c'étoit pour me rendre service que mes Compagnons se trouvoient exposez au danger , je leur dis : Je crois qu'il y a un milieu à prendre ici , entre l'abattement & la témérité. Il faut voir s'il y a quelque chose à espérer de l'humanité de ces Sauvages. Je me charge volontiers d'aller à eux. Tenez vos armes en état , & ne quittez point la place où vous êtes. Ils ne s'alarmèrent point sans doute , lorsqu'ils me virent venir seul , avec des apparences tranquilles. Je n'attendis
pas

pas la réponse de mes Compagnons , parce que j'appréhendois à tout moment qu'il ne prît envie aux Sauvages de fondre sur nous. Nous n'étions éloignez d'eux que de vingt pas. Je m'avançai. Peut-être aurois-je eu moins d'assurance , si j'eusse eu le tems de faire plus d'attention au péril. Je conservai néanmoins assez de présence d'esprit pour observer en marchant la contenance des Sauvages , qui ne me parut point menaçante ; & je découvris parmi eux un homme couvert d'une longue robe noire , que je crus reconnoître pour un Européen. Les ayant abordé , je les saluai par une profonde inclination. Ils s'assemblèrent en un instant autour de moi , & ils tâtèrent mes mains & mes habits , comme pour s'assurer que je n'avois point de mauvaises intentions. Je tâchai de me faire entendre par divers signes : ils me répondoient sans doute dans leur langage ; mais je ne pouvois rien démêler à des sons , qui ne me paroissent pas même articulés. L'homme vêtu de noir , qui avoit passé quelque tems à me considérer , s'aprocha de moi , & je fus surpris de l'entendre me demander en François , de quelle Nation j'étois , & si je sçavois sa Langue ? Je la sçai , lui dis-je , & je regarde votre rencontre comme un bonheur extrême. Apprenez moi ce que nous avons ici à craindre , ou à espérer. Il me répondit , qu'il y avoit peu de fond à faire sur le caractère farouche & capricieux des Peuples de l'Isle , & qu'il admiroit notre hardiesse , de nous être ha-

gardez à venir parmi eux en si petit nombre. La vôtre est bien plus grande , repris je , puisque vous y êtes seul , & que vous paroissiez vivre sans crainte avec eux. Il m'aprit , qu'il étoit Missionnaire François , & que le desir de donner quelques idées de Christianisme à ces Peuples barbares , lui faisoit compter pour rien les périls auxquels sa vie étoit exposée à tout moment. J'admire votre zèle , lui dis-je , si vous n'avez point d'autre intérêt en vuë que celui de la Religion. Mais étendez votre charité jusqu'à nous , & tâchez de nous concilier l'esprit de vos Sauvages. Dites-leur , que nous ne leur demandons rien , & que nous n'avions point d'autre dessein que de sçavoir d'eux où sont les habitations des François.

Il se mit à discourir avec eux pendant quelques momens , & revenant à moi , il me rendit un fort bon compte de sa négociation. Il avoit obtenu d'eux qu'ils me laisseroient retourner avec lui vers mes Compagnons , pour nous informer lui-même de ce que nous desirions d'apprendre ; & qu'ils nous permettroient de regagner notre Vaisseau , sans nous faire la moindre insulte. Je les quittai avec le Missionnaire , qui voulut m'accompagner. Gelin , charmé de rencontrer un homme de sa Nation , vouloit l'interroger sur quantité de choses qui eussent allongé beaucoup notre entretien ; mais cet honnête-homme , qui connoissoit le naturel des Sauvages , & qui ne nous croyoit pas

pas encore échapez tout-à-fait du péril , nous conseilla de profiter promptement de l'heureuse disposition où il les avoit mis , en nous faisant entendre qu'elle pouvoit changer. Nous nous contentâmes alors de lui demander quelques lumières sur la situation de la Colonie Françoisse ; & par un bonheur que nous n'espérions point , ses réponses servirent à nous éclaircir sur le principal objet de notre voyage. Après nous avoir dit que le Fort-Royal , qui étoit alors la plus considérable habitation des François , ne pouvoit nous échaper si nous continuions de côtoyer l'Isle , il nous aprit , que n'en étant parti lui-même que quinze jours auparavant , il y avoit vû arriver un Vaisseau de France , sur lequel étoit un Seigneur Anglois avec sa famille. Il étoit clair , que ce ne pouvoit être un autre que Mylord Axminster. Cette pensée me causa toute la joye qu'on peut s'imaginer. Je me hâtai de faire une infinité de questions au Missionnaire. Quoiqu'il ne fût point informé des desseins du Vicomte , ni du terme de son voyage , il nous rendit un service inestimable , en nous aprenant que ce Seigneur avoit trouvé , peu de jours après son arrivée au Fort-Royal , un Vaisseau Espagnol sur lequel il s'étoit embarqué pour l'Isle de Cube. La Martinique n'avoit rien après cela , qui pût nous arrêter. Je remerciai cent fois le Missionnaire , & je pressai mes Compagnons de retourner au Vaisseau. Nous n'eûmes point de peine à le retrouver. Gelin

eût fouhaité que son Compatriote nous eût accordé son entretien jusqu'au bord de la rivière ; mais il nous refusa cette faveur , pour nous rendre un service plus important. La connoissance qu'il avoit des Sauvages , lui fit craindre qu'ils ne nous laissent point retirer aussi tranquillement qu'ils l'avoient promis ; & il crut devoir retourner à eux pour les entretenir dans les sentimens où il avoit tâché de les mettre.

Nous remontâmes en mer avec l'espérance presque certaine de joindre Mylord Axminster à la Havana , qui est la Capitale de l'Isle de Cube. L'éloignement n'étoit point extrême , & suivant le raport du Missionnaire , il n'avoit pas sur nous plus de quinze jours d'avance. Je conçus aussi tôt par quel motif il avoit pris le parti de se rendre à la Havana. Il espéroit y trouver encore l'ancien Gouverneur , Pere de son Epouse , & tirer peut-être de lui quelques secours pour l'exécution de ses entreprises. Mes vœux ardens nous obtinrent du Ciel un tems favorable. Nous gagnâmes la Havana , & nous fûmes reçus sans difficulté dans le Port. Mais ce n'étoit que la moindre partie de mes desirs , & le succès m'en devint fort indifférent , lorsque je ne vis point l'autre accomplie. Mylord étoit venu dans l'Isle ; il en étoit déjà parti. Nous apprîmes cette triste nouvelle , en touchant la Terre. Mon sang se glaça tout-d'un coup , & je tirai un mauvais augure de ce premier renversement de mes espérances.

Nous-

Nous entrâmes néanmoins dans la Ville. *Dom Francisco d'Arpez* en étoit encore Gouverneur. Nous demandâmes l'honneur de lui être presentez, & il nous reçut humainement. Je lui dis que je cherchois son Gendre. Je suis aussi fâché qu'il soit parti d'ici, me répondit-il, que vous l'êtes de ne l'y pas trouver. J'ai fait mille efforts inutiles pour le retenir. *Dom Francisco* ne s'expliqua ainsi d'abord que d'une manière vague : mais m'étant ouvert à lui davantage lorsque j'eus reconnu qu'il étoit bien disposé pour Mylord, il ne fit pas difficulté de m'apprendre ce qui s'étoit passé entre ce Seigneur & lui, dans le peu de séjour qu'il avoit fait à la Havana. Je l'ai vu arriver avec joye, me dit-il ; & quoique je dusse peut-être conserver encore quelque ressentiment de l'ancien outrage qu'il m'a fait en enlevant ma Fille, sa présence, & les caresses de la petite Fanny, m'ont fait tout oublier. Il m'a raconté ses malheurs, & le dérangement de sa fortune ; je lui ai offert ici un azyle, avec la moitié de mon bien ; mes instances & mes offres n'ont point été capables de le retenir. Il m'a parlé de je ne sçai quelle Commission dont il s'est chargé pour le service du Roi son Maître, & il m'a proposé de lui donner quelque secours d'armes & Soldats. Mais outre que je n'ai point ici présentement de Vaisseaux de guerre dont je puisse disposer, je n'ai pas cru que, sans un ordre particulier de mon Roi, il me fût permis de

rien entreprendre au préjudice de la République d'Angleterre , qui est alliée maintenant à l'Espagne. Mon refus l'a chagriné. Il a pris l'occasion d'un Vaisseau François qui faisoit voile vers le Nord , pour se remettre en mer , après avoir tiré promesse du Capitaine qu'il relâcheroit dans quelque une des Colonies Angloises dont son Pere étoit autrefois Gouverneur. Je n'ai pu lui faire changer cette résolution , ajouta Dom Francisco , quoique je lui en aye représenté tous les dangers ; & je n'ai pas réussi mieux à lui persuader de me laisser du moins sa Fille , qui n'est guères propre à l'accompagner dans une entreprise si périlleuse.

Quoi ! dis-je au Gouverneur , vous ne sçavez point à quel Port il avoit dessein d'aborder , ni quelle route nous devons prendre pour suivre ses traces ? Il m'assura qu'il l'ignoroit entièrement ; mais que , suivant ses conjectures , il s'arrêteroit dans quelque partie de la Floride Angloise , & qu'il s'imaginait que ce seroit à la Caroline ou dans la Virginie , à moins qu'il ne prît le parti d'aller droit jusqu'à la Nouvelle Angleterre. Des lumières si peu certaines ne pouvoient servir qu'à augmenter notre embarras. Ce fut néanmoins l'unique éclaircissement que nous tirâmes dans l'Isle de Cube. En redoublant mon inquiétude , elles enflâmerent mon ardeur ; & sans penser à faire un plus long séjour à la Havana , je pressai mes Compagnons de remettre promptement à la voile. Nous gagnerons le

le continent , leur dis-je , & nous mouillerons à chaque Port pour y prendre langue. Il ne me parut point , le premier jour , qu'ils fussent éloignés de ce sentiment. Nous nous retirâmes le soir , dans le dessein de remonter dès le lendemain en mer. Si je passai une nuit inquiète & agitée , ce ne fut point la crainte de leur infidélité qui causa mon insomnie ; je n'en avois jamais eu la moindre défiance : au contraire , le fond que je faisois sur leur amitié , étoit ma seule consolation ; & je ne me croyois point encore haï du Ciel , puisqu'il me laissoit trois Amis généreux & fidèles. Cependant , soit qu'ils eussent déjà commencé à se repentir du voyage qu'ils avoient entrepris , soit qu'ils fussent effrayés de la longueur & de l'incertitude de la nouvelle route que je leur proposois , ils prirent cette nuit même la plus cruelle de toutes les résolutions. Ce fut Gelin qu'ils députèrent au matin pour me l'annoncer.

Il entra seul dans la chambre où j'avois couché. Après un prélude de civilitez Françaises , il me déclara , qu'il étoit chargé par ses Compagnons de me marquer le regret qu'ils avoient de ne pouvoir m'accompagner plus long-tems. C'étoit pour eux , me dit-il , un si mortel chagrin , qu'ils avoient passé toute la nuit à délibérer de quelle manière ils devoient m'apprendre cette fâcheuse nouvelle , & qu'ils avoient senti tous la même répugnance à en accepter la commission. Mais l'état de leur propre fortune,

fortune, & l'importance extrême dont il étoit pour eux de ne pas différer trop long-tems à retourner à la recherche de leurs Epouses, ne leur permettoit pas de s'engager dans une entreprise aussi douteuse & d'une aussi longue durée que la mienne. Ils m'offroient leur bourse, & tous les secours qu'ils étoient capables de m'accorder dans l'indigence où ils se trouvoient eux-mêmes. S'ils étoient assez favorisez du Ciel pour voir exaucer leurs desirs, ils me promettoient de reprendre la route d'Amérique avec leurs Epouses, & de se rendre au lieu qu'il me plairoit de leur assigner, pour me servir de tout leur pouvoir, & aux dépens même de leur vie. Enfin, dans la nécessité où ils étoient de me quitter, ils seroient au desespoir si je ne leur faisois point la justice de reconnoître, que c'étoit la raison & l'honneur qui leur imposoient cette loi; & si je ne conservois pas pour eux autant d'estime & d'affection qu'ils m'en promettoient pour tout le reste de leur vie.

J'écoutai l'éloquent Gelin avec un serrement de cœur, dont tous mes efforts ne purent lui cacher qu'une partie. Je lui demandai si sa résolution étoit bien certaine, & si ses Compagnons pensoient comme lui. Elle est inébranlable; me répondit-il vivement, & nous pensons tous de la même manière. Le ton seul dont il fit cette réponse, me persuada qu'il étoit auteur du dessein, comme il en avoit été l'interprète; & j'avoué que je conçus dès ce moment con-

tre lui une aversion , qu'il m'a été ensuite impossible de surmonter. On verra combien j'ai eu depuis de nouvelles raisons de l'augmenter , & de quels accidens funestes elle a été l'occasion. Je n'ajoutai ni plaintes , ni prières , à la question que je lui avois faite ; mais continuant toujours de compter beaucoup sur Bridge , dont le caractère s'accordoit mieux avec le mien , je me rendis à sa chambre , où je le trouvai avec Johnston. Il vint au-devant de moi , d'un air triste & attendri. Accusez-en votre mauvais sort & le mien , me dit-il en m'embrassant ; & croyez qu'après ma chère Epouse , vous êtes ce que j'aime le mieux. Je vais périr pour elle , s'il est nécessaire ; mais tout ce qui me restera de sang & de force après l'avoir délivrée , comptez que je l'employerai à votre service. Que dites-vous ? interrompis-je : hélas ! je ne vous demande pas tant. Mes intérêts n'ont pas besoin d'un secours qui puisse vous coûter du sang. Qu'ai-je à souhaiter de vous pour moi-même ? que vous me conduisiez seulement dans quelque lieu d'où je puisse espérer de me rendre auprès de Mylord Axminster. Si je vous ai proposé quelque chose de plus dangereux , c'est pour l'intérêt de votre Roi , c'est pour votre propre honneur & pour votre avantage. Cette glorieuse entreprise a-t-elle des difficultés qui vous épouvantent ? Renoncez-y , à la bonne heure. Mais pourquoi refuseriez-vous d'achever ce que vous avez commencé

en ma faveur ? Il ne vous reste presque rien à faire. Aidez-moi du moins à gagner le continent. Mettez-moi dans le premier Port de la Caroline. Je vous rends alors votre foi & vos promesses. Vous m'abandonnerez sans infidélité. Mais l'honneur & l'amitié vous permettent-ils de me laisser dans cette Isle ? Cher Bridge ! ajoutai-je en l'embrassant tendrement , êtes-vous encore mon Frere ? Est-ce-là ce que j'attendois de votre générosité & de votre affection ?

Gelin , qui avoit été peut-être un peu piqué de ce que je l'avois quitté si brusquement dans ma chambre , prit la parole avec feu , sans laisser à mon Frere le tems de me répondre. Il me demanda quel sujet j'avois de me plaindre , & si je ne devois pas être satisfait de ce qu'ils avoient fait jusqu'alors pour mon service ? N'avoient-ils pas fait violence à leur plus chère inclination , en interrompant la recherche de leurs Epouses ? N'avoient-ils pas oublié leurs propres intérêts , pour s'attacher aux miens , qui n'étoient ni plus pressans , ni d'une autre nature que les leurs ? Nous devons trouver Mylord Axminster à la Martinique , je ne leur avois pas proposé d'abord d'aller plus loin ; ils avoient eu néanmoins la complaisance de pousser jusqu'à la Havana : de quoi pouvois-je les accuser ? S'étoient-ils engagés à parcourir toutes les Côtes de l'Amérique , & à m'accompagner jusqu'au fond de la Nouvelle Angleterre , où je ne manquerois pas de vouloir être conduit.

duit si nous ne rencontrions point Mylord sur la route ? Quand ils eussent pu négliger jusqu'à ce point leurs chères Epouses , le mauvais état de leur Vaisseau leur permettoit-il raisonnablement de recommencer un voyage de six ou sept cens lieues sur tout vers les Mers du Nord , où la Navigation est plus difficile ? Non , non , mon cher Monsieur Cléveland , ajouta le disert Gelin en branlant la tête , vous n'avez point de reproches à nous faire , & peut-être avez-vous quelques actions de grâces à nous rendre. Considérez que nous sommes Amans , comme vous , & que nous avons les mêmes empressements & les mêmes desirs. Nos devoirs ont même quelque chose de plus indispensable que les vôtres : il est question de nos Epouses ; & votre inquiétude n'est que pour une Amante. Pour ce qui regarde le Roi d'Angleterre , nous aurions souhaité de pouvoir être utiles à ses intérêts ; mais il nous est encore moins possible de rendre service à lui qu'à vous. Il nous tiendra compte de notre bonne volonté , s'il peut sçavoir quelque jour combien elle étoit sincère.

Après une explication si nette & si positive , je sentis bien qu'il me restoit peu de choses à espérer. Bridge entreprit néanmoins d'adoucir ce que la réponse de Gelin avoit eu de trop dur. Il me fit des excuses , il m'embrassa plusieurs fois , il répandit même des larmes ; & il m'offrit pour conclusion , de passer encore la Mer de Bahama , &

& de me conduire jusqu'à la pointe de la Presqu'Isle de Tegesta , d'où je pouvois pénétrer par terre jusqu'au fond du Continent. Ma douleur & un juste sentiment de fierté , me firent prendre le parti de refuser cette offre ; d'autant plus que la Presqu'Isle étant habitée par les Espagnols , & sa distance de l'Isle de Cube , n'étant que d'environ trente lieuës , je comptois de trouver facilement à la Havana l'occasion d'un Vaisseau pour le passage. Partez , leur dis-je , je ne puis vous retenir malgré vous : mais si je juge bien de la situation de votre fortune , & de vos véritables avantages , le parti que vous prenez ne vous paroîtra pas toujours le meilleur , & vous regretterez peut être quelque jour de m'avoir manqué de parole. Ils vouloient entrer de nouveau en justification , & me prouver qu'ils avoient rempli toute l'étendue de leur promesse ; mais je me retirai aussi-tôt en refusant de les entendre. Ils me laissèrent seul dans ma chambre , pendant quelques momens. J'étois résolu de les laisser passer , sans les voir davantage. Cependant Bridge se presenta à ma porte un moment après. Il me renouvela d'un air triste , les assurances du regret qu'il avoit de me quitter ; & il me pria de lui accorder deux choses , sans lesquelles il se croiroit , me dit-il , le plus coupable & le plus malheureux de tous les hommes. L'une étoit de recevoir cent pistoles qu'il m'offroit pour faciliter mon voyage ; & l'autre , de lui marquer exactement

ment dans quel lieu du Monde il pouvoit se flâter de me rejoindre , aussi-tôt qu'il auroit réüssi dans la nouvelle recherche qu'il alloit entreprendre. Je n'acceptai son argent qu'après de longues instances. Pour sa seconde prière , je le fis convenir qu'il m'étoit impossible d'y satisfaire. Je vois moins clair que vous , lui dis-je , dans la destinée qui m'attend. C'est le hazard qui va régler ma course ; & je n'ai rien de certain à attendre , que beaucoup d'inquiétudes & de nouvelles douleurs. Adieu donc , reprit-il avec un air de tristesse dont je fus touché : je souffre mortellement de la nécessité de vous quitter ; mais mon cœur se doit tout entier à l'amour. Si le Ciel me prépare quelque bonheur , je ne lui demande que celui de vous revoir après avoir retrouvé mon Epouse. Ils partirent le même jour. Dans le fond , je crus leurs regrets sincères. L'engagement qui les apelloit , étoit plus fort que toutes les loix & que toutes les promesses. Je jugeai d'eux par moi-même : quelle raison assez forte , quel pouvoir eût été capable de me faire perdre de vûë un seul moment Mylord Axminster & sa Fille ?

Je demeurai donc seul à la Havana , avec ce motif pour me consoler , que j'étois libre du moins , & que je pouvois prendre les mesures qui conviendroient le mieux à mes desseins. Je faisois beaucoup de fond sur la bonté du Gouverneur. Ce fut à lui que je m'adressai , non seulement pour sçavoir dans quel tems je pouvois compter qu'il

qu'il s'offroit une occasion de quitter son Ile , mais pour prendre aussi son conseil sur la route que je devois choisir , & pour l'interresser à me prêter quelque assistance. Je n'espérois pas qu'il fît pour moi , ce qu'il avoit refusé de faire pour Mylord Axminster & pour sa Fille ; mais je ne lui demandois pas tant. Aussi ne fit-il pas difficulté de m'accorder tout ce qui dépendoit de lui. Il me fit présent d'un Nègre , qui étoit depuis longtemps son Esclave , & dont il connoissoit la fidélité. Ce n'étoit point tant un Valet qu'il avoit dessein de me donner , qu'un Guide & un Interprète , parce que cet Esclave avoit parcouru une grande partie du Continent de l'Amérique , & qu'il sçavoit les principales Langues qui y sont en usage. Le Gouverneur ajouta à ce présent une somme d'argent considérable , & quelques Passeports en manière de recommandation , pour me procurer une réception favorable de tous les Espagnols entre les mains desquels il pourroit m'arriver de tomber. Pour ce qui regardoit ma route & le tems de mon départ , il me marqua beaucoup de regret de ne pouvoir me donner d'éclaircissement ni de secours. Je fus obligé d'attendre à la Havana le passage de quelque Vaisseau qui fit voile vers les Colonies Angloises , & de remettre toute la conduite de mon voyage au hazard. Deux mois se passèrent dans cette attente : je les employai à l'étude de la Sagesse , comme au seul moyen d'adoucir le chagrin d'un si long retardement , & de mo-
dérer

dérer l'impatiente ardeur que j'avois de rejoindre tout ce que mon cœur aimoit. Enfin, le Ciel exauça une partie de mes desirs. Il amena un Vaisseau de St. Domingo, qui portoit diverses marchandises dont il devoit faire le debit au long de la Côte même où je souhaitois d'aborder. Je n'eus point d'autre grace à demander au Capitaine que de me recevoir sur son Bord. Je partis avec mon Esclave, & les libéralitez du Gouverneur d'Arpez, qui me fit promettre, en me conduisant au Vaisseau, d'employer tout mon crédit auprès de Mylord Axminster pour le porter quelque jour à retourner dans l'Isle que je quittois.

Nous traversâmes heureusement le Canal de *Babama*, & lorsque nous eûmes passé la pointe de la Presqu'Isle de *Tegeste*, nous ne fîmes plus que côtoyer le rivage, en prenant terre dans tous les Ports & dans toutes les Habitations où le Capitaine pouvoit se défaire de ses marchandises. Nous mouillâmes d'abord dans quelques petits Ports Espagnols qui se rencontrent les premiers sur la Côte; mais ce fut envain que j'y demandai des nouvelles de ce que je cherchois. Je ne fus pas beaucoup plus heureux dans une habitation de Presbytériens François, que nous trouvâmes plus loin. Ils ne connoissoient pas même le nom de Mylord. Cependant, ils m'apprirent que quelques mois auparavant, un Vaisseau de leur Nation qui venoit de *Cuba* s'étoit arrêté pendant deux jours dans leur Rade, & qu'ils y

y avoient remarqué quelques Anglois qui ne paroissent point des personnes du commun : je suivis le penchant que tous les malheureux ont à se flâter, & j'osai croire que c'étoit Mylord même & sa suite, dont on me parloit. Ces foibles raisons ne laissèrent point de relever extrêmement mon espérance. Nous gagnâmes de là quelques petits Ports de la *Caroline* : mais quoique nous eussions à faire à des Anglois, de qui je devois attendre naturellement plus de lumières, je n'en reçus aucune pendant l'espace de plus de cent lieuës de côtes. Mes inquiétudes commencèrent à devenir plus fortes ; j'avois peine à concevoir que Mylord, qui ne cherchoit qu'à prendre terre dans un Port Anglois, en eût passé un si grand nombre sans s'arrêter. Ce qui redoubloit ma crainte, étoit la résolution du Capitaine Espagnol, qui m'avoit déclaré plusieurs fois, que son dessein n'étoit pas d'aller plus loin que la Baye de *Chesapeak*. Mylord ne s'étant point arrêté à la *Caroline*, il y avoit aparence qu'il avoit poussé jusqu'à la *Virginie*, ou peut-être même jusqu'à l'extrémité de nos Colonies dans la *Nouvelle Angleterre* : & quel espoir pouvoit-il me rester de le rejoindre, si j'étois obligé de retourner sur mes pas avec le Vaisseau Espagnol, ou d'attendre dans quelque Port desert & sans nom, la commodité d'un autre Vaisseau qui ne pouvoit s'y rencontrer que par hazard ? Il fallut avancer pendant quelque-tems, avec ces allarmes. Nous avions déjà gagné

gagné les côtes de la Virginie , & nous approchions de la Baye de Chesapeak , lorsqu'à l'entrée même de cette grande Baye , dans un petit Port nommé *Riswey* où notre Capitaine se propoisoit de finir son voyage , j'appris enfin ce que je desirois si impatiemment d'entendre ; c'est-à-dire , que Mylord Axminster , Fils de l'ancien Gouverneur de tous ces Païs , y avoit abordé peu de mois auparavant ; que le Vaisseau qui l'y avoit apporté ayant continué sa route vers le Nord , Mylord s'étoit pourvu d'une grande Barque avec laquelle il étoit entré dans la Baye , pour se rendre à *Jamstown* , qui est une des principales Villes de la Virginie ; qu'il y étoit arrivé heureusement avec sa suite ; & que je pouvois compter absolument sur ce rapport , puisque je l'entendois faire par les personnes mêmes qui avoient conduit sa Barque , & qui étoient revenus à *Riswey* peu de jours après lui avoir rendu ce service.

Je benis le Ciel , à la fin de ce recit ; & le transport de ma joye fut si visible , que tous ceux qui en furent témoins marquèrent de l'admiration. J'observai que quelques-uns des principaux Habitans du Bourg paroïsoient après cela me regarder avec plus d'affection , & qu'ils s'entretenoient en jetans les yeux sur moi , comme s'ils eussent pris quelque intérêt à ma personne. Je ne doutai point qu'ils ne fussent occupez à former leurs conjectures sur le sujet de mon voyage , & sur celui de ma joye ; je m'imaginai

m'imaginai même , que la part qu'ils y paroissent prendre , venoit de quelque cause secrète , que j'expliquai à l'avantage de Mylord Axminster. Je ne me trompois point. Ce Seigneur qui avoit trouvé la mémoire de son Pere & la sienne encore vivantes dans le cœur de ce petit nombre de bons Anglois , n'avoit pas balancé à se faire connoître d'eux , & à leur annoncer sa commission. Ils s'étoient soumis jusqu'alors au nouveau Gouvernement établi en Angleterre ; mais c'étoit moins par choix & par inclination , que par un mouvement aveugle qui entraîne ordinairement le Peuple sans examen & sans liberté : de sorte que n'ayant point d'intérêt particulier qui les attachât à la personne du Protecteur , ils ne firent point difficulté de reconnoître l'autorité du Roi , & de rentrer promptement dans leur devoir , lorsqu'ils y furent rappelés par le Fils de leur ancien Gouverneur , dont ils avoient autrefois suivi si volontiers les ordres. Cette petite habitation fut donc la première conquête que Mylord Axminster fit pour son Maître , & elle ne lui coûta que la peine de se nommer , & de déclarer ses intentions. Il en obtint ensuite fort facilement tout ce qui lui étoit nécessaire pour gagner Jamestown ; les Habitans n'eussent pas même refusé de le suivre en Corps , & de former une Compagnie pour sa défense , s'il eut cru avoir besoin de ce secours. Je fus informé de ce détail par toutes les personnes du Bourg auxquelles j'eus
occasion

occasion de parler ; & je n'en trouvai point une seule qui ne fût disposée favorablement pour Mylord & pour moi-même.

Ils m'offrirent de me faire conduire aussi à Jamestown. J'acceptai leurs offres , & quittant le Capitaine Espagnol qui retournoit vers S. Domingo , je me remis entièrement à la bonne foi de mes Compatriotes. Ils m'accordèrent une Barque & quatre Matelots. Nous entrâmes dans la Baye , où le vent s'accorda mal pendant quelque tems avec l'impatience de mes desirs. Cependant, comme je n'appréhendois plus d'autre obstacle , je comptois pour rien un si léger retardement ; lorsqu'étant à l'embouchure de la rivière de *Powhatan* , qui se décharge dans la Baye , & par laquelle il falloit remonter pour gagner Jamestown qui est situé sur ses bords , j'aperçus un Vaisseau de guerre prêt à sortir de cette rivière , & qui paroissoit faire voile vers la grande Mer. Je ne doutai point que ce ne fût un Vaisseau Anglois : mais la joye que cette rencontre auroit pu me causer , se changea dans une crainte & une tristesse mortelle , aussitôt que je crus le reconnoître pour le Vaisseau du Capitaine *John Will*.

Ma conjecture ne se trouva que trop certaine C'étoit le Vaisseau de ce perfide. Hélas ! c'étoit lui-même ; & le frémissement que j'éprouvai tout-d'un-coup , m'annonça aussitôt que sa vuë , le précipice où j'allois tomber. Mais pourquoi parler de mes propres périls ? Quelque inévitable que ma

perte dût me paroître , le Ciel ſçait que ce ne fut point la première penſée qui m'occupa. J'avois à m'allarmer pour quelque choſe de plus cher & de plus précieux que ma vie & ma liberté. Le Capitaine Will venoit de Jamestown ; il y avoit ſans doute rencontré Mylord , un perfide ne l'eſt jamais à demi ; je ne crus pas devoir douter un moment qu'il n'eût mis le comble à l'horrible traitement qu'il m'avoit fait en achevant de me perdre dans la perſonne de ce Seigneur. Je ne voyois rien qui pût l'en avoir empêché : Son Vaiſſeau étoit ſi bien armé , qu'il n'y avoit point d'aparence que Jamestown lui eût réſiſté ; de ſorte qu'en ſuppoſant que le Vicomte eût été reçu dans cette Ville auſſi favorablement qu'à Riſwey , il n'étoit pas vraisemblable qu'il ſe fût mis aſſez tôt en état de repouſſer notre ennemi par la force. Je conſuivois donc qu'il avoit été opprimé & ſaiſi par ce traître , qui le menoit aparemment à Londres , pour le livrer au Protecteur.

J'eus le tems de faire ces réflexions , à cauſe de l'éloignement du Vaiſſeau. Elles me cauſèrent toute la douleur qu'on peut ſ'imaginer. Cependant , elles ne m'ôtèrent point la force & la liberté d'eſprit dont j'avois beſoin dans une ſi dangereuſe conjoncture. C'eſt en quoi je puis dire que j'ai toujours été différent des autres hommes , & ce que je puis nommer véritablement le fond de mon caractère. Je ne ſçai ſi l'on trouvera qu'il y ait de l'oſtentation à le publier ; mais quand j'aurois quelque gloire à eſpérer de ces ſortes d'aveux ,
elle

elle m'auroit coûté trop cher pour me faire naître un sentiment aussi frivole que celui qu'on appelle vanité. Il est donc vrai que j'ai toujours sçu prendre assez d'empire sur mes peines , pour conserver l'usage libre de ma raison : mais il ne l'est pas moins , que cette fermeté d'esprit qui a pu contribuer à la sagesse de ma conduite , n'a jamais servi de rien à la tranquillité de son ame. Les malheureux peuvent être distinguez communément en deux classes. L'une , de ceux qui succombent en quelque sorte sous le poids de leurs misères , & qui y deviennent quelquefois moins sensibles , par cette raison même qu'ils n'y résistent point ; à peu près comme un arbre est moins blessé par le vent , lorsqu'il cède à l'impétuosité de son souffle. L'autre classe est de ceux qui se roidissent contre le malheur , & qui parviennent aussi de cette manière à en diminuer le sentiment ; ne fût ce que par cette raison , que l'effort qu'ils font pour résister , occupant une partie de l'attention & de la force de leur ame , il lui en reste moins pour sentir ce qui doit l'affliger. Pour moi , je puis me placer dans une troisième classe , & je suis peut-être le seul Individu de ma malheureuse espèce. J'ai combattu toute ma vie contre la douleur , sans que mes combats aient jamais pu servir à la diminuer ; mon ame ayant toujours eu assez d'étendue pour être capable tout à la fois , & de l'effort qu'il faut pour résister à l'infortune , & de l'attention qui la fait sentir. Je souffris donc

mortellement de toutes les pensées qui m'agitoient : mais je n'en fus point abattu jusqu'à ne pouvoir prendre une résolution. La première à laquelle je m'arrêtai sans balancer, fut de me livrer volontairement au Capitaine Will, si je pouvois découvrir que Mylord & sa Fille fussent sur son Vaisseau. Il n'y avoit point de prison, ni de sort cruel, qui ne me parussent doux, si je les partageois avec eux. Mais comme je n'étois point absolument certain de leur malheur, je crus qu'il falloit employer l'adresse pour m'en éclaircir. J'avois heureusement changé d'habits dans l'Isle de Cuba. Il me parut facile d'achever de me déguiser, en défigurant mon visage. Je fis l'ouverture de mon dessein aux Matelots qui me servoient de guides. Ils consentirent volontiers à me rendre service. Je pris de l'un d'eux une mauvaise perruque, dont je me couvris la tête ; & m'étant sali le visage & les mains avec la vase qui étoit au fond de la Barque, je me mis dans un état qui n'auroit pas permis à mes meilleurs amis de me reconnoître. Ensuite, n'appréhendant plus de paroître aux yeux du Capitaine Will, je priai mes Matelots de me conduire droit au Vaisseau. Nous nous en aprochâmes à la portée de la voix. J'aperçus le Capitaine qui étoit sur le Pont. Il nous fit signe de la main, de nous aprocher davantage ; & le tems étant devenu fort doux, nous n'eûmes pas de peine à gagner le pied des échelles. Mon dessein étoit

étoit de monter sur le Vaisseau moi-même. Cependant je fis réflexion que ce seroit une imprudence , supposé que Mylord n'y fût point ; & j'aimai mieux m'en éclaircir d'abord par le raport de mes Compagnons , étant toujours libre à leur retour , de suivre la résolution que j'avois prise , si ce cher Seigneur étoit dans les prisons du Capitaine. J'instruisis en peu de paroles le plus sensé de mes Matelots , & j'attendis l'éclaircissement de mon sort dans la Barque , pendant qu'il alloit subir les interrogations du Capitaine. Il revint en moins de quatre minutes. Consolez -vous , me dit-il , Mylord est sans doute en sûreté , car le Capitaine ignore ce qu'il est devenu. Je suis trompé , s'il ne le cherche , ajouta le Matelot. Il m'a demandé d'un air chagrin , si je n'avois pas entendu parler de lui. Il a voulu sçavoir où nous allons , & d'où nous sommes partis. Je l'ai satisfait , & il m'a ordonné de me retirer.

Ce recit fit renaître l'espérance & la joye dans mon cœur. Nous ne perdîmes point un moment pour nous éloigner. Le seul chagrin qui me resta jusqu'à Jamestown , me vint du souvenir de Madame Lallin , que je croyois toujours entre les mains de son ravisseur. Je la recommandai de nouveau à la protection du Ciel , & quoique je destinasse ma vie au service de Mylord & de sa fille , je sentis que la reconnoissance me l'auroit fait exposer volontiers pour secourir cette Dame. Nous arrivâmes enfin à

Jamestown. En arrivant, il nous parut qu'il y avoit quelque confusion sur le Port, & que les habitans y étoient dans l'attente de quelque événement extraordinaire. Une grande partie d'entr'eux vint avec empressement jusqu'au bord du rivage, pour y recevoir notre Barque; & je remarquai qu'ils témoignèrent de la surprise de n'y apercevoir qu'un Inconnu, avec un Nègre & quatre Matelots de Riswey. Ils nous demandèrent si nous n'avions point rencontré le Vaisseau du Capitaine Will, & ils n'ajoutèrent rien à cette question. J'entrai dans la Ville sans pouvoir m'assurer encore si je pouvois les regarder comme mes amis, & sans avoir osé les interroger sur ce qu'il m'importoit le plus de sçavoir. La crainte de nuire aux intérêts de Mylord par quelque indiscretion, me fit prendre un ton différent du mien: je feignis d'être amené à Jamestown par des raisons de commerce, & je me logeai dans une maison fort simple, en prenant la précaution de me faire accompagner par mes quatre Matelots, que je ne voulois pas perdre de vuë jusqu'à ce que je visse plus clair parmi tant d'obscuritez.

L'Anglois chez lequel je me trouvai logé étoit heureusement un zélé Royaliste, qui gémissoit de ce qui s'étoit passé tout récemment à Jamestown. A peine fus-je entré chez lui, que m'épargnant l'embarras de l'interroger, il me demanda lui-même si j'étois informé de ce qui venoit d'arriver;
&

& ce que je pensois du nouveau Gouvernement d'Angleterre. Il me fit cette question d'un air à me faire pénétrer dans ses desirs. Je lui fis une réponse dont il fut satisfait ; de sorte que ne gardant plus de mesure dans le reste de notre entretien , il s'emporta avec violence contre le Protecteur & le Parlement , & sur-tout contre le Capitaine Will. Je pris occasion de ses invectives contre le dernier , pour me faire instruire de ce qu'il avoit fait à Jamestown. Voici ce que je pus recueillir de son recit.

Mylord Axminster étoit arrivé heureusement dans cette Ville deux mois auparavant. Il n'y avoit pas trouvé moins de penchant à la soumission , qu'à Riswey. Le Gouverneur , & le plus grand nombre des Habitans , l'avoient reçu avec le même zèle qu'ils eussent pu marquer pour la personne du Roi. Il avoit passé quinze jours dans cette Ville , occupé à prendre des mesures pour ramener le reste du Païs à l'obéissance ; & se croyant sûr en particulier de la fidélité de ceux de Jamestown , il en étoit sorti pour se rendre à *Powhatan* , qui est une Ville considérable, située comme Jamestown sur la rivière qui porte son nom , mais beaucoup plus enfoncée dans les terres. Il ne trouva nulle part plus de peine à se faire reconnoître en qualité de Gouverneur pour le Roi Charles ; de sorte que son entreprise eût réussi par tout paisiblement , s'il n'eût point eu d'autre obstacle que de la part des habitans du Païs. Les choses étoient en

cet état , lorsque le Vaisseau du Capitaine Will étoit arrivé à l'impourvu au Port de Jamestown. J'ai déjà dit qu'il étoit trop bien armé pour trouver beaucoup de résistance dans une Ville qui ne s'attendoit point d'être attaqué , quoiqu'elle soit d'ailleurs une des plus fortes Places du Pais. Le Gouverneur avoit été contraint d'ouvrir ses Portes au Capitaine , ce qu'il avoit fait avec d'autant moins de regret , que ne s'attendant point d'avoir long - tems un si mauvais hôte ; il espéroit de se retrouver après son départ dans la liberté de retourner à son devoir , & de suivre ses inclinations. Mais s'il étoit sincèrement attaché aux intérêts du Roi , avec le plus grand nombre de ses habitans , il s'en trouvoit néanmoins quelques - uns qui étoient dans d'autres sentimens. Ceux-ci ne tardèrent point à découvrir à John Will l'arrivée de Mylord & le progrès des affaires du Roi. C'étoit tout ce que ce perfide desiroit d'apprendre , & ce qui l'avoit porté à venir de la Jamaïque à la Virginie , pour se faire un mérite en Angleterre de son zèle pour le Protecteur. Il fit donc au Gouverneur & aux Habitans de Jamestown , des reproches fort vifs de leur changement , & il se hâta de prendre des mesures pour opprimer l'ennemi de la République d'Angleterre.

Pendant ce tems , Mylord étant tranquille à Powhatan ; & cette Ville étant beaucoup moins capable de défense que Jamestown , rien n'étoit plus facile que de l'y surprendre

dre. Le Capitaine Will fit prendre terre à deux cens hommes , de trois cens qu'il avoit sur son Vaisseau ; il se mit à leur tête , sans perdre un moment , & il se fit conduire par terre à Powhatan. C'étoit fait sans doute de Mylord , qui ne pouvoit échapper de ses mains , s'il eût été pris au dépourvû. Mais le Gouverneur de Jamestown eut la générosité de lui dépêcher secrettement un de ses domestiques , pour l'avertir du péril qui le menaçoit. Quelque diligence que pût faire ce Messager , il eut beaucoup de peine à prévenir John Will ; de sorte que ce ne fut point sans un secours particulier du Ciel , que le Vicomte trouva le tems & le moyen de s'éloigner de la Ville avec sa suite. Il n'avoit point d'autre voye de salut à choisir , étant destitué d'armes , & hors d'état de résister à deux cens hommes de troupes réglées. Will eut ainsi le regret d'avoir fait une démarche inutile. Cependant , il n'épargna rien pour découvrir les traces de Mylord , & il employa plus de quinze jours à le faire chercher , soit à Powhatan , soit aux environs. Voyant qu'il n'en pouvoit avoir de nouvelles , il revint à Jamestown , où il demeura encore plus d'un mois à continuer ses recherches , & à envoyer une partie de ses Soldats de différens côtez. Enfin , s'imaginant que Mylord auroit peut-être regagné la Mer pour prendre la route d'une autre Colonie , il prit le parti de quitter Jamestown , & de le chercher dans tous les établissemens des Anglois.

J'avois rencontré son Vaisseau le jour même de son départ. Pour la confusion que j'avois remarqué sur le Port en arrivant, elle venoit de deux causes ; du départ de John Will, dont il y avoit peu d'habitans qui ne ressentissent beaucoup de joye ; & de l'espérance qu'ils avoient en voyant venir ma Barque au long de la rivière, que ce pourroit être Mylord qui avoit évité heureusement son ennemi ; & qui prenoit assez de confiance en eux pour retourner dans leur Ville. Si je trouvai quelque chose de consolant dans ce recit, parce qu'il m'assuroit du moins que le Vicomte étoit hors du péril ; il y avoit aussi de quoi me causer beaucoup d'inquiétude & de chagrin. Après une course si longue & tant de recherches, je n'étois guères plus avancé qu'en quittant l'Isle de Cuba ; car je n'étois pas moins incertain de la route que je devois prendre & du succès que je pouvois espérer. Je m'informai si Mylord avoit eu quelque relation de confiance & d'amitié avec quelque habitant de Jamestown. On me nomma plusieurs personnes qu'il avoit vuës particulièrement : mais on m'en nomma un trop grand nombre, pour me pouvoir persuader qu'il les eût mis tous dans sa confiance ; & la crainte de commettre une indiscretion en m'ouvrant trop légèrement, me fit prendre la résolution de quitter cette Ville sans m'être ouvert à personne. Je pris le chemin de Powhatan avec mon Esclave, me flâtant que si j'avois quelques lumières

mières à attendre sur le lieu de retraite que Mylord avoit choisi , c'étoit dans la dernière Ville d'où il étoit parti avec sa famille. Je fis cette route bien tristement. Mes espérances , dont j'avois cru le terme si proche à Riswey , sembloient s'être reculées à l'infini. Ce qui m'en restoit étoit même si foible & si confus , qu'il se changeoit tous les jours en crainte , & dans certains momens en desespoir. L'amour occupoit toujours le premier rang dans mon cœur ; mais ce n'étoit point ses douceurs qu'il me faisoit sentir. L'impatience de rejoindre Mylord y tenoit une place à peu près égale. Madame Riding venoit ensuite. Il s'y mêloit aussi de l'inquiétude pour la malheureuse Madame Lallin ; & tous ces sentimens étoient accompagnés de mes desirs & de mes vœux ordinaires pour le repos d'une vie tranquille & propre à l'étude de la Sagesse. De sorte que voyant s'éloigner de plus en plus les seules choses qui pouvoient me satisfaire , je sentois souvent mon courage prêt à m'abandonner , sans rien trouver hors de moi qui fût capable de le soutenir.

Iglou , c'étoit le nom de mon Esclave , avoit déjà vécu assez long tems avec moi pour connoître la situation de mon ame , & il m'étoit assez affectionné pour entrer dans mes peines. La grande connoissance qu'il avoit de toute cette partie de l'Amérique , & son adresse que j'avois mise plus d'une fois à l'épreuve , étoient mes seules ressources. Je l'en avertissois souvent , pour

l'exciter à me servir avec zèle , & je lui faisois espérer des récompenses proportionnées à ses services. Nous arrivâmes à Powhatan. La retraite de Mylord & les recherches du Capitaine y faisoient encore l'entretien de tout le monde. Je gardai en arrivant les mêmes mesures qu'à Jamestown , m'informant sans éclat de la manière dont les choses s'étoient passées , & cherchant à recueillir des discours publics quelque motif d'espérance , & quelque règle de conduite. Chacun plaignoit Mylord ; & parloit diversement du chemin qu'il avoit pris ; mais il n'y avoit rien de favorable à conclure de cette diversité. Il me vint à l'esprit , que si Mylord avoit fait confidence de sa route à quelqu'un , ce devoit être à un Gentilhomme Anglois chez lequel il s'étoit logé avec sa famille à Powhatan. Je ne perdis pas un moment pour former une liaison étroite avec ce Gentilhomme , & voyant qu'il faisoit quelque difficulté de s'ouvrir à moi par un excès de discrétion , je l'excitai à la confiance en lui aprenant ce que j'étois à Mylord , & les raisons qui me faisoient prendre tant d'intérêt à son sort. Enfin cette voye me réussit , & c'étoit la seule de laquelle je pusse attendre un heureux éclaircissement.

J'appris de cet honnête homme ce qui n'étoit connu que de lui , & ce qu'il eût continué de cacher à tout autre qu'à moi. Non seulement il avoit rendu à Mylord tous les services du zèle & de l'amitié pendant

dant son séjour à Powhatan ; mais à la première nouvelle de l'arrivée du Capitaine Will , il s'étoit chargé du soin de son évafion & de celui de fa fûreté. Il lui avoit confeillé de prendre par terre le chemin de la Caroline , & l'ayant d'abord conduit lui-même à un bien de campagne qu'il avoit à quelque diftance de Powhatan , il lui avoit fait trouver fur le champ des voitures & des provifions pour cette route , avec deux Guides fidèles qui connoiffoient parfaitement le Païs. Il avoit eu deux raifons de donner ce confeil à Mylord : l'une étoit pour l'approcher des Efpagnols , chez lesquels il feroit plus à portée de chercher un afile , s'il y étoit contraint par la fureur de fes ennemis ; l'autre avoit été l'efpérance de faire prendre le change au Capitaine Will , qui ne s'imagineroit point que le Vicomte fût retourné fur fes pas , & qui continueroit fans doute à le chercher vers le Nord , lorsqu'il auroit perdu l'efpoir de le trouver dans la Virginie. Mylord étoit parti avec fa Fille & Madame Riding , accompagné de fix Gentilshommes Anglois , de huit Domestiques , & de fes deux Guides , ce qui lui compofoit une fuite de feize perfonnes. Vous le trouverez infailliblement , me dit fon Libérateur , ou à *Warwick* qui eft de ce côté ci la première Habitation de la Caroline ; ou du moins à s'il a jugé à propos de pénétrer davantage dans le Païs.

Après ces heureufes nouvelles , je ne demeurai

meurai à Powhatan , qu'aussi long tems qu'il falloit pour acheter deux chevaux ; & comptant sur les promesses d'Iglou qui s'engagea à me conduire sûrement à Warwick , je refusai d'accepter un autre Guide qui me fut offert par le Gentilhomme Anglois. Je lui demandai en partant ce qu'il pensoit de la disposition des Habitans du País , & s'il croyoit que Mylord pût y retourner avec sûreté. Il me répondit , qu'il ne connoissoit personne dans la Ville , qui ne fût disposé à rentrer dans l'obéissance du Roi , & qu'il portoit le même jugement du reste de la Province ; mais qu'il craignoit qu'on n'osât se livrer à ses véritables sentimens , tant que le Vaisseau du Capitaine Will tiendrait tout le País dans le respect & dans la contrainte : que le dessein de Mylord étoit de former , s'il pouvoit , un Corps de Troupes dans la Caroline , & de chercher ensuite l'occasion de rejoindre le Capitaine , & de lui faire payer la frayeur qu'il lui avoit causée à Powhatan. Je partis , suivi du seul Iglou. Nos chevaux étoient vigoureux. Ayans à traverser un País desert , & d'une assez longue étendue , nous prîmes des provisions pour la plus grande partie du chemin.

Je jugeai , par les incommoditez qu'il me fallut essuyer sur la route , de celles que Mylord & sa chère famille avoient dû souffrir avant moi. Il est vrai qu'ayans deux chariots couverts , ils avoient pû passer moins durement les nuits , & se mettre
du

du moins à l'abri des injures de l'air. Pour moi, qui étois privé de cette douceur, je me trouvois obligé de m'arrêter aussi-tôt que l'obscurité commençoit, & de choisir pour lit le gazon le plus commode que je pouvois apercevoir. Je me croyois trop heureux, lorsque je découvris quelque arbre, dont le feuillage étoit propre à me servir de couverture. Iglou m'offroit tous ses habits pour me garantir du moins de l'excessive fraîcheur de la nuit; mais je m'obstinai à les refuser, par un sentiment d'humanité. Je ne voyois point que ma qualité de Maître lui fit perdre celle de l'homme, ni qu'elle pût lui ôter par conséquent le droit naturel qu'il avoit à des secours qui lui étoient aussi nécessaires qu'à moi. Nous avançâmes aussi pendant quelque-tems au travers de mille difficultez, & nous gagnâmes les montagnes *Apalaches*. Quoique j'ignorasse absolument la disposition des lieux, je ne laissai point de m'apercevoir qu'Iglou me faisoit tourner beaucoup vers le Couchant, & que nous laissions la Caroline un peu trop sur la gauche. Je lui en demandai la raison. Il m'expliqua la nécessité qu'il y avoit de prendre la route au long des Montagnes pour éviter des marais impraticables que nous aurions trouvés devant nous. Cette chaîne de Monts & de Rochers, qu'on appelle *Apalaches*, régné au long des Colonies Angloises pendant une espace immense, & les sépare d'une quantité prodigieuse de peuples barba-

res qui habitent le milieu du Continent. Mais quoiqu'elle soit assez haute pour fermer presque continuellement le passage, elle s'abaisse en quelques endroits jusqu'à se diviser par des vallées profondes & étroites, dont les divers détours forment des gorges & des voyes de communication. Nous en traversâmes un grand nombre. Je remarquai qu'Iglou n'aprochoit jamais de ces ouvertures sans jeter les yeux de côté & d'autre avec une attention inquiète. Il évita plus d'une fois de répondre aux questions que je lui fis sur son inquiétude, & son silence fit naître enfin la mienne. J'exigeai absolument qu'il s'expliquât. Vous le voulez, me dit-il d'un air sérieux; vous en ferez peut-être moins tranquille. Ces embouchures nous exposent toujours à quelques périls. Quoique les Sauvages qui habitent de l'autre côté des Montagnes ne soient point cruels & sanguinaires, ils sont adonnez presque tous au vol & à la rapine. Vous ne seriez point en sûreté, s'ils nous apercevoient. Cet avis fit un effet terrible sur moi. Je sentis frémir tous mes membres. Croyez-vous, répondis-je aussi-tôt, que Mylord soit venu par cette route? Il me dit qu'il n'en doutoit point, si les Guides lui avoient fait prendre la plus courte & la plus commode. O Ciel! m'écriai-je, vous sçavez pour qui j'implore votre secours. En effet, j'étois bien éloigné de faire tomber mes craintes & mes vœux sur moi-même. Je ne fus plus occu-
pé

pé que du danger de ce que j'aimois , & je n'avançai qu'en tremblant , & en faisant mille questions à Iglou sur le naturel des Sauvages , & sur la manière dont ils en usoient avec leurs prisonniers.

Il connoissoit parfaitement leurs usages , étant né lui-même parmi ces peuples , mais dans un quartier plus éloigné. Il s'efforça de me rassurer. Cependant , après quelques jours de marche , nous découvrîmes tout-d'un-coup un Corps d'environ cent Sauvages , qui venoient du fond d'une Vallée , & qui ne pouvoient continuer leur chemin sans croiser le nôtre. Iglou , tout ému , me conjura d'arrêter. Je me charge de votre sûreté , me dit-il ; mais il faut que vous tâchiez d'y contribuer en vous cachant soigneusement. Il me fit mettre pied à terre , & m'ayant fait avancer vers quelques buissons qui étoient à notre droite , il me recommanda de m'y tenir avec nos chevaux jusqu'à son retour. Ne quittez point ce poste , reprit-il , parce que tant que je serai assuré que vous y êtes , j'aurai l'adresse d'en éloigner les Sauvages. Ne vous allarmez pas non plus de mon retardement , quand vous devriez passer ici deux ou trois jours à m'attendre. En parlant , il se dépouilloit de ses habits ; & je fus surpris en un moment , de le voir nud , avec l'air & la forme d'un Sauvage. Il me pria encore d'être sans inquiétude , & de compter sur sa fidélité. Je le laissai faire , sans lui demander même quel étoit son dessein.

Il me quitta , en baissant mes mains pour me donner un témoignage d'affection. Je demurai seul assis derrière les buissons qui me couvroient entièrement , & tenant moi-même les rênes de nos deux chevaux. Je ne veux point déguiser mes craintes ; elles étoient extrêmes : mais je prens le Ciel à témoin , que ce n'étoit point mon propre danger qui m'occupoit. Je n'avois devant les yeux que Mylord & Fanny. Quel devoit être leur sort , s'ils avoient eu le malheur de tomber sans précaution dans le précipice qu'on m'alloit faire éviter ! Tout mon sang se glaçoit à cette pensée. Loin de vouloir fuir des mains des Sauvages , je me ferois livré mille fois à eux , si j'eusse pû m'assurer que Mylord ne se fût point échapé du même danger.

Je perdis Iglou de vûë , & je passai le reste du jour dans la situation où il m'avoit laissé. J'étois accablé d'un mortel ennui. lorsque je l'entendis revenir dans l'obscurité. Il eut soin de me faire entendre sa voix , pour prévenir la frayeur que son approche m'auroit pû causer. Eh bien , Iglou , lui dis-je , que vas-tu m'annoncer ? Mylord & Fanny sont-ils la proie de quelque Sauvage , & faut-il avoir le même sort ? Il voulut envain me dissimuler ses propres soupçons ; j'entrevis son embarras , & je lui ordonnai d'être sincère. Il me répondit , que le péril étoit passé pour moi ; que les Sauvages avoient pris une autre route , sur des faux avis qu'il leur avoit donnez ; & que

que si nous en avons encore quelques-uns à craindre, ce ne seroit plus assurément les mêmes : mais que puisque je voulois être informé de la vérité , il y avoit lieu de croire que Mylord avoit été moins heureux que moi. Je me suis mêlé, continua-t'il, avec les Sauvages, & n'ayant point eu de peine à reconnoître leur Nation , je ne leur ai pas non plus caché la mienne. J'ai fait semblant de m'être égaré depuis quelque-tems dans ces lieux , & d'avoir besoin qu'ils m'aprisent par où je devois retourner à mon Habitation. Ils m'ont rendu le service que je leur demandois ; mais ils ont voulu sçavoir avant que de me quitter , si je n'ai pas rencontré quelques prisonniers qui se sont échapez de leurs mains depuis plusieurs jours. Ils ne m'ont point dit ce que c'est que ces prisonniers , & je n'ai osé les presser de me l'apprendre , de peur de me rendre suspect : j'ai profité seulement de cette ouverture , pour éloigner de vous le péril , en leur faisant entendre que j'ai rencontré effectivement ce qu'ils cherchent , du côté opposé à celui où nous allons. Ils ont pris aussi-tôt le chemin que je leur ai montré. Mais pour m'exprimer sincèrement, ajouta Iglou, je tremble que les prisonniers dont ils ont parlé, ne soient Mylord & sa suite ; car je juge par quelques-unes de leurs réponses, qu'ils n'ont point de guerre avec leurs voisins. Ce bon Esclave m'exhorta là-dessus à ne pas perdre de tems pour nous éloigner , & à profiter même de la

la nuit, qui n'étoit point si obscure qu'elle pût nous empêcher d'avancer.

Ce recit me jetta dans une consternation inexprimable. Ah ! Iglou, lui dis-je, il n'est pas question d'aller plus loin, ni de quitter ce lieu, sans être assuré de ce que je dois craindre ou espérer pour Mylord. Il faut le chercher, dussai-je y perdre la vie & la liberté. Aide-moi, comme tu as déjà fait, & dis-moi quel conseil tu peux me donner. Il me confessa que son embarras égaloit le mien, & qu'il lui étoit impossible de deviner de quel côté nous devions commencer nos recherches. Si Mylord est encore accompagné de ses Guides, me dit-il, il y a de l'apparence qu'il aura repris son chemin vers la Caroline ; mais s'il n'a personne avec lui pour le conduire, je ne vois rien qui puisse régler nos conjectures sur sa route. Tout étoit en effet si obscur & si désespérant dans la conduite que je devois tenir, que je n'y voyois pas le moindre jour. La situation où je devois m'imaginer qu'étoit Mylord, étoit un autre abîme qui mettoit toutes mes idées en confusion : car s'il étoit vrai qu'il se fût échappé des mains des Sauvages après avoir eu le malheur d'y tomber, dans quel état avoit-il pû se trouver en fuyant ? Devois-je penser qu'il eût conservé ses voitures, sa suite, ses provisions ? Etoit-il même vraisemblable qu'il eût pû sauver Fanny & Madame Riding ! Cette dernière réflexion me pénétoit jusqu'au fond de l'ame. O Dieu !

répé-

répétois-je à tout instant , votre protection auroit-elle manqué à Fanny ? L'auriez-vous abandonnée dans le plus horrible de tous les dangers ?

Je me persuadai , après y avoir pensé long-tems , que si Mylord s'étoit sauvé avec la suite , il ne devoit pas être fort éloigné du lieu où je me trouvois. Les Sauvages ne l'eussent pas cherché de ce côté , s'ils n'eussent eu quelque raison de croire que c'étoit par-là qu'il avoit choisi sa route. Et en raisonnant sur les mesures qu'il pouvoit avoir prises pour se dérober à leurs poursuites , il me paroissoit qu'il avoit dû penser d'abord à se cacher , plutôt qu'à s'écarter , parce que l'un lui auroit été plus difficile que l'autre dans un País qu'il ne connoissoit point. Ce fut le Ciel , sans doute , qui m'inspira ce raisonnement. Ah ! ce fut le Ciel , & je lui en rends graces encore aujourd'hui : car c'étoit fait , sans cela , de tout ce qu'il y avoit d'aimable & de vertueux sur la terre. Dieux ! dans quelle description suis-je obligé d'entrer ici ! & comment mes Lecteurs croiront-ils , après l'avoir lûë , qu'il puisse me rester quelque chose de plus triste & de plus attendrissant à leur raconter dans ces Mémoires ?

Je fis entrer Iglou dans ma pensée , & nous étans déterminés à ne pas quitter le lieu où nous étions sans en avoir parcouru toutes les parties , nous attendîmes impatientement la fin de la nuit pour commencer notre recherche. Nous montâmes à che-
val

val à la pointe du jour , & nous visitâmes exactement tout ce qui avoit la moindre apparence d'être propre à servir de retraite. Vallées , bois , hayes épaisses , nous ne lâfâmes rien à parcourir & à examiner dans un circuit de plus de quatre ou cinq lieuës. Nous menageâmes si peu nos chevaux , que malgré l'ardeur du Soleil qui se faisoit vivement sentir , nous les tînmes en action pendant la plus grande partie du jour ; & ce ne fut qu'à la fin de l'après-midi , que les croyans épuisez de fatigue , & ne pouvans plus résister nous-même à la nôtre , nous prîmes le parti de nous arrêter dans des bruyères assez hautes , pour y prendre quelque rafraîchissement. Je me couchai sur l'herbe qui étoit fort épaisse , moins abattu par l'exercice violent que je venois de faire , que par la méditation continuelle de mon infortune. Iglou s'occupoit à quelques pas de moi du soin de nos chevaux , ou à me préparer quelque nourriture. Je fus étonné de le voir se courber tout d'un coup , & venir vers moi en rampant sur ses mains. Bon Dieu ! lui dis-je avec un battement de cœur , qu'y a-t-il de nouveau , Iglou ; qu'as-tu découvert ? Il me répondit , qu'il venoit d'apercevoir quelques Sauvages dans l'endroit le plus épais de la bruyère ; mais qu'en tenant la même conduite que nous avions observé la veille , il espérait que nous pourrions non seulement éviter leur rencontre , mais tirer peut-être d'eux quelque utile éclaircissement. Il me recom-

recommanda de demeurer dans la situation où j'étois. Nos chevaux étoient derrière quelques arbres, où il les avoit placez à la fraîcheur, pour les remettre de la chaleur qu'ils avoient essuyée ; de sorte que ne voyant point de changement à faire pour eux ni pour moi, il se hâta de se dépouiller de ses habits, pour joindre promptement les Sauvages. Il ne fut point absent plus d'un quart d'heure ; au bout duquel je le vis revenir, accompagné d'un homme nud comme lui, mais qui avoit la peau du corps beaucoup plus blanche. J'osai me flâter pendant un moment, qu'il m'aportoît d'heureuses nouvelles, & qu'un Sauvage qui le suivoit si tranquillement, ne pouvoit être notre ennemi. Hélas ! dois je donner le nom d'heureuses aux nouvelles qu'il m'aportoît ? Qu'on lise, & qu'on en juge.

Cet homme nud, que je prenois pour un Sauvage, s'aprocha de moi avec lui. Il me regarda fixement, sans que ni l'un ni l'autre prononçât une parole. Enfin il se jetta à mon cou, & me serrant de toute sa force : C'est lui-même, s'écria-t'il plusieurs fois, c'est M. Cléveland ! Je me dégageai de ses bras, & ne sçachant quel jugement je devois porter de son action, je lui demandai d'un ton ému, qui il étoit ; & puisque je le reconnoissois pour Anglois à son langage, par quelle aventure il se trouvoit nud dans cette région deserte. Vous ne me reconnoissez pas ? reprit il en versant des larmes. Ah ! suivez-moi donc, & venez recon-

reconnoître l'infortuné Vicomte d'Axminster qui nous attend à cent pas d'ici : venez reconnoître sa Fille , Madame Riding , & une partie des Officiers qui les ont suivis depuis Roüen , & parmi lesquels vous devez aussi vous souvenir de m'avoir vu. Le cher nom de Mylord Axminster , celui de sa Fille & de Madame Riding ; l'assurance de n'être qu'à cent pas d'eux , & d'en être déjà attendu ; l'amour , l'amitié , la reconnoissance ; que sçai-je ? tout ce qu'il y eut jamais de tendre & de touchant , se fit sentir si vivement à mon cœur , que ne pouvant soutenir tant d'émotion , je tombai sans mouvement & sans connoissance. Cependant , mes esprits ne tardèrent point à revenir. J'ouvris les yeux , & considérant un moment celui qui m'avoit parlé , je le reconnus pour M. *Youngster* , l'Ecuyer de Mylord. A peine eus-je la force d'ouvrir la bouche , & de lui tendre les bras , couché encore comme j'étois. Je vous reconnois , lui dis-je d'une voix foible , vous êtes *Youngster* , l'Ecuyer de mon cher Seigneur & de mon cher Pere. Ah ! que m'avez-vous dit ? Où le trouverai-je ? Hâtez-vous de m'y conduire. Et Fanny ? ajoutai-je en pouvant à peine prononcer ; ne me flâtez-vous pas ? reverrai-je Fanny ? Mon trouble étoit si grand , que joint à l'épuisement où je me trouvois de l'exercice du jour & de n'avoir point encore pris de nourriture , je fus obligé de me faire soutenir par Iglou , tandis que M. *Youngster* me fit sa réponse.

Il me dit , que loin de me flâter , il me déclaroit qu'il n'avoit qu'un recit horrible à me faire , & d'affreuses nouvelles à m'annoncer : Que j'en apprendrois mieux toutes les circonstances de la bouche même de Mylord ; mais qu'en attendant , il croyoit devoir me prévenir sur l'état où je l'allois trouver avec le reste de sa suite , qui se réduisoit à un fort petit nombre de personnes : Qu'ayant été trahi par ses guides , attaqué par une troupe de Sauvages , & fait prisonnier malgré la résistance de ses gens , dont la plûpart avoient péri en le défendant , il avoit passé environ quinze jours dans l'habitation de ses farouches vainqueurs : Qu'on l'avoit dépouillé non seulement de son équipage , mais de tous ses habits , lui , Fanny , Madame Riding , & tout le monde qui lui restoit : Qu'ils avoient été obligez de se faire eux-mêmes des ceintures d'herbes & de roseaux , & de composer pour les Dames & pour les deux femmes qui étoient auprès d'elles , de misérables tuniques de la même matière , qui suffisoient à peine pour mettre leur pudeur en sûreté : Que les Sauvages ne les ayans point traité d'ailleurs avec dureté , & ne les ayans pas même gardé avec contrainte , ils avoient jugé à propos , suivant l'avis de Mylord , de prendre le tems de la nuit pour se mettre en liberté : Qu'ils avoient pris des mesures si justes , que leur évasion n'avoit point été aperçue : Qu'il y avoit quatre jours entiers qu'ils étoient partis de l'habitation ;

mais qu'ils ne s'en croyoient point fort éloignez , parce qu'ils n'avoient osé jusqu'alors marcher que la nuit , & que dans l'état où ils étoient , leur marche n'avoit pû être que fort lente : Que Mylord affectoit de supporter son malheur avec courage , & de consoler ceux qui l'accompagnoient : mais qu'il n'étoit que trop aisé de voir qu'il étoit pénétré jusqu'au fond du cœur : Qu'il avoit pris la peine jusqu'alors de porter lui-même Fanny dans ses bras , pour lui épargner la fatigue de la marche , & qu'il avoit refusé constamment de laisser ce soin à ses domestiques , qui ne pouvoient retenir leurs larmes en le voyant marcher ainsi à leur tête : Qu'ils avoient été assez heureux pour se munir de quelques provisions en quittans les Sauvages ; mais que n'ayans pû être fort abondantes , il falloit s'attendre à les voir bien-tôt manquer : Enfin , que si j'étois assez revenu de ma foiblesse pour être en état de marcher , il alloit me conduire vers Mylord , qui me verroit sans doute avec plaisir : Que c'étoit par son ordre qu'il étoit venu , pour s'assurer si c'étoit en effet moi-même qui le cherchois , comme l'Esclave le lui avoit fait entendre : Qu'il en doutoit encore , non-seulement parce qu'Iglou ne pononçoit point exactement mon nom ; mais beaucoup plus à cause du peu d'apparence qu'il y avoit que je pusse me trouver en Amérique , moi qu'on croyoit marié à Roïen avec Madame Lallin.

J'écoutois ce discours avec une consternation

nation qui me rendoit immobile. Aussi-tôt que M. Youngster eut cessé de parler, je lui pris la main, que je ferrai sans rien répondre; & quoique je me sentisse si foible que j'avois toujours besoin d'être soutenu, je me mis en chemin vers l'endroit où étoit Mylord, en continuant de m'appuyer sur Iglou. M. Youngster marchoit devant moi. Nous arrivâmes en un moment à la bruyère. Elle étoit mêlée de quelques arbrisseaux, ce qui lui donnoit l'apparence d'un petit bois. Je n'aperçus d'abord personne, quoique mes regards se répandissent de tous côtes avec une avidité extrême. Enfin, M. Youngster m'ayant fait tourner autour d'un buisson qui faisoit le coin de l'endroit le plus touffu de la bruyère, je découvris un spectacle qui m'eût fait mourir mille fois de pitié & de douleur, si je n'eusse été prévenu. J'aperçus Mylord, nud, étendu sur l'herbe, & la tête appuyée languissamment sur sa main. Il avoit trois de ses domestiques assis auprès de lui, qui se levèrent en me voyans. Il voulut faire la même chose; mais le prévenant avec un mouvement tout passionné, je me jettai à genoux auprès des siens, & je les embrassai avec une ardeur que nul autre que moi n'a jamais sentie. Ciel! vous en fûtes témoin. Oh! qu'il se passa en un instant d'étranges choses dans mon ame!

Mylord ne s'oposa point à cette vive effusion de ma douleur & de ma tendresse; mais

il ne me dit rien. Je levai la tête , après l'avoir tenuë ainsi panchée pendant quelques momens , & je tournai mes yeux sur les siens. Je remarquai quelques larmes qui couloient le long de ses jouës. Son visage me parut pâle & défait. Il me regardoit aussi , sans rompre le silence , comme s'il eût été incertain de la manière dont il devoit en user avec moi. Cet embarras , dont il ne m'étoit que trop aisé de connoître la raison , me causa un mortel redoublement de tristesse. Je ne pus retenir mes plaintes. Ah ! Mylord , lui dis-je , m'avez-vous fermé votre cœur , & me refuserez-vous une légère marque de bonté & de tendresse , lorsque je viens la chercher au bout du monde , avec le dessein d'y mourir à vos pieds ? Hélas ! que vous ai je fait , & comment tant de respect & d'attachement ne sert-il qu'à m'attirer votre haine ? Je m'efforçai en vain d'en dire davantage : des sentimens tels que les miens ne pouvoient s'exprimer par des paroles. Mylord connut aisément , que ma douleur n'étoit point contrefaite. Il me tendit la main. Je ne vous haïs pas , me dit-il ; & je suis persuadé que mon malheur vous cause une sincère compassion. Apprenez-moi par quel hazard vous vous trouvez dans cette solitude. Je lui fis connoître , autant que je le pus dans le desordre où j'étois , que ce qu'il apeloit un effet du hazard , en étoit un de ma tendresse immortelle pour lui & pour sa fille ; que c'en étoit un du desespoir où son départ de France m'avoit

m'avoit jetté, & de la résolution inébranlable où j'étois d'employer mon sang & ma vie à son service. Je lui appris que je n'étois demeuré en France après lui qu'aussi long-tems qu'on m'y avoit arrêté dans une prison ; que depuis plus de six mois , je parcourais les mers & les déserts de l'Amérique , en cherchant ses traces , & en m'affligeant de la difficulté de les trouver , résolu de passer toute ma vie dans cette recherche , & de compter pour rien tous les périls & toutes les peines. Enfin , je m'expliquai assez pour le persuader de mon innocence , & de l'injustice qu'il m'avoit faite de la soupçonner.

Ce fut alors que je reconnus mieux que jamais la bonté & la générosité de cet aimable Seigneur. Ne pouvant douter que je ne fusse tel qu'il souhaitoit , il ne ménagea plus ni ses sentimens ni ses expressions. Il m'embrassa d'un air qui marquoit du transport , & il me tint long-tems entre ses bras , sans prononcer une parole. O Ciel , s'écria-t'il enfin , vous déployez sur moi toute votre puissance. Vous me faites sentir toutes les extrémités de la douleur & de la joie. Je suis le plus infortuné de tous les hommes ; mais Cléveland ne m'a point trahi : il m'aime encore , & vous m'accordez la satisfaction de le revoir ! Il recommença alors à me serrer contre sa poitrine , en me donnant mille noms tendres , & en m'arrosant de ses larmes. J'en versois aussi , & ses caresses passoient jusqu'au fond de mon cœur.

J'avois été partagé jusqu'à ce moment ,

entre le soin de ma justification , & la pitié de son malheur ; mais commençant à n'être plus occupé que de ce dernier sentiment , toute mon attention se réunit sur l'état où je le voyois. Il s'en aperçut , à l'air triste & pénétré dont mes regards s'attachoient sur lui. Je lis dans vos yeux , me dit-il , à quel point mon infortune vous touche. Il est vrai qu'elle est extrême , & je cherche en vain ce qui m'attire du Ciel un traitement si rigoureux. Je reprends quelque espérance , ajouta-t'il ; vous me consolerez , mon cher Fils , & votre présence m'empêchera de mourir de douleur. Il me parla de Fanny & de Madame Riding. Elles vous verront sans doute avec joye , me dit-il ; mais j'appréhende extrêmement que la pauvre Fanny n'ait plus long-tems la force de résister à ses peines & aux miennes. Elle est déjà d'une foiblesse qui me fait tout craindre pour sa vie. Je ne répondis à ce discours de Mylord qu'en baissant ses mains , avec une ardeur qui lui fit assez entendre mes pensées & mes sentimens. Je comprends que vous souhaitez de la voir , reprit-il , & je puis vous répondre d'avance qu'elle sera charmée de vous retrouver de l'affection pour elle. Mais dans l'état où elle est avec Madame Riding & ses femmes , je vous conseille , pour ménager leur modestie , d'attendre que la nuit nous amène l'obscurité. Elles ne sont qu'à vingt pas d'ici , & je vois que le Soleil est prêt à se coucher. Il fallut me faire cette violence. Je jettois néanmoins
les

les yeux de tous côtez , dans l'espérance de l'apercevoir. Je crus même avoir remarqué sa tête qui s'élevoit au-dessus de l'herbe , & mes regards demeurèrent comme fixés vers cet endroit. Ses traits , son air , le son de sa voix , tout se renouveloit déjà dans mon cœur ; & transporté du plaisir que j'allois sentir à la revoir , il y avoit des momens où j'oubliois son infortune & celle de son Pere , pour ne m'occuper que de mon bonheur & de ma joie.

Je proposai néanmoins à Mylord dans cette intervalle , de prendre une partie de mes habits pour se couvrir , & d'envoyer aux deux Dames mon linge , & tout ce que nous pourrions rendre propre à leur usage. Je n'avois avec moi que le seul habit dont j'étois vêtu , avec un large manteau : ayant été obligé de laisser mes hardes à Powhatan , pour charger nos deux chevaux de vivres & de provisions : mais j'étois pourvu suffisamment de linge. Iglou étoit d'ailleurs fort bien vêtu , & il avoit un manteau comme moi ; de sorte que nous pouvions trouver dans notre superflu de quoi couvrir Mylord , & fournir du moins quelques commoditez aux deux Dames. Mon juste-au-corps étant trop étroit pour lui , il ne refusa point d'accepter mon manteau , après avoir pris une chemise : il envoya à sa Fille , ma veste , le manteau d'Iglou , du linge , & tout ce qui pouvoit être propre à son usage & celui de Madame Riding. Je ne fais pas difficulté , me dit-il ,

d'accepter les secours que vous m'offrez. C'est à votre Pere & à votre Epouse que vous rendez service.

Quoique Fanny & Madame Riding dussent être en état de paroître modestement avec les habits que nous leur avions envoyez , Mylord souhaita encore que j'attendisse à leur parler dans l'obscurité , pour leur épargner un reste de confusion qu'elles ne manqueroient point d'avoir à la première vuë. Je me fis une violence extrême. Il employa le tems qui restoit jusqu'à la nuit , à me raconter toutes les circonstances de son départ de France , & de son arrivée en Amérique. Il ne me cacha point le chagrin que l'opinion de mon infidélité avoit causé à sa Fille , à Madame Riding , & à lui-même. Il me confessa même qu'il s'étoit repenti plus d'une fois d'avoir quitté si brusquement l'Europe , & de ne s'être pas convaincu du moins de mon changement par mon propre aveu ; autant par un reste d'amitié qui avoit toujours combattu fortement pour moi dans son cœur , que par tendresse pour Fanny , qui n'avoit pas eu un moment de joye & de tranquillité depuis qu'elle étoit sortie de Roüen. Enfin il me demanda quel fond je faisois sur mon Esclave , & si nous étions , lui ou moi , assez bien instruits de la route pour gagner sûrement quelque habitation Angloise ou Espagnole ? Je répondis aux premières parties de son discours , par de nouvelles marques d'attendrissement & de reconnoissance.

fance. Pour ce qui regardoit Iglou, je priaï Mylord de se reposer sur sa fidélité, & sur la connoissance qu'il avoit de tous ces lieux. Il voulut l'interroger lui même. Iglou répondit de fort bon sens à toutes ses questions : mais Mylord, qui se croyoit déjà fort avancé vers la Caroline, fut étonné d'apprendre qu'il nous restoit à faire environ cent lieues. Cette nouvelle lui causa un violent chagrin. Il demanda avec empressement à mon Esclave, si nous avions encore à craindre la rencontre de quelques Sauvages ? Iglou lui dit que cela dépendoit de notre bonne fortune, parce que ces Barbares changeoient souvent d'habitation, & qu'il s'en trouvoit toujours quelques unes au long des Montagnes. Je remarquai que l'inquiétude de Mylord n'étoit que pour sa Fille ; & comme cet intérêt m'étoit aussi cher qu'à lui-même, je pressai Iglou de chercher tous les moyens qui pouvoient nous rassurer contre le péril. Ce bon Esclave, après avoir réfléchi quelques momens, nous fit cette proposition : Je suis Américain, nous dit-il ; de la Nation des Abaquis. C'est une Nation douce, & beaucoup plus humaine que la plupart des autres Sauvages. Elle habite une fort belle Vallée dont elle est en possession depuis long-tems, & qui n'est guères plus loin qu'à trente lieues d'ici. Je m'y rendrai promptement, si vous le souhaitez, & je vous amènerai de-là une escorte suffisante pour vous conduire en sûreté. Il ajouta, pour inspirer de la

E 5 confiance

confiance à Mylord, que sa famille tenoit un des premiers rangs dans sa Nation ; qu'il l'avoit quittée il y avoit cinq ou six ans , par le pur desir de satisfaire sa curiosité en voyageant dans les Colonies de l'Europe ; qu'ayant été pris par les Espagnols & vendu au Gouverneur de l'Isle de Cube , il avoit vécu fort doucement dans son esclavage ; qu'il se souvenoit d'avoir vû Mylord à la Havana au Palais du Gouverneur ; enfin , qu'il avoit beaucoup d'affection pour les Européens , & tant d'attachement pour moi , qu'il étoit prêt à exposer même sa vie pour notre service.

Mylord l'entendant parler avec tant de zèle & de raison , me demanda encore une fois si l'on pouvoit se fier à ses offres jusqu'à un certain point. Je crois , lui dis je , pouvoir vous en répondre presque autant que de moi-même. Je l'ai reçu de Dom d'Arpez , qui m'a garanti sa fidélité , & je l'ai mise depuis à quantité d'épreuves. Mylord voulut sçavoir là - dessus si les trente lieuës qu'il y avoit jusqu'à son habitation étoient tout - à fait hors de notre route . si son Peuple étoit aussi humain qu'il le prétendoit , s'il étoit assuré d'en obtenir du secours , & si l'on y étoit aussi nud que parmi les autres Sauvages. Les réponses d'Iglou satisfirent extrêmement le Vicomte. Il lui dit , qu'à le prendre de certains endroits par lesquels nous devons passer pour gagner la Caroline , il n'y avoit point à se détourner de plus de dix lieuës pour aller à la Vallée
des

des Abaquis ; qu'il étoit sûr d'obtenir d'eux tout ce qu'il leur demanderoit , non-seulement par le crédit de sa famille , mais encore plus par la joye que toute la Nation auroit de le voir après une absence de six ans ; qu'il n'y avoit rien de plus doux que le naturel & les usages de ce Peuple , & pour leur façon de se vêtir , qu'ils étoient nus à la vérité pendant sept ou huit mois de l'année , à cause de l'excessive chaleur ; mais qu'ils se couvroient , pendant l'hyver , de la peau des bêtes qu'ils tuoient à la chasse.

Le Vicomte me prit en particulier. Après tant de malheurs , me dit-il , je ne sçai si je dois prendre la moindre confiance à la fortune. Mais si je croyois votre Esclave sincère & son rapport fidèle , je regarderois ce qu'il vient de m'apprendre , comme un bonheur dans la triste situation où nous sommes. Outre les périls que nous avons à courir jusqu'à la Caroline , & la longueur du chemin qui m'épouvante , je me sens une extrême répugnance à me présenter dans une habitation Angloise , avec ce misérable équipage. Si j'osois compter sur les Abaquis , nous tâcherions de gagner tous ensemble leur Vallée , nous nous y fournirions de vêtemens & de vivres ; & nous faisons accompagner des plus résolus , nous serions à couvert des insultes , non-seulement des autres Sauvages , mais peut-être de celles mêmes du Capitaine Will. Il me demanda ce que je pensois de ce projet. Je lui renouvelai les assurances que je lui avois

E 6 données

données du bon caractère d'Iglou , & je lui dis que je remettois tout le reste à sa prudence. Il fit approcher encore une fois cet Esclave , & lui ayant fait répéter ce qu'il avoit déjà entendu , avec de nouvelles circonstances , il conclut qu'en six jours , ou plutôt en six nuits , car c'étoit une sûreté qu'il vouloit toujours prendre , nous pourrions nous rendre à la Vallée des Abaquis. Ce qui nous restoit de vivres pouvoit nous suffire jusques-là ; de sorte que le dessein de ce voyage fut regardé comme une résolution prise.

Pendant que nous étions dans cet entretien , & que l'ardeur impatiente que j'avois de revoir Fanny interrompoit à tous momens mon attention , la nuit prit enfin la place du jour. Je le fis remarquer à Mylord. Il entendit ce que cela signifioit. Nous prîmes notre chemin vers l'endroit où nous étions attendus par les deux Dames. L'obscurité n'étoit pas si profonde , qu'on ne pût distinguer fort bien les objets. J'aperçus Fanny. Hélas ! dans quel état l'aperçus-je ! Quel nom donnerai-je aux sentimens de tendresse qu'une vue si chère & si souhaitée me fit naître ? comment exprimerai-je en même-tems la douleur & la compassion dont je me sentis pénétré ?

Ses femmes avoient employé assez adroitement le linge & les habits que j'avois envoyez pour la couvrir. Mais elle avoit encore la tête & les pieds nus. Ses cheveux étoient épars sur ses épaules. Elle étoit assise
proche

proche de Madame Riding , & elle avoit la tête apuyée sur ses genoux. Comme elle tenoit les yeux fermez , & qu'il ne paroiffoit pas qu'elle nous eût aperçû : Regardez nous , ma Fille , lui dit Mylord ; c'est Clé-veland que je vous amène. Elle jetta les yeux sur moi , & elle les baiffa auffi-tôt avec un profond foupir. Je fçavois bien qu'elle n'étoit point encore informée de mon innocence ; de forte qu'avec les plus violens transports dont ont ait jamais été agité , je ne laiffois pas de demeurer froid & immobile à l'extérieur , fans avoir même la hardieffe de me jetter à fes genoux. Son pere , qui jugea aifément d'où venoit fon fîlence & ma timidité , la fit lever en la prenant par la main. Faites donc , lui dit-il , quelques honnêtetez à Cléveland. Nous l'avons accusé injufte-ment : il nous a toujours aimé. Elle fe leva , & je me jettai alors à genoux devant elle avec une action fi paffionnée , qu'elle n'eut pas befoin d'autre interprétation de mes fentimens. Je voulois biffer fes pieds ; elle m'arrêta , & me priant d'une voix baffe de me lever , je vis qu'elle verfoit une abondance de larmes , & qu'elle fe faifoit effort pour retenir fes foupirs & fes gémiffemens. Mylord auffi attendri , que moi de l'état où il la voyoit , me dit de l'embraffer. Ah ! Mylord , m'écriai-je , je ne demande que d'être fouffert à fes genoux ! & m'y jettant pour la feconde fois , je lui dis que je ne quitterois cette fîtu-ation qu'avec la vie , fi elle ne reprenoit pas les fenti-
mens

mens de bonté qu'elle avoit eus pour moi. Soyez sans inquiétude , me répondit le Vicomte , je vous réponds qu'elle vous aime , & que nous sommes tous fort satisfaits de nous vous revoir.

Madame Riding m'assura la même chose en m'embrassant tendrement. Je leur adressai à tous trois l'un après l'autre , mille choses tendres & touchantes ; & Mylord s'étant assis & nous faisant signe de l'imiter , je pris ma place aux pieds de ma Souveraine , avec plus de joye que je n'en aurois eu sur le premier Trône de l'Univers.

Je ne sçai comment le cœur peut passer si subitement d'une certaine situation , à celle qui lui est opposée : un instant produit quelquefois cette étrange vicissitude. Est-ce donc qu'il y a si peu de différence entre les mouvemens intérieurs , qui sont la douceur & la joye ? Ou plutôt n'est-ce pas en effet le même mouvement , qui prend différens noms selon qu'il change d'objet & de cause ? Qu'on y fasse attention : une véritable joye a les mêmes symptômes qu'une excessive douleur. Elle excité des larmes , elle ôte l'usage de la voix , elle cause une délicieuse langueur , elle attache l'ame à considérer la cause de ses émotions ; & de deux hommes transportez l'un de joye & l'autre de douleur , je ne sçai lequel souffriroit le plus volontiers qu'on lui arrachât le sentiment dont il jouït. Pour moi , qui n'avois pû retenir mes pleurs à la vûe du triste état où j'avois trouvé Mylord & sa fille , je m'aper-

cus

cus que j'en verfois encore lorsque je commençai à n'être plus occupé que du bonheur de les revoir & d'être rentré dans leur estime. J'avois les yeux attachez sur Fanny : l'obscurité ne pouvoit me faire perdre un seul de ses regards. Je lui reprochai tendrement, à elle & à son pere, les peines mortelles que leurs injustes soupçons m'avoient causées ; je demandai d'en être dédommagé par le redoublement de leur affection : ils me le promirent de la manière la plus tendre ; & Fanny elle-même, autorisée par son Pere, & touchée des témoignages de ma passion, ne se refusa point à mes innocentes caresses.

Nous passâmes dans cet état une partie de la nuit, & nous confirmans dans la résolution de nous remettre à la conduite d'Iglou, nous partîmes quelques heures avant le jour, pour prendre le chemin de la Vallée des Abaquis. Les deux Dames se servirent de nos chevaux. Nous étions continuellement autour d'elles, & si attentifs à leur rendre toutes sortes de services, qu'elles ne souffrirent point d'autre incommodité pendant sept nuits de marche, que celle du mouvement du cheval. Nous nous arrêtions au point du jour dans quelque lieu couvert, & nous passions le tems jusqu'au soir à nous entretenir de nos aventures, ou à prendre du repos & quelques rafraîchissemens. Il me vint à l'esprit plus d'une fois de proposer à Mylord l'accomplissement de ses promesses, c'est-à-dire, l'exécution de mon
mariage

mariage avec sa fille. J'en parlai à Fanny. Qui sçait, lui dis-je, à quoi le Ciel nous réserve ? Un mal-entendu m'a exposé au malheur de vous perdre, dans un tems où nous n'appréhendions rien de la fortune. Aujourd'hui nous sommes peut-être à la veille de quelque nouvelle disgrâce, qui peut nous séparer plus long-tems que jamais. Ah ! s'il falloit vous quitter sans être à vous !... Hélas ! repris-je après un moment de réflexion, soit après, soit avant le bonheur de vous être uni, il ne faut plus espérer que je puisse vivre sans vous. Mais quelle plus douce consolation pourrois-je souhaiter, même en mourant, que de vous appartenir par les liens du mariage ? Chère Fanny, n'y consentez-vous pas ? Ai-je quelque chose à combattre dans votre cœur.

Elle me répondit que j'en étois le Maître absolu ; qu'elle me laissoit le soin de notre bonheur commun, & qu'elle le souhaitoit autant que moi. Nous ne tarderons donc guères à l'obtenir, repris je ; & je m'adressai sur le champ à Madame Riding que je priai de faire cette proposition à Mylord. Elle ne refusa point de s'en charger ; mais elle me fit craindre d'y trouver quelque difficulté, parce qu'il n'y avoit point d'apparence, me dit-elle, qu'il consentît à me donner sa Fille sans les cérémonies de l'Eglise. Cependant, elle fit naître l'occasion de lui en parler, & elle fut surprise de lui entendre dire, non-seulement qu'il y avoit déjà pensé, mais que son dessein étoit de prévenir ma demande.

mande, si nous pouvions jouir d'un moment de tranquillité chez les Abaquis.

Notre route s'acheva fort heureusement. Lorsque nous fûmes à une certaine distance de la principale Habitation, Iglou nous fit entendre qu'il étoit à propos qu'il y entrât seul, pour disposer son Peuple en notre faveur, & le préparer à nous voir sans crainte & sans étonnement. Je le pris à l'écart. Iglou, lui dis-je, tu vois avec quelle confiance nous t'abandonnons notre vie & notre liberté. J'ai répondu de toi à Mylord. Ne trahis point ton Maître, & souviens-toi de la bonté avec laquelle je t'ai toujours traité. Il se jeta à mes pieds avec un transport de joye, & il me protesta que loin de mériter que j'eusse la moindre défiance de sa fidélité, il alloit me faire voir non-seulement qu'il nous étoit dévoué entièrement, mais encore, que les Européens ne rendent point justice aux Américains, en les prenant tous pour des hommes brutaux & farouches. Il nous quitta, en nous promettant de ne pas nous causer d'impatience par sa lenteur. Quoique Mylord eût été l'auteur de ce voyage, je remarquai que se voyant si proche d'être livré à la discrétion d'un Peuple barbare & inconnu, il n'étoit pas exempt d'inquiétude. Pour moi, qui connoissois parfaitement mon Esclave, je n'avois point d'autre crainte que celle qui est inséparable de l'amour, même dans l'éloignement du danger.

Iglou revint vers le milieu du jour. Mais
s'il

s'il se presenta d'abord seul , ce ne fut que par une précaution semblable à celle qu'il avoit voulu garder avec ses compatriotes , c'est-à-dire , par la crainte de nous causer quelque allarme , si nous l'eussions vû trop bien accompagné. Nous entendîmes son rapport avec empressement. Il nous dit d'un air satisfait , que nous connoîtrions bientôt s'il étoit considéré parmi les siens. Il nous prévint seulement sur quelques-unes de leurs coutumes , qui pourroient nous paroître bizarres & incommodes ; & il nous pria particulièrement de ne pas nous offenser de la curiosité avec laquelle on s'aprocheroit de nous pour observer nos manières & notre figure. Il n'avoit point fini son discours , que nous vîmes sortir de l'habitation un gros de Sauvages , qui n'étoit pas composé de moins de cinq ou six cens personnes. Iglou nous pria encore de ne pas nous allarmer. Il nous aprit que c'étoit par l'ordre des Chefs , & pour nous faire honneur , que tous les Habitans s'étoient assemblez pour venir au-devant de nous. Ils s'avancèrent en effet vers le lieu où nous étions. S'étans arrêtez à cinquante pas de distance , ils parurent attendre qu'Iglou retournât à eux pour leur marquer la conduite qu'ils devoient tenir. Je lui dis qu'il nous feroit plaisir d'empêcher toute cette Troupe de s'aprocher , & qu'il suffisoit qu'il nous amenât les principaux. Pendant qu'il alloit à eux , Mylord donna ordre au petit nombre de personnes qui composoient sa suite , de garder beaucoup

coup de mesures avec les Sauvages , & de les traiter toujours avec douceur.

Il n'y en eut que douze ou treize qui se détachèrent du Corps , & qui suivirent Iglou. Nous nous tîmes debout pour les recevoir. Iglou leur ayant montré Mylord , comme celui à qui ils devoient rendre leurs premiers respects , ils le saluèrent en courbant le corps & en croisant les bras de mille façons différentes. Ils me firent ensuite les mêmes civilités , & ils n'en adressèrent pas moins aux deux Dames. Cette première cérémonie se passa en silence. Iglou prit enfin la parole pour eux , & il nous assura en leur nom , qu'ils étoient charmés de nous voir , & qu'il n'y avoit point de services qu'ils ne fussent disposés à nous rendre. Mylord lui ordonna de leur répondre , que nous étions persuadés de leur générosité & de leur bonne foi , & que c'étoit sur ce fondement que nous n'avions point appréhendé de venir parmi eux pour leur demander leur assistance & leur amitié.

Aussi-tôt que ces complimens furent finis , & qu'ils parurent prendre confiance à l'air ouvert & sincère que nous tâchions de répandre dans nos manières & sur nos visages , ils nous firent des caresses beaucoup plus familières. Ils nous baisèrent plusieurs fois au front & à la poitrine. Ils nous regardoient avec une apparence d'étonnement , & je crus apercevoir du bon sens & de la réflexion dans la manière dont ils se communiquoient leurs remarques. Leur figure
n'avoit

n'avoit rien d'effrayant. Tous les Sauvages de cette partie de l'Amérique ont communément la taille haute & droite. Ils sont bazanez, mais sans être noirs ni olivâtres. La couleur de leur peau est une espèce de brun foncé, qu'ils apportent presque en naissans, & qui se soutient dans le même état pendant toute leur vie. Ils sont nuds, excepté au milieu du corps. On voit briller un certain feu dans leurs yeux, qui fait bien juger du fond de leur ame; & quoiqu'il y ait en général quelque chose de farouche dans leur air & dans leurs regards, on ne sçauroit dire que ce soit férocité, ni que leur air extérieur soit capable de causer de l'épouvente. La plupart étoient armez d'arcs & de flèches, & quelques-uns avoient la tête ornée de plumes, qui traversoient bizarrement leurs cheveux.

Quelque attention qu'ils eussent tous à nous observer, j'en remarquai deux qui s'attachèrent à moi plus particulièrement, & qui me renouveloient à tous momens leurs caresses. Iglou me fit connoître que l'un étoit son pere, & l'autre son frere. Il leur avoit déjà dit que j'étois son Maître, & que je l'avois toujours traité avec une indulgence qu'on n'a point ordinairement pour un Esclave; de sorte qu'ils s'efforçoient à l'envi de me marquer leur reconnoissance. Ils conservèrent cette disposition si constamment, qu'ils ne se lassèrent point dans la suite de m'en donner sans cesse de nouvelles preuves.

Iglou

Iglou nous propofa de nous rendre dans l'Habitation ; nous y consentîmes. A peine l'eut il dit aux autres Sauvages , que fur un figne qu'ils firent à ceux qui ne s'étoient point encore aprochez , nous les vîmes accourir vers nous avec précipitation. Il fallut effuyer pendant long tems leurs falutations & leurs careffes. Il y avoit parmi eux quelques femmes , qu'Iglou presenta à Fanny & à Madame Riding. L'une étoit fa fœur. Il me pria d'engager Fanny à recevoir fes fervices , & à fouffrir qu'elle fût continuellement auprès d'elle. Ces femmes étoient de la même couleur que leurs Epoux , mais elles avoient quelque chofe de plus doux dans le vifage & dans les yeux. Fanni traita avec bonté la fœur d'Iglou , qui s'apelloit *Rem*. Nous entendions pendant ce tems-là un bruit confus de paroles dont nous ne pouvions diftinguer l'articulation ; & comme les marques d'amitié fe renouveloient fi fouvent qu'elles commençoient à nous devenir incommodes , je témoignai à Iglou que nous fouhaitions d'être conduits dans quelque lieu où nous puffions être plus tranquilles. Il me dit qu'on nous avoit préparé des logemens où nous ferions les maîtres , & dont on n'accorderoit l'entrée qu'à ceux que nous y voudrions recevoir ; mais qu'il falloit donner quelque chofe à l'ardeur de fon Peuple dont la conduite fe régloit ordinairement par les premières impreffions. Nous fûmes obligez , pour fuivre ce confeil , de fouffrir qu'on nous portât à l'habitation

tation d'une manière extrêmement bizarre. Chacun de nous fut pris par deux Sauvages, qui nous firent asséoir sur leurs mains, qu'ils tenoient liées l'une à l'autre par les doigts, pour composer une espèce de banc; & nous faisans passer les bras à droit & à gauche sur leurs épaules & autour de leur cou, ils nous transportèrent dans cette posture, avec une légèreté surprenante, l'espace de plus de cinq cens pas qu'il y avoit jusqu'à l'habitation. Nous trouvâmes fort peu d'ordre & de netteté dans leurs ruës & dans leurs maisons. Leurs ruës ne sont nullement pavées; mais le fond en est de sable, ce qui les rend très-incommodes en Été, à cause de la poussière que le moindre vent agite continuellement. Les maisons sont composées d'un mélange de bois, de terre & de cailloux. Elles n'ont point de double étage, mais en récompense elles sont si larges, qu'une seule suffit communément pour loger deux ou trois familles. Il n'y a que les principaux Chefs qui en aient des particulières. On en tenoit prête pour nous une des plus commodes. Nous y entrâmes avec joye, pour nous délivrer de la foule du Peuple; & quoique les Chefs y fussent entrez avec nous, ils eurent la complaisance de se retirer lorsqu'Iglou les eut averti de notre part que nous avions besoin de repos.

En effet, la fatigue & les inquiétudes d'un si dangereux voyage nous avoient rendu le repos absolument nécessaire. Iglou nous fit apporter par quelques Sauvages, qui

qui avoient reçu ordre de nous servir , un grand nombre de peaux dont il nous fit composer des lits , aussi conformes qu'il lui fut possible aux usages de l'Europe. Il triomphoit de joye en nous faisant rendre ces services , qui nous marquoient non seulement son affection , mais encore l'autorité de sa famille , & la considération où il étoit parmi les Abaquis. Il ne nous avertissoit pas même d'une autre galanterie qu'il nous avoit fait préparer , & par laquelle il vouloit agréablement nous surprendre. Tandis qu'il étoit à nous entretenir de quelques coutumes de sa Nation , nous vîmes notre porte s'ouvrir , & une douzaine de jeunes filles entrer avec des corbeilles chargées de viandes rôties , & des meilleurs fruits du pays. Elles nous les servirent , sinon avec magnificence , du moins avec assez de propreté pour ne nous laisser rien apercevoir de dégoûtant. Nous ne pûmes refuser d'en manger quelque chose , quoique la faim ne fût pas notre besoin le plus pressant. Les filles Sauvages dansèrent pendant notre repas. Iglou les animoit , croyant ce spectacle fort propre à nous divertir. Enfin je lui fis connoître que nous souhaitions de demeurer libres.

Avant que de nous livrer au sommeil , nous nous entretînmes long-tems de l'état de notre fortune. Mylord nous témoigna qu'il étoit fort satisfait d'avoir pris le parti de venir chez les Abaquis. Tout ce que nous avions vu jusqu'alors de cette Nation , répondoit parfaitement aux promesses d'Iglou.

Nous

Nous étions du moins assurez de pouvoir nous y délasser tranquillement pendant quelques jours. Pour l'escorte que nous eussions souhaité d'obtenir jusqu'à la Caroline, nous ne crûmes point que ce fût une proposition à faire dès les premiers momens de notre arrivée. C'étoit Iglou qui devoit nous ménager cette faveur, & nous commençons à voir fort bien qu'il ne lui seroit pas difficile de nous la faire accorder. Tout s'achemine heureusement, reprit Mylord après ces réflexions; & je ne sçai comment nous pourrions assez reconnoître les obligations que nous avons à Cléveland. Un discours si obligeant fut une ouverture extrêmement favorable pour mes desirs. J'y répondis aussi bien de la manière la plus propre à faire connoître leur ardeur; & Mylord, qui comprit le sens de ma réponse, me dit ouvertement, que Fanny seroit mon Epouse quand je voudrois la recevoir. Quand je le voudrai ! O Dieu ! m'écriai-je, peut-il y avoir à présent le moindre délai, & remettrons-nous à un autre jour ce qui peut être exécuté dès ce moment ? Vous allez trop vite, reprit Mylord; attendons du moins que le jour vienne nous éclairer. J'ai fait réflexion, ajouta-t-il, que nous sommes sans Ministre : mais cette difficulté n'empêchera point que je ne vous donne ici ma Fille. L'autorité Sacerdotale n'ajoute rien d'essentiel à celle d'un Pere. Mon consentement & ma bénédiction suppléeront au défaut des cérémonies de l'Eglise, & nous le réparerons
dans

dans la suite par une célébration plus cano-
nique.

Cette assurance formelle me mit dans la plus douce situation où je me sois trouvé de ma vie. J'oubliai tous mes malheurs. Je me flâtai même qu'il ne pouvoit plus m'en arriver , & que j'allois être élevé pour toujours au-dessus de la fortune & de tous les revers. Il est vrai que ma joye étoit mêlée de quelque tristesse , lorsque je pensois à l'état auquel Fanny étoit réduite , & aux misérables circonstances qui alloient accompagner le plus heureux de tous les événemens. Quelle fête ! Quelle pompe nuptiale ! Dans le fond de l'Amérique , au milieu d'un Peuple barbare , dépourvu des commoditez les plus nécessaires à la vie ? Je craignois même que Fanny , touchée comme elle étoit de l'excès de notre misère , n'en fût moins sensible à notre bonheur commun , & que cela ne me dérobat quelque chose de sa tendresse & des marques que j'osois en attendre. Je lui communiquai mes craintes. Sa réponse les confirma. Hélas ! me dit-elle , quelle bizarre destinée ! Quels auspices pour les suites de notre amour & de notre mariage ! Elle prononça ces quatre mots en me serrant la main , & en laissant tomber quelques larmes. Je frémis moi-même d'un si triste présage : mais rejetant ce mouvement comme une foiblesse , je ne pensai qu'à rassurer Fanny. Notre tendresse , lui dis je , & notre constance l'emporteront sur la malignité de notre sort. Je ne m'allarme de rien ,

si vous m'aimez. Ah ! si je vous aime , repris-elle tendrement ! N'est ce pas encore un présage terrible pour moi que vous en puissiez douter ? Non , ajouta t'elle en redoublant ses larmes , je ne serai pas plus heureuse que ma mere. J'eus beaucoup de peine à dissiper ses frayeurs & son agitation , & j'y employai une partie de la nuit , pendant que Mylord & Madame Riding la passoient à dormir.

J'étois d'autant plus pénétré de l'inquiétude & des pressentimens de Fanny , que je la connoissois d'un caractère d'esprit solide , & fort supérieur aux petites craintes du vulgaire. Cependant , comme je ne prévoyois rien , du moins par rapport à elle & à moi , qui dût me causer de véritables allarmes , je ne laissai pas de passer tranquillement une nuit qui devoit être suivie du plus heureux jour de ma vie. Tous les desirs de mon cœur seront demain satisfaits , disois je en m'endormant ; j'obtiendrai ce que j'aime ; j'en serai plus fort contre les coups de la fortune. L'étude de la sagesse sera désormais ma seule occupation ; j'y trouverai toujours assez de ressource pour me défendre contre les maux d'une certaine nature. L'indigence , par exemple , n'aura jamais le pouvoir de me causer un moment de chagrin. Si je suis foible par quelque endroit , c'est par le cœur ; & c'est heureusement de ce côté-là que je serai le moins exposé , puisque j'épouse demain Fanny , & que rien dorénavant ne sera capable de me séparer d'elle , non plus
que

que de Mylord & de Madame Riding. Le sommeil me prit dans ces pensées, & je ne me réveillai le lendemain que pour le reprendre avec un renouvellement de joye & de contentement.

Iglou, qui fut informé de la conclusion si prochaine de mon mariage, se donna beaucoup de mouvement sans m'en avertir, pour engager ses compatriotes à la célébrer d'une manière éclatante. Je passe sur cette fête ridicule que nous fûmes obligez de souffrir par des vuës d'intérêt. Nous n'y considérâmes que l'utilité dont notre complaisance nous pouvoit être, pour nous concilier de plus en plus les Sauvages. Il fallut accepter un festin qui nous fut offert par les principaux, & consentir à prendre place à table avec eux. Mylord se fit même un plaisir de nous faire observer leurs cérémonies. Il en laissa la direction au pere d'Iglou, qui tenoit un des premiers rangs dans l'Assemblée. Aussi-tôt que ce souper fut fini, ce Sauvage vint me prendre à la place où j'étois assis, pendant que sa fille prenoit aussi l'anny par la main. Ils nous firent avancer tous deux au milieu de la maison, & tous les assistans formèrent un cercle autour de nous. Rem, sœur d'Iglou, me presenta une espèce de corde, composée d'écorce d'arbre, elle me fit entendre qu'il falloit que je la reçusse pour lier Fanny à la ceinture. Elle me fit serrer fortement les nœuds. Ensuite offrant à Fanny le bout de la même corde qui étoit fort longue, elle l'aida

à me la passer aussi autour du corps , & à me lier comme elle l'étoit elle-même. Nous tenions ainsi l'un à l'autre à la distance de deux ou trois pas. Tous les Sauvages s'approchèrent alors successivement , & feignirent l'un après l'autre d'employer toute leur adresse pour desserrer nos nœuds. A mesure que chacun d'eux se retiroit , il témoignoit par un branlement de tête & par quelques paroles , que son entreprise n'avoit pû réussir. Lorsqu'ils eurent tâché de nous délier par adresse , ils revinrent dans le même ordre , & ils parurent faire de grands efforts pour rompre la corde. Cette tentative n'ayant pas eu plus de succès que la première , le pere d'Iglou & sa fille nous conduisirent auprès de Mylord , & ils lui dirent , comme nous l'aprîmes ensuite par l'explication d'Iglou , qu'ils avoient trouvé sa fille liée comme il la voyoit , qu'ils s'étoient efforcés inutilement de la mettre en liberté , & que c'étoit à lui à tenter s'il réussiroit plus heureusement. On lui avoit mis entre les mains une corde qu'on lui fit jeter pour toute réponse autour de sa fille & de moi ; il nous lia ainsi étroitement l'un avec l'autre , & outre les nœuds qu'il fit à sa propre corde , il en ajouta quelques uns à ceux que nous avions faits à la nôtre. Les Sauvages témoignèrent leur aplaudissement par de grands cris. L'un d'entr'eux dit alors en levant la voix , que les efforts qu'on avoit faits pour nous délier s'étant trouvez inutiles , & le pere lui-même ayant contribué à

fermer

ferrer nos liens , il n'y avoit plus rien au monde qui dût être capable de les rompre ; que nous n'avions à nous plaindre de personne , puisque nous nous en tenions chargés volontairement ; qu'il étoit bien clair que c'étoit le Soleil même qui nous avoit inspiré cette envie ; qu'il beniroit notre union , & que nous devions lui promettre par reconnoissance de ne nous repentir jamais de l'avoir formée.

Les Abaquis adorent le Soleil , & ne reconnoissent point d'autre Divinité. Il eût fallu , pour achever notre mariage selon leurs coutumes , prendre cet Astre à témoin de la constance de notre engagement. Mais ayant d'autres principes de Religion , je choisis ce moment pour jurer une foi éternelle à Fanny en présence du Ciel & de son Pere ; & elle fit en même-tems la même chose à mon égard , par l'ordre de Mylord , qui lui dicta lui-même ses expressions. Il nous fit ajouter à ce serment , la promesse de nous présenter aux pieds des Autels aussitôt que nous en aurions la commodité , pour y recevoir la bénédiction d'un Ministre ; & il nous donna ensuite la sienne avec les plus vives marques de tendresse & de satisfaction. Je me jettai à ses genoux , dans un transport de joie & de reconnoissance. J'y demeurai quelque tems , sans pouvoir m'exprimer. Tant de bonheur & de contentement me paroissoit un songe. Je me demandai mille fois , si j'étois encore ce malheureux Cléveland , accoutumé à souffrir &

à se plaindre ; & je me crus réconcilié pour toujours avec la fortune.

Après avoir souffert pendant quelques momens les caresses & les félicitations bizarres des Sauvages , nous retournâmes à notre cabane. Mylord , qui avoit été fort content du zèle de ces barbares , changea la résolution qu'il avoit prise de ne leur pas proposer si-tôt de nous accorder une escorte. Il crut au contraire que ce seroit dans la première ardeur de leur amitié que nous en obtiendrions plus facilement ce secours ; & il s'occupa avec Iglou à concerter de quelle manière il leur feroit cette proposition. Je leur laissai ce soin , tandis que j'étois occupé avec ma chère Epouse à satisfaire mon amour & le sien.

J'étois tendre & passionné , & Fanny l'étoit autant que moi. Cependant , croira-t-on que dans une nuit toute consacrée à la joie & aux douceurs de l'amour , la tristesse & la douleur me firent encore sentir leur amertume ? Etrange caprice du sort , qui ne m'a jamais laissé goûter de plaisir sans mélange ! Je tenois Fanny dans mes bras ; je n'aurois pû me former même l'idée d'une condition plus douce : mais dans le tems que je recevois ses plus tendres caresses , je m'aperçus qu'elle pouffoit des soupirs qui ne pouvoient partir d'un cœur heureux & tranquille. Je lui en fis des reproches , auxquels elle ne put répondre si bien , qu'elle ne me laissât beaucoup d'inquiétude. J'en aurois accusé son indifférence , si j'eusse pu douter de

de son amour : mais j'en avois des preuves , que rien n'étoit capable de me rendre suspectes. Je remarquai même qu'elle s'affligeoit de m'avoir laissé découvrir quelque chose de son trouble , & qu'elle s'efforçoit de me faire prendre une autre opinion de ses soupirs. Je la pressai envain de s'expliquer , à moi qui l'adorois , à moi qui ne voulois vivre que pour lui plaire. Elle se plaignit à son tour de l'injure que je faisois à sa tendresse , elle me força de renfermer mes agitations dans mon cœur. Mais elles n'en subsistèrent pas moins , & je sentis trop bien qu'il manquoit quelque chose à sa félicité , & par conséquent à la mienne.

N'anticipons point sur cette nouvelle source de peines. Quoique je n'en aye guères essuyé de plus sensibles , elles ont été précédées par un si grand nombre d'autres infortunes , qu'en suivant simplement l'ordre des événemens de ma vie , j'aurois toujours de quoi soutenir l'attention de mes Lecteurs.

Les nouvelles assurances que je reçus de l'affection de Fanny furent si persuasives , que les joignant aux preuves passées , je ne crus pas pouvoir en douter un moment sans lui faire injustice. Ainsi je conclus à n'attribuer les marques de sa tristesse qu'à la mauvaise situation de notre fortune , & à mille incommoditez que tout notre zèle ne pouvoit l'empêcher de ressentir. Je sçavois d'ailleurs , que le fond de son humeur étoit une mélancolie douce qui l'abandonnoit rarement , même dans la condition la plus heu-

reuse ; loin d'avoir de l'éloignement pour ce caractère , je le goûtois extrêmement , parce qu'il dispose toujours un cœur à la tendresse & à la fidélité. Je me contentai donc de la faire souvenir que ce n'étoit point à moi qu'elle devoit faire un mystère de ses peines ; puisqu'elle étoit bien assurée que ma vie même ne seroit jamais épargnée pour les dissiper ou pour les prévenir. Elle eut la prudence de ne laisser rien apercevoir à Mylord de ce petit démêlé. Nous aprîmes le matin qu'Iglou avoit choisi ce jour là pour proposer notre départ aux Sauvages , & pour leur demander la faveur que nous attendions d'eux. Il n'y avoit point de raisons qui pussent nous empêcher de l'espérer , de sorte que nous comptions sur d'heureuses nouvelles à son retour. Il revint néanmoins d'un air à nous faire craindre que sa commission n'eut point réussi. Je me suis hâté de venir seul , dit-il tristement à Mylord , pour vous prévenir sur le sujet qui va amener ici nos principaux Chefs. Je leur ai expliqué vos desirs , & l'intention où vous êtes de vous rendre incessamment à la Caroline. Ils ont paru affligés de votre résolution , qui les privera si-tôt du plaisir de vous voir. Cependant , lorsque je leur ai fait entendre que vos affaires le demandent nécessairement , & que vous regarderez comme une preuve de leur amitié qu'ils y consentent , ils se sont accordés tous d'une voix à vous laisser la liberté que vous desirez. Pour l'escorte , elle vous sera
accordée ,

accordée, aussi nombreuse que vous la demanderez, & le desir d'en être est déjà si répandu, que chacun sollicite avec empressement pour obtenir cet honneur. Je croyois l'affaire heureusement finie, continua Iglou; & je me disposois à revenir pour vous en rendre compte, lorsqu'un des plus anciens de la troupe a fait une proposition qui va vous causer beaucoup de chagrin. C'est de vous laisser partir, à la vérité; mais de retenir ici mon Maître & ma Maîtresse. Iglou parloit de Fanny & de moi. Ce dessein, ajouta-t'il, a été reçu de tout le monde avec des cris de joye & d'applaudissement. Je me suis efforcé en vain de le faire changer, en leur représentant que vous feriez difficulté d'y consentir. Ils ne m'ont point écouté, & vous allez les voir ici en foule pour vous le déclarer à vous-même.

Ce recit nous causa tout l'étonnement qu'on peut s'imaginer. Je ne pus m'empêcher de faire des reproches à Iglou de nous avoir engagez dans cet embarras, & de lui demander où étoit sa bonne foi & celle de ses compatriotes? Ce pauvre garçon ne me répondit que par des larmes, qui marquoient sa sincérité & son desespoir. Les Sauvages ne tardèrent point à paroître. Ils firent expliquer leur demande à Mylord par Iglou; & sans attendre sa réponse, ils nous environnèrent Fanny & moi, pour nous donner des témoignages de la joye qu'ils avoient de nous conserver parmi eux. Je me dégageai de leurs mains, & m'approchant

de Mylord, je l'embrassai, & je le ferrai de mes bras en tâchant de leur faire entendre par mes signes que je ne voulois point me séparer de lui. Nous dictâmes à Iglou tout ce que nous crûmes de plus propre à les attendre ou à les persuader. Il ne parut point qu'ils fissent même attention à la force de nos raisons. Ce n'étoit plus qu'un bruit tumultueux de gens qui dansoient autour de nous, & qui nous baisoient affectueusement au front & à la poitrine. Mylord voyant bien qu'il seroit difficile de les faire changer de pensée, prit le parti de leur faire dire qu'il demandoit quelque tems pour délibérer sur leur prière. Ils se retirèrent, sur quelques instances que nous leur fîmes de nous laisser seuls.

Il seroit difficile de se représenter notre incertitude & notre affliction. Nous tinmes conseil sur cet étrange événement. Il ne sembloit pas qu'il y eût deux partis à prendre : car, abandonner Mylord pour demeurer parmi les Abaquis, n'étoit pas même une chose à mettre en délibération. Mais la difficulté étoit de trouver les moyens de s'en défendre. Iglou nous confessoit avec larmes, que les Sauvages ne revenoient guères d'une résolution qu'ils avoient une fois prise avec tant de joye & d'unanimité ; & que ce n'étoit ni par raisonnemens, ni par prières qu'il falloit espérer de les fléchir. Ils avoient conçu, me disoit-il, de l'affection pour Fanny & pour moi. Ils prétendoient nous en donner une forte marque en nous
retenant,

retenant , même malgré nous. Vous obtiendrez d'eux , ajoutoit Iglou , tout ce que vous exigerez de leur zèle & de leur amitié ; ils vous accorderont une autorité absoluë dans la Nation : vous les gouvernerez.

Cette manière de s'expliquer nous fit douter pendant quelques momens s'il ne nous trompoit pas , s'il n'agissoit point de concert avec ses compatriotes. Mais nous rendîmes plus de justice à sa bonne foi , lorsque nous le vîmes prêt à suivre la résolution à laquelle Mylord s'arrêta. Ce fut de nous dérober secrètement , & de prendre pendant la nuit le chemin de la Caroline , au risque de retomber dans tous les dangers que nous avions cru pouvoir éviter en venant chez les Abaquis. Nos deux chevaux étoient encore dans ma disposition. Il n'y avoit d'embarras que pour les vivres , dont nous appréhendions de ne pouvoir nous fournir aisément. Iglou promit d'y employer toute son adresse. Ce projet nous rendit plus tranquilles. Mais il nous fut aisé de remarquer dès le même jour , que les Sauvages avoient quelque défiance de notre dessein , & qu'ils nous observoient. Nous aprîmes d'Iglou quelque-tems après , qu'on en avoit nommé vingt pour veiller nuit & jour sur nos démarches , & que sous prétexte de nous rendre service , ils demeureroient sans cesse dans la Cabane qui touchoit à la nôtre. Cette nouvelle causa tant de chagrin & d'impatience à Mylord , que si le petit nombre de domestiques qui

lui restoit n'eût point été nud & sans armes , il eût pensé à nous ouvrir un passage par la force. Mais j'étois le seul qui eût une épée & deux pistolets , & je n'étois pas trop bien pourvu de poudre. Notre malheur nous parut presque sans remède , ou du moins nous crûmes n'en pouvoir attendre que du hazard & de la longueur du tems.

Mylord étoit inconsolable. Outre l'ennui du séjour & les incommoditez de notre situation , il faisoit réflexion à tous momens , que cette espèce de captivité le rendoit inutile aux affaires du Roi. Rien ne l'affligoit tant que cette pensée. Il employa un mois tout entier à méditer sur notre fuite , ou à solliciter les Sauvages sur tous les moyens qu'il crut les plus propres à les ébranler. Iglou le seconda de tout son zèle. Enfin , ne voyant nulle aparence de réussir , & prévoyant bien que les difficultez ne feroient qu'augmenter à l'avenir , parce que l'habitude de nous voir seroit encore un lien plus fort pour les Abaquis , il prit un parti qui nous étonna extrêmement. Je suis résolu , nous dit-il un jour , de vous quitter pendant quelque-tems , & d'accepter l'Escorte des Sauvages sous la conduite d'Iglou. Je vous laisserai tous mes domestiques. Mon absence ne fera point de longue durée. Si je réussis à la Caroline , je me mettrai facilement en état de revenir assez fort pour vous tirer de cette prison : si mes entreprises ne tournent point heureusement , vous me reverrez bien-tôt ici pour la partager avec vous.

Après

Après tout, continua-t-il, je ne vois nul danger pour vous pendant mon éloignement. C'est par affection que ces Barbares vous retiennent. Ils sont d'un caractère fort humain. Je vais vous les attacher encore plus en leur offrant volontairement ce qu'ils ont demandé, & en leur faisant valoir cette preuve de mon estime & de ma confiance. Conduisez-vous doucement avec eux ; entrez dans leurs manières & dans leurs usages : ils continuëront de vous respecter comme ils ont fait jusqu'aujourd'hui. Et plus j'y pense, ajouta-t-il, plus je trouve de quoi me consoler de la nécessité où je suis de vous laisser ici sans moi : vous y ferez plus en sûreté que si vous me suiviez dans la nouvelle expédition que je vais entreprendre.

Je n'avois rien à opposer au raisonnement de Mylord, pour ce qui concernoit Fanny ; car j'étois persuadé par la connoissance que j'acquerois de plus en plus de l'humeur des Sauvages, qu'il n'y avoit rien à appréhender parmi eux, & je concevois bien qu'à la réserve de certaines incommoditez, elle auroit moins à souffrir chez les Abaquis que dans un voyage difficile & plein de dangers. Mais je me trouvois partagé entre Mylord que j'aurois voulu suivre, & mon Epouse que je ne pouvois abandonner. Vous verrai-je partir, dis-je à ce cher Seigneur, sans sçavoir ce que j'ai à espérer pour le succès de vos desseins, ni même pour la sûreté de votre vie ? Vous allez vous exposer à mille dangers que je ne partagerai pas.

Nous

Nous ne ferons pas même informez des lieux où la Fortune va vous conduire. Quelle vie allons-nous mener dans les allarmes où nous sommes continuellement ! Et sans parler de nos propres peines , comment voulez-vous que Fanny se console de votre absence ? Il me répondit , que nous l'aurions present sans cesse , elle dans moi , & moi dans elle ; que nous faisions tous deux la meilleure partie de lui-même ; & que nous ne devions point douter par conséquent qu'il ne nous ramenât l'autre aussi promptement qu'il lui seroit possible , pour la rejoindre à celle qu'il laissoit après lui. Les pleurs de Fanny n'eurent pas plus de force que mes objections pour l'arrêter. Il nous ordonna même absolument de ne rien oser davantage à sa résolution , & il chargea Iglou presque aussitôt de demander l'escorte aux Sauvages.

Sa demande & la promesse de nous laisser dans l'habitation , furent reçues de ces Barbares avec une joye incroyable. Ils laissèrent à Mylord le choix des sujets & du nombre. Cent hommes lui parurent suffire. Il se reposa sur Iglou du soin de les choisir , & ne voulant plus d'autre délai que celui qui étoit nécessaire à ses gens pour préparer leurs armes & leurs provisions , il ne tarda point à partir aussitôt que cela fut exécuté. Ce ne fut qu'avec les plus pressantes instances que nous l'engageâmes à prendre avec lui la moitié du moins de ses Domestiques. Il nous laissa Youngster , en qui il avoit

avoit beaucoup de confiance , avec deux autres Anglois qui l'avoient suivi depuis Rouën. Ses adieux , & la manière touchante dont il pria ces braves gens de veiller à notre sûreté , nous pénétrèrent jusqu'au fond du cœur. Je ne recommandai pas avec moins d'ardeur à Iglou la vie & les intérêts de mon cher Pere & de mon cher Seigneur. Nous le vîmes partir. Hélas ! que ne me fut-il permis de le suivre ! J'aurois répandu tout mon sang pour le défendre. J'aurois attiré sur moi seul tous les malheurs qui le menaçoient. Il ne m'en eût coûté que la vie , & ç'eût été la plus légère de toutes les pertes que j'étois destiné à souffrir.

Cependant , je demeurois chargé d'un précieux dépôt , qui devoit me la rendre chère. Fanny , dis-je à mon Epouse , lorsque je me trouvai seul avec elle & Madame Riding , c'est à présent que nous allons éprouver si l'amour suffit pour rendre deux cœurs tranquilles & heureux. Nous n'avons plus d'autre ressource. Madame Riding aura les consolations de l'amitié , & nous celles de l'amour. Elle me répondit par un mouvement comme involontaire : Ah ! si j'étois du moins bien assurée que vous m'aimez ! Elle n'ajouta rien , & je remarquai que Madame Riding lui avoit fait signe des yeux de ne pas s'expliquer davantage. Je me contentai sur le champ de repartir avec ma tendresse ordinaire , qu'elle ne devoit pas se plaindre de son sort , si elle pouvoit être heureuse par la possession d'un bien dont elle
avoit :

avoit une si parfaite assurance. Mais quelque éloigné que je fusse de soupçonner le moindre mystère dans son expression, je ne laissai point d'interroger en particulier Madame Riding, & de lui demander si elle comprenoit quelque chose aux doutes de Fanny? Cette Dame s'efforça d'écarter mon inquiétude par une flâteuse réponse; ce qui ne m'empêcha point de trouver dans son air & dans le tour de ses paroles une aparence de contrainte, qui eût été capable de m'alarmer si j'eusse eu l'esprit tourné naturellement aux soupçons. Mais n'en pouvant former de raisonnables, je ne témoignai point d'empressement pour être mieux éclairci.

Je remarquai ainsi, à chaque occasion, les seules lumières que j'aye jamais eues sur un des plus terribles événemens de ma vie. Fanny étoit tendre & fidèle: mais avec ces qualités qui la rendoient capable d'une grande passion, il lui en manquoit une essentielle pour être heureuse du côté de l'amour. Mon bonheur étoit attaché au sien. Ainsi, nous étions destinez tous deux, elle à me rendre malheureux sans le vouloir, & moi à l'être sans le mériter.

L'affection des Sauvages devint si vive lorsqu'ils se crurent assurez que c'étoit volontairement que nous consentions à demeurer avec eux, qu'ils ne s'occupèrent qu'à nous en donner des preuves continuelles. Leur premier soin fut d'apporter à l'envie dans notre Cabane tout ce qui pouvoit servir à l'embellir. Nos murs, & le pavé même
de

de nos chambres furent couvertes de peaux. Comme l'ardeur du Soleil paroïssoit nous incommoder , ils transplantèrent quelques arbres d'une grosseur considérable , dont ils environnèrent notre maison pour nous fournir de l'ombre ; & voyans que nous n'étions pas disposez à suivre leur façon de se vêtir , ou plutôt à nous tenir presque nuds comme eux , ils nous firent present d'un grand nombre de peaux , les plus belles du monde , dont nous nous composâmes des habits fort commodes. Rem , sœur d'Iglou , étoit sans cesse auprès de mon Epouse. Son Frere lui avoit recommandé à son départ de ne pas s'en écarter un moment. Elle avoit la pénétration vive & la mémoire facile , de sorte qu'elle aprit en peu de tems assez d'Anglois pour nous entendre. Je me fis aussi une occupation d'apprendre la Langue des Abaquis , j'y réüssis plus promptement que je ne l'avois espéré. Cette connoissance fut un nouveau lien qui nous attacha encore plus les Sauvages. Je n'eus pas plutôt commencé à m'expliquer avec un peu de facilité dans leur Langue , que j'eus peine dans la suite à me procurer un moment de solitude & de liberté. Ils s'empressoient à toutes les heures du jour de me venir voir , & de m'entretenir. Leur étonnement paroïssoit extrême , lorsqu'ils entendoient sortir de ma bouche quelque chose qui s'accordoit avec leurs idées , ou qui leur en faisoit naître de nouvelles. Ils se regardoient les uns les autres avec admiration. Je leur don-

nai

nai quelques conseils , dont ils se trouvèrent si bien , qu'ils s'accoutumèrent peu-à-peu à ne rien entreprendre sans me consulter. J'étois de toutes leurs Assemblées ; & quelque peu de goût que j'eusse pour leurs divertissemens , il falloit en être aussi : on m'y faisoit toujours prendre la première place. Enfin , je reconnus aisément que mon crédit ne feroit qu'augmenter sans cesse , avec ma facilité à m'exprimer ; & qu'il ne me seroit pas même difficile de parvenir , comme Iglou me l'avoit prédit , à les régler & à les gouverner.

C'étoit un avantage qui ne piquoit point assurément mon ambition. Cependant , deux mois s'étant déjà écoulés depuis le départ de Mylord , & l'inquiétude que j'avois de ne point recevoir de ses nouvelles , ne me permettant point de vivre tranquille , je résolus de mettre la disposition des Abaquis à l'épreuve. Je communiquai à Fanny cette résolution & mes motifs. Elle en approuva un , qui étoit l'envie d'acquérir assez d'empire sur les Sauvages pour leur faire entreprendre tout ce qui me paroîtroit convenir aux intérêts de Mylord , ou du moins ce qui étoit nécessaire pour nous éclaircir du sort de son voyage. Pour le second , qui venoit de ma tendresse pour cette chère Épouse , & qui n'étoit que le dessein de m'assurer de plus en plus contre l'inconstance des Sauvages , elle eût souhaité , me dit elle , que j'eusse pris une voye propre seulement à les soutenir dans les sentimens qu'ils

qu'ils avoient eus pour nous jusqu'alors ; mais qui n'eût point été capable de nous les attacher davantage. Sa réflexion étoit fort juste ; car à juger de l'avenir par ce qui nous étoit arrivé , nous devons nous attendre qu'il ne nous feroit jamais facile de sortir de leurs mains , & les difficultez ne pouvoient manquer de croître à mesure que leur attachement augmenteroit. Je répondis néanmoins à Fanny , que des craintes éloignées ne devoient point l'emporter sur l'utilité présente dont mon autorité seroit infailliblement pour Mylord ; qu'en devenant , s'il étoit possible , le principal Chef des Abaquis , j'allois me mettre en état de rendre service non-seulement à son Pere , mais peut-être même au Roi Charles ; que cette Nation étoit nombreuse & résolue ; que si je réussissois à la rendre capable de discipline , je ne doutois point que je n'en pusse former un Corps considérable , & me faire craindre peut-être en Amérique en me mettant à leur tête : qu'il étoit sûr du moins que nous n'avions point à choisir d'autre voye pour découvrir ce que Mylord étoit devenu , & pour nous employer utilement à son secours.

Outre l'amour & la confiance qui ne me permettoient point de rien déguiser à Fanny , j'avois une forte raison de lui faire savoir mes desseins. Je m'étois aperçu qu'un Sauvage des plus accréditez de la Nation , & dont le suffrage emportoit ordinairement la balance dans toutes les délibérations publiques ,

bliques , s'aprivoisoit extrêmement auprès d'elle. On croira sans peine que ce n'étoit point la jalousie qui m'avoit rendu si clairvoyant : mais j'étois persuadé que si ce bon Abaqui , qui se nommoit *Moou* , entreprenoit d'inspirer aux autres de me choisir pour leur Chef , il obtiendrait leur consentement sans opposition. J'avois déjà fondé le vieil Iglou qui étoit aussi fort considéré dans la Nation , & je lui avois trouvé un dévouement sans réserve à mes intérêts. Je priai donc Fanny de faire entendre adroitement à *Moou* , de quelle importance il étoit pour le bien des Abaquis de profiter de toutes les lumières que j'avois apportées de l'Europe. Elle exécuta si bien cette commission , que *Moou* entra tout-d'un coup dans toutes nos vues , & ne se donna point un moment de repos jusqu'à ce qu'il eût inspiré les mêmes sentimens à ses Compagnons. Il rendit compte du succès de ses soins à mon Epouse ; & pour se faire aparemment un mérite de son zèle , il parut deux jours après à notre porte , sans nous avoir averti de son dessein , accompagné de la plus grande partie des Habitans qui prononçoient mon nom avec de grands cris , & qui me prièrent par sa bouche de me charger du Gouvernement de la Nation. J'affectai de marquer quelque incertitude à cette proposition. Elle servit à redoubler l'ardeur des Sauvages. Ils la portèrent si loin , qu'ils eussent employé infailliblement la contrainte , si je n'eusse élevé la voix pour leur faire connoître que j'acceptois

ceptois leurs offres. J'ajoutai néanmoins, que j'y mettois une condition. Comme je m'engagerai, leur dis-je, à ne rien épargner pour le bien public & pour rendre la Nation heureuse & florissante, il me paroît juste qu'on s'engage aussi par un Serment solennel à me respecter & à m'obéir. On ne me répondit que par des acclamations qui marquoient le consentement. Je promis alors sans réserve, d'employer toutes mes lumières & tous mes soins à l'établissement d'un Gouvernement sage, qui distingueroit bientôt les Abaquis de tous les autres Peuples de l'Amérique. J'indiquai l'Assemblée générale au lendemain, & congédiant la multitude, je priai les principaux Chefs d'entrer dans ma Cabane, pour conférer sur quelques articles qui concernoient nos intérêts communs.

En acceptant, leur dis-je, l'autorité que vous m'offrez, j'entens qu'elle soit absolue. Je n'exigerai jamais rien, ajoutai-je, dont je ne vous fasse connoître la justice : mais il faut que mes réglemens soient suivis avec exactitude. Je leur demandai là-dessus quelle étoit la forme de leurs Sermens, & par quels liens je pourrois compter de les retenir dans l'obéissance. Ils me dirent que le Soleil étant leur toute-puissante & redoutable Divinité, je ne devois pas craindre qu'ils fussent jamais tentés de se parjurer après l'avoir attesté ; qu'ils appréhenderoient trop le sort de quelques-uns de leurs Pères, que le Soleil avoit puni avec un extrême rigueur pour avoir violé leurs sermens. Ils me

racon-

racontèrent ensuite diverses histoires , pleines d'absurditez & de contradictions , telles que l'imposture les invente & que la superstition les fait croire dans toutes les fausses Religions. Il n'étoit pas question de les détromper. Au contraire , je crus pouvoir tirer d'abord des avantages considérables de leur simplicité & de leur erreur , remettant à leur faire prendre dans la suite des idées plus justes de ce qu'ils devoient craindre & adorer.

Une précaution que je pris encore , fut de leur demander s'ils avoient parmi leurs voisins quelque Peuple aussi docile & aussi humain qu'eux , qu'on eût pu inviter à s'unir sous mon Gouvernement à la Nation des Abaquis , pour composer ainsi un Etat plus nombreux , & plus propre par conséquent à recevoir une forme solide & durable. J'étois déjà informé que le nombre des Abaquis ne passoit pas six mille , en y comptant même plusieurs petites Habitations qui étoient liées d'amitié avec eux , & qui n'étoient pas situées à une longue distance du Bourg principal où nous étions. Ils me répondirent , qu'ils n'avoient point d'autres Voisins que les *Rouintons* ; que loin de pouvoir s'unir ou lier quelque commerce avec eux , c'étoit un Peuple si féroce & si cruel , qu'il ne falloit en attendre que des hostilités & des insultes , qu'ils étoient de tout tems ennemis déclarés des Abaquis , par cette seule raison , que l'humanité & la barbarie ne peuvent s'accorder ; qu'il se passoit peu d'années
sans

sans quelque combat sanglant , qui affoiblissoit l'une ou l'autre Nation ; que les derniers avantages ayans été remportez par les Abaquis , leurs cruels ennemis avoient essuyé des pertes si considérables qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils pussent se remettre de long tems ; mais que ceux qui étoient échapez au carnage , ne respirans que la vengeance , attendoient sans doute impatiemment que leurs forces fussent rétablies pour recommencer la Guerre.

Cette réponse me donna occasion de demander à mes Abaquis , comment il se pouvoit faire que leur Nation fût si peu nombreuse , aussi-bien que la plupart de celles qui habitent cette vaste partie du Continent de l'Amérique. C'étoit une remarque que j'avois déjà faite plusieurs fois avec étonnement ; car j'avois peine à concevoir qu'un Peuple sain & vigoureux , qui habitoit depuis long-tems une Vallée dont l'air & les fruits étoient excélens , se fût si peu multiplié qu'on y pût compter à peine cinq ou six mille personnes. Ils me satisfirent par deux raisons. L'une étoit la guerre presque continuelle qu'ils entretenoient avec leurs Voisins , & qui ne finissoit ordinairement que par l'extinction presque entière de l'une des deux Nations. Il falloit quelquefois plus d'un demi-siècle aux vaincus pour réparer leurs pertes. J'ai appris dans la suite qu'il en est de même à peu près de tous les autres Peuples de l'Amérique. Les Abaquis me répondirent en second lieu , que c'étoit une espèce de loi
parmi

parmi eux, de ne pas s'étendre au delà des bornes de leur Vallée, parce que tous les environs étoient sablonneux & stériles; de sorte que s'il arrivoit que leur jeunesse devint trop nombreuse, & que la Nation se multipliât excessivement, ils se déchargeoient de tous ceux qui leur étoient incommodés, en les envoyans chercher au loin quelque nouvelle Contrée propre à former un autre habitation.

J'employai ainsi une partie du jour à tirer de ces bons Sauvages tous les éclaircissements qui pouvoient être utiles à l'emploi que j'avois accepté. Je les interressai même particulièrement au soutien de mes entreprises, en leur promettant de les consulter souvent comme j'avois fait ce jour-là, & de leur marquer dans toutes les occasions mon estime & ma confiance. Je distinguai sur-tout Moou & le vieil Iglou. Ce fut à eux que je donnai le soin de régler la cérémonie du lendemain. Iglou avoit le sens fort droit, & j'avois remarqué plusieurs fois qu'il étoit capable de réflexion, ce qui n'est pas ordinaire parmi les Sauvages. D'ailleurs, l'attachement que son Fils avoit pour moi, & la prière qu'il lui avoit faite en partant de veiller à mes intérêts, le rendoit extrêmement zélé pour mon service. Je résolus de le tenir sans cesse auprès de moi, & de lui laisser, comme à une espèce de premier Ministre, le soin de quantité de choses que je ne pourrois point exécuter moi-même. Pour Moou, qui étoit d'un caractère moins paisible &
moins

moins judicieux , je me proposai de l'employer d'une autre manière , qui seroit conforme à ses inclinations. Je lui devois quelque distinction , non-seulement pour le bon office qu'il m'avoit rendu , mais encore parce qu'il étoit assez considéré & assez entreprenant pour se faire craindre si je l'eusse négligé , & pour me rendre des services considérables si je pouvois lui faire prendre un certain attachement pour ma personne.

Ayant passé le reste du tems à méditer seul sur l'ordre que je voulois établir dans la Nation , je me rendis le lendemain au lieu de l'Assemblée , qui étoit une vaste Prairie à quelque distance de l'habitation. J'étois accompagné des principaux Sauvages. J'admirai en allant , l'inclination qu'ont tous les hommes à flâter ce qu'ils regardent comme supérieur à eux. Ce n'étoit point à des vuës d'intérêt ou d'ambition que je devois attribuer l'empressement des Sauvages à s'approcher de moi , & les efforts qu'ils faisoient pour me plaire. Ne connoissant point les honneurs & les richesses , ils n'en avoient ni l'espérance ni le desir. C'étoit donc dans ces Barbares un mouvement naturel , causé par cette seule idée , qu'ils alloient me voir élevé au-dessus d'eux , & dans un degré de Grandeur qu'ils commençoient à craindre & à respecter , quoiqu'il fût leur ouvrage. Je m'attache avec complaisance à cette réflexion , parce que je trouve dans ce penchant des hommes à la soumission & à la dépendance , un caractère marqué de la puissance

d'un Souverain Etre , qui les a faits tels qu'ils sont , & qui les avertit par - là , non - seulement qu'ils ont un Auteur & un Maître , mais encore que c'est vers lui qu'ils doivent diriger leurs premiers respects & leurs principales adorations.

L'Assemblée des Sauvages qui m'attendoit avec impatience , éleva des cris jusqu'au Ciel en me voyant paroître. Moou & le vieil Iglou avoient mis de l'ordre dans les rangs. Ils m'avoient préparé une place où je pouvois être aperçu de tout le monde. J'avois consenti en partant de chez moi de me laisser couvrir la tête de plumes. Je portois l'Arc sur l'épaule , le carquois au côté ; & comme je devois être vû pour la première fois d'un grand nombre d'Abaquis , & d'autres petits Peuples qui ne faisoient , comme j'ai dit , qu'un même Corps avec eux , & qui étoient venus aussi de leurs Habitations pour la cérémonie du Serment , je m'efforçai de prendre un air propre à leur inspirer l'opinion que je voulois qu'ils eussent de moi. Les cris cessèrent aussi - tôt que j'eus fait entendre par quelques signes que j'avois dessein de parler. Ma Harangue étoit méditée , & dans le goût qu'il falloit pour leur plaire. J'exposai la proposition qu'on m'avoit faite de me charger du soin de les gouverner. Je fis valoir la difficulté que j'avois eue à y consentir , & les instances pressantes par lesquelles on m'y avoit déterminé. Ce n'étoit point répugnance , leur dis-je , qui m'avoit rendu si difficile à vaincre ; je sou-

haitois

haïtois sincèrement leur bien : je voulois les rendre heureux , paisibles , les faire craindre & respecter des Rouintons leurs Ennemis ; mais j'appréhendois qu'étans accoutumez à ne dépendre de personne , ils ne se portassent point volontiers à l'obéissance : je ne pouvois me résoudre à accepter l'autorité qu'ils m'offroient , s'ils ne juroient par le Soleil d'exécuter mes volontez ; & je craignois de les exposer à des punitions cruelles, s'ils devenoient parjures. Je rapportai là-dessus tous les exemples fabuleux qu'on m'avoit appris des terribles effets de la colère du Soleil. J'en ajoutai d'autres avec des circonstances capables de les effrayer ; & je donnai toute la force qu'il me fut possible au ton de ma voix , à mes gestes & à mes regards. Mon principal dessein étoit de leur faire regarder le serment qu'ils alloient faire comme une cérémonie redoutable. Je n'avois point d'autre lien pour m'assurer d'eux ; & j'étois persuadé , par ce qu'on m'avoit dit la veille , que c'étoit le seul moyen de les rendre capables de discipline. Je conclus donc en leur demandant s'ils étoient disposez à jurer de m'obéir , c'est-à-dire , à s'exposer aux plus affreux châtimens , s'il leur arrivoit de manquer de respect pour mes ordres.

Je m'étois exprimé avec tant de force sur l'article des punitions qu'ils avoient à craindre , que j'appréhendai en finissant mon discours que l'impression n'en fût trop vive , & qu'elle ne refroidît un peu leur ardeur. Toute l'Assemblée demeura quelque

tems en silence , comme si elle eût été suspendue entre le desir & la frayeur. Cependant ayant renouvelé ma demande d'un ton beaucoup plus doux , ils reprirent courage , & ils me témoignèrent par leurs cris qu'ils brûloient d'envie de me voir leur Chef & leur Gouverneur.

Je fis signe alors à Iglou & aux Principaux de commencer la cérémonie. Je m'attendois de leur voir dresser quelque Autel , & accompagner leur serment de quelques pratiques idolâtres & superstitieuses ; mais je remarquai , avec joye , que rien n'étoit plus simple que le culte qu'ils rendoient au Soleil. Ils n'avoient ni Prêtres , ni apareil de Religion. Tout consistoit à le reconnoître pour leur Divinité , & chacun étoit libre de l'honorer à sa manière , sans s'assujettir à aucune méthode , & sans s'assembler même jamais pour cela. Je compris qu'ils n'auroient par conséquent nulle formule particulière de serment ; & pour mettre quelque uniformité dans ce qu'ils alloient faire , je dictai en peu de mots à Iglou ce que je souhaitois de leur entendre prononcer l'un après l'autre. Les principaux s'aprochèrent de moi , & répétoient docilement les mêmes paroles après Iglou. Tous les autres vinrent tour à tour sans bruit & sans confusion. J'admirai leur modestie , & je ne pus l'expliquer que comme une marque de leur respect & de leur vénération pour le Soleil. La cérémonie dura pendant la plus grande partie du jour , avec le même ordre & le même

me silence. Je jugeai plus avantageusement que jamais du caractère d'un Peuple si religieux , & je ne doutai point que je ne pusse réussir à le civiliser & à le gouverner heureusement.

Ce qui me persuada encore plus que leur retenuë pendant la cérémonie venoit d'un fond réel de religion , fut le bruit qui succéda à leur silence aussi-tôt qu'elle fut achevée. Il me seroit difficile d'exprimer leurs transports & les marques de leur joye. Je ne pus trouver un moment pour recommencer à leur parler comme je me l'étois proposé. Je fus reconduit à l'Habitation avec tant de tumulte & des témoignages si extraordinaires d'affection , que le premier usage que je fus obligé de faire de mon autorité , fut pour les faire finir. Je me renfermai dans ma Cabane avec ma famille , à qui la longueur de mon absence avoit causé de l'inquiétude, & j'exigeai de mes nouveaux Sujets qu'ils me laissassent prendre un peu de repos.

Youngster me conseilla, pour achever d'établir mon pouvoir , de choisir avec la direction d'Iglou , un certain nombre de Sauvages sûrs & fidèles , qui me servissent comme de Garde , & qui fussent employez à faire exécuter mes volontez. Je n'approuvai point ce conseil. Je n'ai eu que deux buts , lui dis-je, en acceptant le Gouvernement. Le premier , est de me rendre utile à Mylord , & s'il est possible , aux affaires du Roi. Je ne vois point que des Gardes pussent me rendre ce premier but plus facile. L'autre , est

de m'employer, autant que le premier me le permettra, à civiliser ces pauvres Sauvages, à les tirer des ténèbres de l'Idolâtrie, & à leur faire goûter quelque idée de Morale & de Discipline ; je n'aperçois point encore comment des Gardes pouvoient servir à ce projet. En un mot, dis-je à Youngster, je ne prétens point ici à l'Empire, & bien moins encore à la Tyrannie. Si le Ciel me condamne à demeurer plus long-tems que je ne le souhaite avec les Abaquis, ce ne sera point par ma fierté & ma rigueur que je leur ferai sentir mon autorité. Je m'efforcerai au contraire de contribuer à leur bonheur & à leur repos. Mais si j'ai besoin de votre conseil sur quelque chose, ajoutai-je, c'est sur les moyens de rendre incessamment service à Mylord, & de nous assurer en premier lieu de ce qu'il est devenu. Prenons là-dessus de justes mesures avant que de rien exiger des Sauvages.

Nous raisonnâmes long-tems sur cette importante matière. Madame Riding & mon Epouse, qui étoient de notre entretien, me communiquèrent aussi leurs pensées. Youngster s'offroit à entreprendre le voyage de la Caroline ; mais il ignoroit absolument le chemin, il n'y avoit point d'apparence qu'il le pût trouver sans guide. Je m'étois déjà informé avec soin, s'il y avoit quelqu'un dans l'Habitation qui en fût mieux instruit. Les Abaquis ne s'éloignoient guères de leur Vallée, & les longs voyages de mon Esclave Iglou étoient regardez comme une chose

chose sans exemple parmi eux. Il sembloit donc qu'il n'y eût qu'un miracle du Ciel qui pût nous faire sortir d'embarras. J'avois quelque connoissance de l'Astronomie, & j'en pouvois tirer quelque secours pour reconnoître notre situation à l'égard de la Caroline; mais la pratique de ces règles est toujours difficile & incertaine. Les proportions d'éloignement entre les Corps célestes & les cercles & les lignes qui répondent sur la Terre, ne peuvent être connues que d'une manière fort générale; & dans des lieux aussi vastes & aussi deserts que les Campagnes de l'Amérique, la moindre erreur ne pouvoit manquer de causer un égarement considérable. Cependant, ne voyant point de voye plus sûre, je résolus enfin de prendre cinq ou six Sauvages des plus vigoureux & des plus hardis, de les flâter par toutes les apparences qui pouvoient les animer, & de les envoyer vers la Mer, au risque de tout ce qui pouvoit leur arriver. Voici quel étoit mon raisonnement. Quoiqu'il ne fût point naturel d'espérer qu'ils allaient directement à la Caroline, il pouvoit arriver qu'un heureux hazard les y conduisît. Mais en suposant qu'ils s'écartassent autant que je le pouvois craindre, je ne concevois pas qu'en avançans toujours vers la Mer suivant les directions que je voulois leur donner, ils pussent manquer du moins d'arriver, ou dans la Virginie s'ils s'écartoient trop à gauche, ou dans la Presqu'Isle de Tegestes, s'ils prenoient trop sur la droite. Or dans l'une ou

l'autre de ces deux contrées , ils devoient trouver infailliblement quelque Colonie de l'Europe. J'avois dessein de leur confier une lettre , écrite en trois Langues différentes , c'est à-dire , en Anglois , en François & en Espagnol , ces trois Nations étans les seules qui ayent des Etablissemens sur cette Côte d'immense étendue. Ma lettre devoit contenir une prière honnête par laquelle j'interressois ceux à qui elle seroit présentée , à traiter favorablement mes Envoyez , & à m'instruire par un mot de réponse de ce qu'ils pourroient avoir appris touchant la personne de Mylord , & le succès de son entreprise. Ce plan me parut d'autant plus possible , qu'il ne me sembloit pas que depuis la Vallée des Abaquis jusqu'à la Mer , il dût y avoir beaucoup plus de cent lieues. J'en jugeois par l'espace que j'avois traversé depuis Ryfwey jusqu'à Powhatan , & depuis cette dernière Ville jusqu'au lieu où nous étions.

Youngster , qui avoit un extrême attachement pour Mylord, insistoit à vouloir accompagner les six Sauvages : mais ne voyant point qu'il pût servir à faire réussir plus heureusement leur commission , & pressentant qu'il naîtroit des occasions où son secours seroit nécessaire à Fanny , j'exigeai absolument qu'il demeurât auprès d'elle. Aussi-tôt que je fus fixé à cette résolution , je fis apeler Iglou , à qui j'ordonnai de me choisir six de ses plus braves & de ses plus intelligens Abaquis. Il ne tarda point à me les amener.

amener. J'employai toute mon adresse pour échauffer leur zèle & leur courage. Ils s'estimèrent si honorez de ma confiance, qu'ils me parurent disposez à tout entreprendre. Je commençai dès ce jour-là à leur donner des instructions nécessaires pour leur route; & comme je me défois de leur pénétration, je les retins encore deux ou trois jours pour leur renouveler plusieurs fois mes leçons. Ils partirent enfin avec ma lettre, & tout ce qu'ils purent porter de provisions. Leur départ soulagea notre inquiétude, & nous tâchâmes, par nos ardentés prières, d'interresser le Ciel à benir leur voyage.

La vie que nous menâmes ensuite chez les Abaquis n'auroit point été sans agrémens, si nous eussions été en état de les goûter. Mais mon Epouse, toujours livrée à une tristesse secrète, ne paroissoit sensible à rien de tout ce qui pouvoit servir à la diminuer. Je ne pouvois être tranquille, en la voyant si abbatuë. Je l'ai déjà dit, je ne me défois point de son amour. Son cœur étoit plein de moi. Il n'y a point d'artifice qui puisse tromper un Epoux tendre & passionné. J'étois sans cesse auprès d'elle, & la moindre froideur auroit-elle pû échaper à un amour aussi vigilant que le mien? Non, elle m'adoroit; & c'étoit le sujet de mon desespoir, qu'avec tant de tendresse elle parût encore désirer quelque chose dont la privation l'affligoit mortellement. L'inutilité de tant d'efforts que j'avois faits pour tirer d'elle l'aveu de ses peines, me portoit bien à croire

qu'il y entroit un peu de tempérament, ou peut-être un peu trop de sensibilité pour notre malheureuse fortune : mais je ne pouvois néanmoins m'empêcher d'apercevoir fort souvent des marques qui me faisoient entendre autre chose. Si je lui faisois un reproche tendre de sa mélancolie, si je m'efforçois de la dissiper par des protestations d'amour & par un redoublement de caresses, j'avois presque toujours le chagrin de lui voir répandre quelques larmes. Elle paroïsoit d'abord s'attendrir en me regardant, & ses yeux demeuroient ensuite attachez sur moi avec un air de curiosité & d'inquiétude, comme si elle eût cherché à découvrir dans les miens quelque chose qu'elle souhaitoit & qu'elle n'apercevoit point. La crainte de lui déplaire m'empêchoit de l'interroger d'une manière trop pressante : mais sa peine n'en passoit pas moins jusqu'au fond de mon cœur ; & j'étois d'autant plus à plaindre, que n'en connoissant point la cause, ni même la nature, je ne pouvois donner d'explication ni de bornes à la mienne.

J'espérai que les soins que j'allois prendre pour le Gouvernement des Sauvages, & auxquels je la priai de joindre les siens, pourroient contribuer à la mettre dans une situation plus tranquille. Je me charge, lui dis-je, de régler tout ce qui a raport aux Hommes ; & votre occupation, avec Madame Riding, sera de mettre l'ordre qui vous paroîtra le plus convenable parmi leurs Femmes.

mes. Elle consentit à s'occuper de cet emploi. Je lui en laissai effectivement la disposition absolue ; & je fis avertir toute la Nation par un Cri public , que c'étoit à elle que toutes les Femmes devoient obéir , comme à leur Maîtresse & à leur Gouvernante.

Pour moi , je crus devoir commencer l'exécution du plan que j'avois formé , par l'établissement de la sûreté publique. Cet article n'étoit pas moins important pour nous que pour les Abaquis. J'avois une terrible idée des Rouintons , sur le recit qu'on me faisoit tous les jours de leur cruauté. Ces Sauvages inhumains n'étoient éloignés de nous que de dix lieues. L'envie de nous attaquer pouvoit les prendre à tous momens. Je pensai d'abord à nous mettre du moins en état de ne pas appréhender leurs surprises. Je fis creuser , autour de l'Habitation , un fossé de quinze pieds de profondeur. J'obligeai tous les Sauvages d'y travailler , sans en excepter même les Femmes : & je mis la main moi-même au travail , pour les exciter. Cet ouvrage , auquel environ six mille personnes s'employoient continuellement , fut achevé en moins de quinze jours. Nous nous trouvâmes ainsi environnés d'eau de toutes parts. Je ne laissai pas même de chemin de communication ; mais je fis placer d'espace en espace des Ponts mobiles , & je chargeai quelques Sauvages du soin de les retirer tous les jours à l'entrée de la nuit. Toute la Nation parut extrêmement satisfaite de cette invention. Rien ne marque mieux la stupidité

des Sauvages de l'Amérique , que de voir qu'ils manquent d'industrie , même pour leur conservation , quoique la Nature seule dût suffire pour leur en inspirer. Ils ne l'emportent guères en cela sur les Bêtes : c'est à-dire , que toute leur méthode dans la Guerre consiste à se jeter impétueusement les uns sur les autres & à se battre avec furie , jusqu'à ce que le plus maltraité ou le plus fatigué soit contraint de céder & de prendre la fuite.

Avant que de rien entreprendre pour le bien des Abaquis , j'avois médité long-tems sur le changement extérieur qu'il me sembloit d'abord à propos de mettre dans leur forme de vie , & dans leur manière de se vêtir. C'est quelque chose de si choquant pour un Européen , que de les voir nus , hommes & femmes , presque sans aucun égard pour la pudeur , que j'avois résolu , sans délibérer , de les obliger à se couvrir le corps ; & j'y voyois peu de difficulté , non-seulement parce qu'ils étoient pourvus d'une multitude incroyable de peaux de Tigres , de Léopards , & d'autres animaux qu'ils tuoient à la chasse ; mais parce qu'ils étoient accoutumés à s'en revêtir pendant l'Hyver , & qu'il n'étoit question que de leur conserver cet usage pendant l'Été. Cependant lorsque je vins à réfléchir plus particulièrement sur ce dessein , je fus porté par d'autres raisons à changer de sentiment. Le motif de la pudeur , qui étoit le seul que j'eusse de souhaiter qu'ils fussent couverts , ne
me

me parut pas aussi fort que les inconvéniens inévitables qui suivroient bien tôt de l'établissement des habits. A le bien prendre , la honte d'être nud n'est point un sentiment naturel ; c'est un préjugé de l'éducation , & un simple effet de l'habitude. J'en avois une preuve certaine & présente dans mes Sauvages mêmes , qui ne rougissoient point de leur nudité , & qui regardoient cet usage comme une chose indifférente. Pourquoi leur faire perdre cette innocente simplicité , dans laquelle ils étoient accoutumés de vivre ? Au contraire , il me parut qu'ils suivoient bien plutôt en cela l'inspiration droite de la Nature. Elle les avertissoit par la rigueur du froid , qu'il étoit nécessaire qu'ils se couvrissent en Hyver : & la chaleur leur faisoit regarder leurs vêtemens en Eté comme des choses superflues & incommodes. Si je les oblige , disois-je , à se vêtir dans toutes les saisons , ils sentiront bien tôt que c'est par une autre vûë que celle de satisfaire aux besoins naturels ; ils regarderont leurs habits comme des ornemens ; ils se piqueront peu-à-peu de propreté & de goût dans leur parure ; ils en viendront aux recherches curieuses , aux affectations , aux modes , & à tous les effets ridicules de la vanité & de l'amour propre , dont on voit tant de misérables exemples en Europe. Je veux qu'ils ne reçoivent de moi que ce qui peut leur être utile , & je croirois leur rendre un fort mauvais office en les faisant sortir d'une grossièreté innocente pour leur ouvrir le chemin qui conduit au luxe & à la mollesse.

Je

Je fis à peu près le même raisonnement sur ce qui concernoit leur façon de se loger & de se nourrir. Leurs viandes étoient grossières & mal apprêtées. C'étoit la chair insipide de tous les animaux qu'ils tuoient dans leurs Forêts. Ils n'y mettoient nulle distinction. Leurs Campagnes ne manquoient point pourtant d'Oiseaux de toute espèce, ni leur Rivière & leurs Etangs de Poissons délicats : mais il leur étoit bien plus facile de tuer avec leurs flèches un Buffle ou une Chèvre sauvage, qu'une Perdrix ou un Faisan ; & la Nature leur aprenoit à prendre toujours les voyes les plus simples & les plus faciles. Ils étoient d'ailleurs d'une constitution robuste, & rien n'étoit si rare parmi eux que les maladies de foiblesse & de langueur. Ainsi je crus encore que ce seroit les traiter en ennemis, que d'introduire parmi eux le pernicieux usage de nos fausses & de nos ragoûts. Si c'est un malheur pour les hommes que les organes s'altèrent, & qu'ils aient besoin du secours continuel des alimens pour les réparer, les plus heureux sans doute sont ceux qui se le procurent à moins de frais & d'embarras.

Pour leurs maisons, elles étoient commodés, sans être belles ni régulières. On y étoit à l'abri des injures de l'air, & le corps trouvoit à s'y reposer librement dans toutes les postures que demandent ses besoins. Que faut-il de plus à des hommes qui ne s'attendent point à faire un séjour éternel sur la terre ? Quelle nécessité de construire des
maisons

maisons qui durent plus long-tems que nous ? N'est-ce pas un mal que notre infirmité nous oblige à vivre cachez presque continuellement sous un toit , & qu'elle nous prive ainsi de la vuë du Ciel , qui est le plus beau spectacle de la Nature : cependant , nous ne sçaurions nous dispenser de nous faire à nous-mêmes ces espèces de prisons. Mais la raison ne demande point que nous y mettions des ornemens capables de nous y attacher

Le seul changement que je résolus donc de faire parmi les Sauvages , regardoit la Religion & le fond des mœurs. Le premier de ces deux articles n'étoit point une entreprise à tenter tout-d'un-coup. On sçait avec quelle force les hommes sont entraînez par les préjugés de la Religion qu'ils ont reçue en naissant. Je voulois ménager les occasions , & faire naître quelques événemens qui pussent rendre les Abaquis capables de recevoir des impressions fortes & durables. Ma pensée se développera mieux dans la suite par les effets. En attendant ces heureuses conjonctures , je m'appliquai tout à la fois à régler la Police extérieure , & à établir dans l'intérieur des familles ces principes d'ordre & de subordination , qui sont le plus ferme lien de la société.

Quoique les Abaquis ne fussent point dans le même degré de grossièreté & d'ignorance que plusieurs autres Peuples de l'Amérique , & qu'il leur restât du moins quelques sentimens d'humanité & quelque connoissance de la Loi naturelle , j'avois remarqué dans

un grand nombre de leurs usages des singularitez si barbares , qu'elles m'avoient inspiré autant d'horreur que de compassion. Ils avoient coutume , par exemple , lorsqu'il leur naissoit un Enfant , d'examiner avec soin s'il apportoit quelque signe d'une mauvaise constitution , ou s'il avoit quelque membre contrefait & mal disposé. Ceux qui avoient ainsi quelque défaut naturel , étoient sacrifiés sans miséricorde. Outre cette abominable pratique qui faisoit périr un nombre infini d'innocens , ils avoient encore celle d'observer , cinq ou six jours après la naissance , s'il ne paroissoit pas sur le visage de ceux-mêmes qui étoient assez sains pour avoir échapé à la rigueur de la première Loi , quelques marques qui fussent d'un mauvais présage pour l'avenir. Ils en distinguoient d'heureuses & de malheureuses , & ils ôtoient encore la vie impitoyablement à ceux qui ne les avoient point telles qu'ils souhaitoient. Il n'étoit point étonnant , qu'avec cette coutume & les deux raisons que j'ai déjà apportées , la Nation fût si peu nombreuse. Je n'épargnai rien pour leur faire concevoir l'inhumanité de cette conduite , & lorsque je crus avoir fait quelque impression sur eux par mes discours , j'ordonnai par un cri public , que tous les Enfans fussent élevez de-formais sans distinction.

Les familles étoient séparées , & à la réserve d'un fort petit nombre qui se joignoient quelquefois ensemble par des raisons particulières , chacune avoit son logement à part,

part , & se procuroit par son propre travail les choses nécessaires à la vie. Mais malgré cette union , ils connoissoient peu les relations du sang , & les devoirs mutuels de la Parenté. Le Fils n'étoit obligé à aucun respect pour son Pere , & le Pere n'en exigeoit point de ses Enfans. A peine un jeune Abaqui avoit-il atteint l'âge où l'on commence à pouvoir se passer du secours d'autrui , qu'il ne dépendoit plus de personne , & qu'il se trouvoit en égalité non seulement avec les Vieillards , mais avec ceux-mêmes de qui il tenoit la naissance. Ils n'avoient même aucuns noms particuliers pour exprimer la qualité de Pere. La plupart suivoient cet usage dans toute son étendue , & ne marquoient pas plus d'attention pour leurs Parens que pour les autres. Il s'en trouvoit néanmoins quelques-uns , dans lesquels la Nature étoit assez forte pour conserver ses droits. Tel étoit Iglou & toute sa famille. Je n'ai jamais vu d'exemple de tant d'amitié & d'une si parfaite union entre des proches. Il ne me fut pas difficile de reconnoître peu-à-peu ceux qui leur ressembloient , & je me fis une étude de me les attacher particulièrement , étant persuadé qu'il n'y en avoit point dont j'eusse plus de zèle & de fidélité à espérer , que de ceux qui étoient capables de ces sentimens naturels. Mais ce qui me parut surprenant , fut de voir régner dans les familles une concorde admirable , malgré l'indépendance où ils étoient les uns à l'égard des autres. Les querelles & les divisions étoient

étoient presqu'inoüies parmi eux. J'attribuai cette tranquillité à deux causes : au caractère naturel de la Nation qui étoit doux & ennemi de la violence ; & à la crainte commune qu'ils avoient des Roüintons qui les tenoient sans cesse en allarme, & auxquels il leur eût été difficile de résister, s'ils se fussent divisez.

Cependant , pour établir leur paix & leur union sur des fondemens plus solides , je leur expliquai les devoirs de la Nature , qui assujettit jusqu'à un certain point les Enfans à l'autorité paternelle. Je leur fis comprendre , que s'ils étoient obligez de s'aimer les uns les autres , parce qu'ils étoient Citoyens d'un même lieu , & unis par les mêmes intérêts , ils devoient quelque chose de plus particulier à ceux qui les touchoient encore de plus près par le bienfait de la naissance & de l'éducation : qu'en changeans de demeure , ils pouvoient perdre les relations de la société , mais que rien n'étoit capable de rompre les liens du sang : qu'en croissans même & en avançans en âge , ils n'acquéroient point de droits qui pussent diminuer ceux de leurs Peres , puisque la force & la santé portoient toujours sur la vie qu'ils avoient reçüe d'eux , comme sur leur principe : qu'ils ne devoient rien trouver de gênant dans un devoir dont l'exécution ne s'exigeoit jamais avec dureté & avec rigueur ; que le tems viendroit d'ailleurs où les Enfans auroient leur tour , & qu'après avoir respecté leurs Peres , & leur avoir rendu leur obéissance , ils
auroient

auroient aussi des Enfans dont ils se feroient obéir & respecter.

D'un autre côté, j'instruisis les Peres des bornes raisonnables que devoit avoir leur autorité, & de la manière tendre & compatissante dont ils devoient l'exercer : que quelque droit que la Nature, & les Réglemens que j'allois établir leur accordassent sur leurs Enfans, ce n'étoit point pour leur propre satisfaction qu'ils devoient en user ; que c'étoit pour le bien de ces mêmes Enfans, & pour l'avantage général de la Nation : que leur qualité de Peres leur imposoit à eux-mêmes des obligations, que je tiendrois la main à leur faire observer : qu'une attention continuelle, des soins sans ménagement, de la sagesse, de la bonté & de la patience, étoient les devoirs paternels : comme du respect, de l'attachement, & de la soumission étoient ceux des Enfans. Je ne me contentai point de leur expliquer ces maximes en public ; je visitai chaque famille pour les leur répéter en particulier dans leurs maisons, & je ne commençai à les faire exécuter qu'après leur avoir fait confesser que leur vie en seroit plus douce, leur union plus assurée, & la forme extérieure de leur société plus riante & plus agréable.

Lorsqu'ils furent ainsi disposez à ce grand changement que je regardois comme la partie la plus essentielle de mon dessein, j'établis l'ordre qui me parut le plus facile à observer, & le plus propre à subsister long-tems. Dans chaque famille, je réglai que le

le plus âgé seroit considéré comme le Chef, à moins qu'il ne fût incapable de tenir ce rang pour quelque raison considérable, dont le jugement apartiendrait à un Tribunal supérieur. L'ordre de la naissance devoit régler de même tous les autres rangs. Je ne jugeai point à propos d'exclure les Femmes des droits que j'accordoïs aux Hommes. La Nature leur y donne les mêmes prétentions qu'à nous ; & si le principal fondement de l'autorité des Peres sur leurs Enfants est le bienfait de la naissance & de l'éducation, il semble qu'une Mere y devroit avoir la meilleure part, elle à qui ces deux faveurs coûtent si cher. J'ordonnai donc par une Loi irrévocable, que le pouvoir & l'autorité suivroient l'âge, sans distinction de Sexe.

Mais cet ordre ne regardant que l'intérieur des familles, je formai aussi-tôt un Corps, ou un Conseil, dont je bornai les Membres au nombre de vingt, & je le composai de ceux qui m'avoient paru les plus raisonnables & les plus modérez dans toute la Nation. Quoique je n'en exclusse point les Femmes, j'y mis néanmoins certaines exceptions qui me semblèrent nécessaires. Comme le but de cet Etablissement étoit d'en faire un Souverain Tribunal auquel je voulois laisser toute mon autorité lorsque je quitterois la Nation, je m'attachai extrêmement à prendre toutes les mesures qui pouvoient le rendre respectable. La première règle que j'établis pour le choix des Membres, fut

fut celle de l'âge. Les Hommes n'y devoient point être admis s'ils n'avoient atteint quarante ans , & les Femmes si elles n'étoient au-dessus de cinquante. Cette inégalité que je mettois entre les Femmes & les Hommes , n'étoit point injurieuse pour leur Sexe. Elle étoit fondée sur la même raison qui a porté la plûpart des Législateurs à réserver au nôtre la connoissance & le manie-
 ment des affaires publiques , c'est à-dire , sur les incommoditez de la grossesse auxquelles la Nature assujettit les Femmes jusqu'à un certain âge , & sur les soins qu'elles sont obligées de prendre pour la nourriture & l'éducation des Enfans. Mais comme elles sont délivrées de cet embarras à cinquante ans , & que je ne voyois point d'autre raison qui les rendît moins capables que nous à cet âge des soins du Gouvernement , je voulus qu'elles y prissent autant de part que les Hommes. Je sçai que les mauvais plaisans & les ennemis de cet aimable Sexe rejettent sur d'autres causes l'usage presque généralement établi d'éloigner les Femmes des affaires ; ils l'attribuent à leur foiblesse & à leur ignorance. Mais j'avois un exemple chez les Abaquis , qui détruit cette injuste accusation. Les Femmes y vivans sans contrainte , & n'y recevans point une autre éducation que celle des Hommes , y étoient aussi vigoureuses & aussi prudentes que les Maris ; preuve assez forte , que si elles le sont moins dans la plûpart des autres Païs du Monde , c'est par un effet de l'injustice & de la tyrannie

nie des Hommes , qui les attachent contre l'ordre de la Nature à des occupations qui les amolissent , & qui usurpent ainsi sur elles une autorité qu'elles devroient partager avec eux.

Outre l'âge , il falloit pour être admis dans le Conseil , avoir mené une vie sage & exempte de reproche. Quoique les Abaquis eussent été jusqu'alors sans Loix , & à parler proprement , sans Religion , ils sçavoient fort bien faire un juste discernement entre les Vertus & les Vices. La douceur , la fidélité dans les promesses , la tempérance même , étoient en estime parmi eux , & ne le cédoient qu'à la hardiesse & à la valeur , qui étoit le souverain degré de distinction. C'étoit par les premières de ces qualitez que le vieil Iglou s'étoit fait considérer , & Moou par les secondes. Je réglai , qu'un Membre du Conseil devoit posséder du moins les premières. Lorsqu'une place viendroit à vaquer dans le Conseil , chaque famille devoit choisir dans son sein une personne de l'un ou l'autre Sexe qu'elle jugeoit propre à la remplir , & c'étoit au Conseil même que je laissois à décider ensuite qui mériteroit la préférence.

Au reste , cet établissement avoit deux objets. Le premier étoit la connoissance & le gouvernement général des affaires & des intérêts de la Nation. Les Conseillers devoient s'assembler à des jours réguliers , & traiter ensemble de tout ce qui concernoit le bien public. C'étoit une peine que j'étois dis-

posé

posé sans doute à leur épargner pendant tout le tems que j'avois à vivre avec eux ; mais je voulois les mettre peu-à-peu dans une habitude d'ordre & de police , qui pût se soutenir lorsqu'ils m'auroient perdu. Il falloit à ce Peuple bon , mais grossier , quelque chose de simple ; & en même-tems de si visiblement utile , qu'il sentît lui-même la différence avantageuse de l'état où je le voulois mettre , d'avec celui où je l'avois trouvé.

Le second emploi des Conseillers devoit être l'inspection particulière des familles. Je divisai toute la Nation en vingt parties , qui répondoient au nombre des Membres du Conseil. Chaque Conseiller devoit avoir sa demeure dans le Quartier qui lui seroit assigné , s'informer exactement de tout ce qui pouvoit arriver de contraire à l'ordre , & faire son raport au Conseil , à qui il apartiendrait d'en juger après une délibération commune. On s'imaginera peut-être , que c'étoit donner trop d'occupation à un seul Tribunal , composé seulement de vingt personnes , que de lui attribuer ainsi l'administration de toutes les affaires publiques & particulières : mais on doit faire attention que des Sauvages , nuds , sans ambition & sans avarice , n'avoient pas des intérêts bien difficiles à démêler ; & qu'à la réserve de quelques querelles que le hazard pouvoit faire naître , il ne devoit guères arriver d'occasion où la sagesse & la pénétration
du

du Conseil eussent beaucoup à s'exercer. Pour ce qui regardoit les Loix, je ne crus point devoir en établir un grand nombre. Celles de la Nature suffisoient, & leur plus importante partie se trouvoit déjà comprise dans l'ordre que je mettois dans les familles. Vivez dans l'union; ayez les uns pour les autres les mêmes égards de douceur & de patience, que chacun souhaite qu'on ait pour lui-même : telle fut la seule Loi politique que je tâchai de faire goûter aux Abaquis, & dont je m'efforçai de leur faire comprendre la nécessité. Je ne laissai pas d'établir des punitions pour certains crimes, des récompenses & des distinctions pour les actions extraordinaires de vertu, d'abolir quelques coutumes superstitieuses de leurs Assemblées; & sur-tout de faire quelques Réglemens utiles touchant la proie qu'ils raportoient de leurs Chasses, qui étoit presque la seule chose qui donnât quelquefois lieu parmi eux aux querelles & aux divisions.

Trois jours m'ayans suffi pour ces divers établissemens, & la docilité des Sauvages semblant me répondre désormais du succès de toutes mes entreprises, je formai un autre dessein, dont l'exécution auroit peut-être été d'abord plus difficile. Je compris que si la subordination que j'avois établie dans les familles me coûtoit quelque peine à soutenir & à confirmer, l'obstacle viendrait bien moins des Anciens qui trouvoient leur
compte

compte dans l'obéissance de leurs Enfans , que de la jeunesse qui est naturellement ennemie de la dépendance , sur-tout dans une Nation barbare & accoutumée à une excessive liberté. Je résolus donc d'employer les jeunes Abaquis à quelque exercice qui pût servir tout à la fois à les tenir occupés , & à leur faire prendre insensiblement l'habitude du joug. J'avois un prétexte fort naturel , dans la crainte qu'ils avoient des Rouintons leurs ennemis. Je leur fis entendre que ces terribles voisins m'épouventotent peu , & qu'il me seroit facile d'arrêter leur furie , & de les détruire même entièrement ; mais qu'il falloit qu'ils apprissent de moi auparavant l'art d'attaquer & de se défendre ; qu'avec les instructions que je leur donnerois sur cette matière , ils alloient devenir invincibles : que c'étoit le plus important secret que j'eusse apporté de l'Europe : enfin , qu'il étoit nécessaire que leur jeunesse renonçât pour quelque tems à la chasse , & qu'elle s'occupât entièrement de la pratique de mes leçons. J'avois besoin de toutes ces précautions pour retenir douze ou quinze cens jeunes & fiers Abaquis dans l'habitation , & pour les préparer à la contrainte des exercices militaires.

Ils acceptèrent néanmoins ma proposition de bonne grace. Je les divisai aussi-tôt en plusieurs bandes , à l'imitation de nos Compagnies & de nos Régimens. Je nommai des Chefs généraux & subalternes , dont Moou fut le principal. C'étoit la récompense que

je lui destinois pour le service important qu'il m'avoit rendu. Ce Sauvage étoit brave & résolu, mais vif & turbulent. J'eus regret dans la suite de me trouver forcé par sa mauvaise conduite, à le traiter autrement que mon inclination ne me l'eût fait désirer.

L'entreprise de former les Abaquis à la guerre surpassoit sans doute mes forces, car je n'avois jamais fait mon étude du métier des armes. Mais outre qu'il n'y a point de science dont un homme de bon sens ne puisse trouver les principes en soi-même avec un peu de réflexion, je comptois sur Youngster qui avoit servi en Anglerre avec honneur, & sur lequel j'avois dessein de me reposer de cette partie de mon Gouvernement. Il s'y prit d'une manière admirable, & qui réussit au delà de mon attente. Son air étoit imposant, & son humeur sévère. En peu de mois il établit une discipline si exacte parmi les jeunes Abaquis, que je fus surpris de leur trouver tout à la fois tant d'adresse & d'obéissance. Je ne remarquai qu'une chose à condamner dans sa méthode; il maltraitoit quelquefois trop sévèrement ceux qui manquoient au devoir. Je lui en fis des reproches, & je le fis convenir que c'est une pratique absolument mauvaise dans un Officier, que de traiter ses Soldats avec une hauteur qui éteint leur fierté & leur courage. Il faut les former à l'obéissance, sans les accoutumer à l'esclavage. Au reste, il y a peu d'exercice dans la Guerre dont il ne les eût rendus capables.

Il avoit même inventé plusieurs sortes d'armes , dont les coups étoient bien plus redoutables que ceux de leurs flèches & de leurs massuës. Au défaut de fer , il avoit trouvé le moyen de leur composer des sabres d'un bois pesant qu'il faisoit durcir au feu , & qu'il rendit si affilés par le moyen de quelques pierres tranchantes , qu'il n'y avoit point d'acier plus propre à faire de larges & profondes blessures , sur-tout parmi des Sauvages qui ont le corps nud & sans défense. Il leur avoit formé des Piques armées d'os , des Poignards qu'ils portoient à côté de leur Carquois , & d'autres instrumens meurtriers qui étoient peut-être autant de presens pernicieux qu'il faisoit aux Sauvages , mais dont l'invention étoit justifiée par une fin aussi juste que celle de se défendre de la cruauté des Rouintons. Avec cela , la Garde se faisoit exactement auprès de ma demeure , & dans plusieurs autres endroits de l'habitation. Youngster se donnoit lui-même chaque nuit la peine de visiter tous les Postes , pour accoutumer ses Elèves à la vigilance , il ne laissoit point de petite faute sans punition : de sorte que non-seulement nous étions en assurance contre les surprises de nos Ennemis , mais en état même de les braver , si je n'eusse cru qu'il étoit de la justice de les laisser en paix , tant qu'ils voudroient eux-mêmes y demeurer.

Il s'étoit passé deux mois entiers depuis le départ de mes six Envoyez. Je ne sçavois qu'augurer de leur lenteur ; & nos inquié-

des pour Mylord croissoient au point de ne pas nous laisser un moment de repos. Un jour que nous étions à nous entretenir tristement, le vieil Iglou vint m'annoncer avec un transport de joye qui lui venoit de l'espérance de m'en causer beaucoup, que les six Abaquis arrivoient à l'heure même dans l'habitation; & qu'ils avoient avec eux un Etranger, vêtu à l'Européenne. Mon impatience ne me permit point de les attendre. J'allai au-devant d'eux. Effectivement, ils étoient accompagnez d'un Anglois; mais son visage m'étant inconnu, je craignis de m'être trop flâté en me promettant d'heureuses nouvelles. Il fallut écouter d'abord les Abaquis, qui me racontèrent tumultueusement les embarras & les fatigues qu'ils avoient essuyez dans leur voyage, & avec combien de peines ils étoient enfin arrivez dans la Virginie. Ils avoient erré long-tems sans être assurez de leur route; tirans sur la gauche, au lieu d'aller droit à la Caroline, ils avoient suivi le pied des Monts Apalaches, par cette seule raison que le chemin leur avoit paru commode; de sorte qu'en s'éclaircissans peu-à-peu par la rencontre de quelques autres Sauvages, ils avoient découvert heureusement les environs de Powhatan qui sont fort cultivez, d'où il leur avoit été facile de gagner cette Ville. Ils n'avoient rien de plus intéressant à me dire, n'ayans pu rien comprendre au langage qu'ils y avoient entendu; mais ils ajoutèrent que l'Etranger qu'ils avoient avec eux pourroit m'instruire davantage.

Cet

Cet Anglois me fit comprendre en effet , qu'il avoit des choses d'importance à me communiquer , & qu'il étoit venu exprès de Powhatan dans ce dessein. Je me hâtai de le conduire chez moi ; & là , en présence de mon Epouse & de Madame Riding , qui attendoient aussi impatiemment que moi qu'il ouvrît la bouche , il tira d'abord une Lettre , qu'il me pria de lire avant que de s'expliquer davantage. J'en reconnus aussi tôt le caractère. Elle étoit de Madame Lallin. La rougeur me monta sur le champ au visage. J'aurois souhaité de pouvoir cacher cette Lettre aux yeux de mon Epouse , & je demeurai un moment incertain si je l'ouvrerois en sa présence.

Pour développer ce mystère , je dois avertir ici , que j'avois gardé le silence jusqu'alors sur le voyage & sur le malheur de Madame Lallin. Avec quelque innocence que je me fusse conduit à l'égard de cette Dame , j'avois cru que puisque son mauvais sort nous avoit séparés , & qu'il y avoit peu d'apparence que nous puissions jamais nous rejoindre , il étoit inutile que je fisse connaître à Mylord & à sa Fille la résolution qu'elle avoit prise de m'accompagner. On peut se souvenir qu'avant notre départ même de Rouen , j'avois eu quelque inquiétude sur l'effet que sa présence pourroit produire dans l'esprit de Fanny. La reconnaissance & la pitié m'avoient fait passer néanmoins sur cette considération ; mais la suite des choses ayant tourné si malheureuse-

ment pour elle, si je ne m'étois pas cru obligé de faire à mon Epouse un recit dont je n'avois rien d'avantageux à attendre, quoique je fusse assez assuré de son cœur pour ne me pas défier qu'elle pût jamais s'imaginer quelque chose de plus que la vérité. Cependant, je concevois bien que venant non-seulement à découvrir indirectement, & en quelque sorte malgré moi, le voyage de cette Dame & les relations que j'avois eues avec elle, mais à trouver peut-être dans sa Lettre quelques expressions tendres qui markeroient la douleur que lui avoit causé notre séparation, elle auroit un juste sujet, sinon de s'allarmer jusqu'à me soupçonner d'une perfidie, du moins de trouver étrange que j'eusse manqué de confiance pour elle, & que je lui eusse déguisé une aventure si extraordinaire avec tant de soin. Cette pensée, qui se presenta à mon esprit dans toute sa force, me jetta dans le dernier embarras. Il m'étoit impossible néanmoins de prendre un autre parti que celui d'ouvrir ma Lettre. Il fallut m'y déterminer; & le seul secours que je tirai d'un moment de réflexion, fut de réunir toutes mes forces pour conserver du moins un air libre & une contenance tranquile.

Mais toute mon adresse & mes efforts étoient bien inutiles. Le coup de ma ruine étoit porté. Pourquoi tenir plus long-tems mon Lecteur suspendu? Ma triste Epouse étoit déjà trop malheureusement instruite de l'arrivée de Madame Lallin en Amérique, &

& cette mélancolie profonde dont elle s'obstinoit à me cacher la cause , n'en avoit point d'autre que les soupçons de la jalousie. Fatale passion ! Mon Esclave Iglou l'avoit fait naître par un zèle inconsidéré à raconter tout ce qu'il avoit appris de mes aventures , soit de moi-même qui m'étois quelquefois trop ouvert dans les plaintes qui m'étoient échappées en sa présence , soit par d'autres informations qui ne sont jamais venues à ma connoissance. La curiosité avoit porté mon Epouse à l'interroger. Moins elle avoit trouvé de clarté dans ses réponses , plus elle croyoit avoir de justes sujets de s'alarmer. Mon silence sur tout ce qui concernoit Madame Lallin avoit achevé de confirmer ses doutes , c'est-à-dire , de lui percer le cœur. Elle se croyoit trahie ; ou du moins , si elle pouvoit se persuader que les marques présentes de mon amour étoient sincères , elle ne les regardoit que comme le retour d'un homme qui l'avoit abandonnée quelque tems , & qui revenoit à elle , parce qu'il n'avoit pû conserver ce qu'il lui avoit préféré. Cependant , sa douceur , son respect pour la volonté de son Pere , & son inclination même , plus forte que son ressentiment , l'avoient fait consentir à recevoir ma main ; mais elle portoit le trait au fond du cœur , & mes plus tendres caresses ne pouvoient l'en arracher. Madame Riding , à qui elle s'étoit ouverte en confidence , tâchoit en vain de la guérir par ses consolations & de lui rendre le repos. C'étoit par son conseil qu'elle

me déguisoit le sujet de ses peines, car Fanny n'étoit pas capable d'elle-même de soutenir long-tems une si violente dissimulation ; son cœur ne forma jamais de sentiment qui ne fût droit & sincère. D'ailleurs, l'intention de Madame Riding ne sçauroit être condamnée. Elle craignoit que des explications de cette nature ne missent du refroidissement entre nous, & que le remède par conséquent ne fût beaucoup plus dangereux que le mal. Voilà le triste nœud des infortunes de ma malheureuse Epouse, & des miennes. On la verra obstinée à se taire pendant une longue suite d'années, m'aimer avec une passion sans borne, & devorer continuellement ses plus mortelles peines ; & moi, toujours sûr de mon innocence & de ma fidélité, agir inconsidérément dans cette supposition, & me rendre coupable non-seulement de mes propres malheurs, mais encore du crime des autres, en donnant lieu sans le vouloir aux événemens les plus tragiques & les plus sanglans. Justice éternelle ! qui entreprendra d'expliquer tes desseins : Tu m'as accoutumé à en ressentir les plus tristes effets, sans oser les approfondir, & sans en murmurer.

J'ai peut-être satisfait trop-tôt la curiosité de mes Lecteurs. Pour rendre mon Histoire plus intéressante, & lui donner les graces d'un Roman, j'aurois dû remettre à la fin de mon Ouvrage l'éclaircissement que je me suis hâté de donner en cet endroit. Mais suis-je capable de chercher à plaire, & ai-je promis

promis autre chose dans ces Mémoires que de la sincérité & de la douleur ? Il m'en eût trop coûté, de laisser l'innocence de ma chère Epouse & ma propre constance exposées un moment au doute & aux soupçons. Qu'on se souvienne seulement, que dans les événemens que j'ai à raconter, mon sort m'étoit plus obscur qu'il ne l'est maintenant à mes Lecteurs, & que la source principale de mes peines est de n'avoir pas eu plutôt les mêmes lumières.

J'affectai donc toute la liberté d'esprit dont j'étois capable en ouvrant la Lettre de Madame Lallin ; & pour prévenir plus parfaitement les soupçons de mon Epouse, je lui dis avant de commencer à la lire, que j'en connoissois l'écriture, & que pour lui en faciliter l'intelligence, je voulois lui apprendre que cette Dame étoit partie de Roüen avec moi pour faire le voyage de l'Amérique. Nous avons été jusqu'à présent, ajoutai-je, si occupez de nos propres peines & de nos aventures, que ce n'étoit point le tems de vous amuser par le récit des infortunes d'autrui. Mais c'est une relation que je vous promets quand vous jugerez à propos de l'entendre. Je lus alors du ton ordinaire la Lettre de Madame Lallin. Elle me marquoit une joye extrême d'avoir appris si heureusement que j'étois en Amérique, & que j'avois échapé à la malignité du Capitaine Will. Elle s'étoit sauvée elle-même de ses mains par adresse ; & dans l'espérance de trouver Mylord à Powhatan, ou

dans quelque'autre endroit de la Virginie , elle s'y étoit renduë de la Jamaïque où elle avoit abandonné son Ravisseur. Le hazard ayant conduit mes six Sauvages à Powhatan , ils y avoient présenté ma Lettre au premier Anglois qu'ils avoient rencontré. Le nom de Mylord avoit excité la curiosité de tous les Habitans , de sorte que ma Lettre ayant couru par toute la Ville , elle étoit tombée à la fin dans ses mains. C'étoit elle qui avoit engagé , par un grosse récompense , un Anglois de Powhatan à suivre mes Sauvages à leur retour. Elle m'assuroit que si elle n'eût consulté que ses desirs , elle les eût accompagné elle-même ; mais que cette entreprise lui étant impossible , elle me conjuroit de lui faire sçavoir promptement de mes nouvelles , & par quel moyen nous pourrions nous rejoindre. Pour ce qui regardoit Mylord , elle me marquoit le desespoir que lui causoit , comme à moi , l'incertitude de son sort. On n'en avoit rien appris à Powhatan depuis sa fuite. Mais elle croyoit pouvoir m'assurer , disoit-elle , qu'il n'avoit rien à craindre deormais du Capitaine Will , qui s'étoit rebuté de ses inutiles recherches , & qui se dispoisoit à faire voile vers l'Europe. Enfin elle me demandoit des nouvelles de Fanny & de Madame Riding , & elle paroissoit s'intéresser fort sincèrement à leur infortune.

Tel étoit le sens de cette Lettre , dont la vuë m'avoit causé tant de faveur. Toutes les expressions y étant sages & mesurées , je me remis mieux que jamais de mon inquiétude ,

de, & je ne fis pas difficulté de raconter en peu de mots aux deux Dames le motif & les principales circonstances du voyage de Madame Lallin. Elles m'écoutèrent assez tranquillement. Madame Riding rompit cet entretien, pour le faire tomber sur les affaires de Mylord. Je n'insistai point davantage, & n'apercevant nulle émotion sur le visage & dans les yeux de Fanny, je demurai fort tranquille sur ce qui venoit d'arriver. Je fus très-satisfait aussi de l'article de la Lettre, qui concernoit Mylord. Le départ de John Will diminua beaucoup ma crainte. Je crus pouvoir me flâter avec raison que ce Seigneur étoit à la Caroline, qu'il y avoit été reçu sans opposition, & qu'il attendoit pour nous donner de ses nouvelles, qu'il eût mis de l'ordre & de la tranquillité dans cette grande Province. Il est vrai qu'il s'étoit écoulé déjà bien du tems depuis son départ; mais, quelque ingénieuse que la tendresse soit à se tourmenter, je ne voyois rien qui pût m'allarmer avec fondement. L'escorte nombreuse, dont il étoit accompagné, me rassuroit contre la crainte des autres Nations Sauvages qu'il pouvoit avoir rencontrées; & en supposant même que ce malheur lui fût arrivé en chemin, j'avois lieu de me persuader qu'il s'en étoit délivré heureusement, parce qu'il ne me sembloit pas possible que tous ses compagnons eussent péri, & qu'il n'en fût pas revenu quelqu'un pour nous annoncer cette nouvelle. J'obtins sur moi par ces faux raisonnemens de ne pas

me livrer trop à l'inquiétude , & je me fis ainsi une cruelle illusion sur les deux coups les plus funestes qui m'ayent jamais été portez par la fortune. Il failloit répondre à Madame Lallin. Je le fis sans mystère & sans difficulté. Mon Epouse me vit écrire ma lettre. Je marquai simplement à cette Dame , que j'étois ravi du bonheur qu'elle avoit eu de se mettre en liberté. Je lui conseillai de demeurer à Powhatan , jusqu'à ce que l'occasion se presentât de nous rejoindre. Je lui appris mon mariage ; & je la priai pour notre intérêt commun , de ne rien épargner pour découvrir ce que Mylord étoit devenu. Les six Sauvages ayans consenti de retourner à la Virginie avec l'Anglois qu'ils avoient amené , je leur fis promettre de revenir par la Caroline , & je demandai en grace à Madame Lallin de leur donner des Guides , & toutes les commoditez nécessaires pour le succès de leur voyage.

Je goûtai plus de repos après leur départ , que je n'avois fait depuis long-tems. Je ne pouvois manquer d'être bien tôt informé avec certitude de ce qui étoit arrivé à Mylord ; & Fanny faisant plus d'efforts que jamais sur elle-même , parvint à me déguiser entièrement le trouble continuel de sa jalousie. Elle suivoit aparemment le conseil de Madame Riding. Il y avoit déjà quelque-tems que sa grossesse s'étoit déclarée. Les Abaquis en témoignèrent une joye extrême. Ils avoient dans ces occasions certaines cérémonies superstitieuses qu'ils pratiquoient.

à l'égard de leurs Femmes , & qu'ils me proposèrent par raport à la mienne. Je rejettaï leurs offres , & je profitai de cette circonstance , comme j'avois déjà fait de plusieurs autres , pour dissiper peu-à-peu leur aveuglement. Ils m'écoutoient avec admiration , lorsque je leur parlois d'une autre Divinité que le Soleil , plus ancienne & plus puissante que lui , dont il étoit lui-même l'ouvrage & dont il recevoit continuellement sa chaleur & sa lumière. Mais comme ils n'étoient point capables d'être convaincus par la force d'un raisonnement , je ne m'étois jamais aperçu que mes discours eussent fait sur eux l'impression que je desirois ; & j'attendois toujours , pour entreprendre de changer leur Religion , qu'il survînt quelque événement extraordinaire que je pusse faire tourner adroitement au succès de ce dessein. Il s'en presenta un , dont je tirai tout le fruit que j'espérois. Peut-être trouvera-t'on quelque chose d'irrégulier ou du moins de trop inhumain dans les moyens que j'employai ; mais je crois ma conduite justifiée par mes intentions , sur-tout à l'égard d'un Peuple grossier qui ne pouvoit être ébranlé d'une autre manière.

Moouavoit , comme j'ai dit , d'excellentes qualitez. Il avoit le corps bien fait & vigoureux , il étoit sobre , adroit , entreprenant , généreux , & d'une intrépidité qui le faisoit regarder avec raison comme le plus brave de tous les Abaquis. Mais son humeur vive & brusque le rendoit difficile à ménager.

ger , & je m'étois étonné plusieurs fois qu'Youngster , qui étoit un autre caractère impérieux & violent , eût vécu si long-tems en bonne intelligence avec lui. Ils eurent enfin un gros différend sur quelque point de la discipline militaire , & étans tous deux trop emportez pour s'arrêter à certaines bornes , ils se ménagerent si peu qu'ils devinrent ennemis irréconciliables. Je fus instruit aussitôt de ce démêlé. Youngster m'en expliqua naturellement la cause , & quoiqu'il eût manqué peut-être d'un peu de prudence , il étoit clair par son recit que Moou étoit le seul coupable. Il le sentit sans doute lui-même ; car lui ayant fait donner ordre de me venir rendre compte de sa conduite , il refusa de se rendre chez moi , & il demeura renfermé pendant quelques jours dans sa Cabane , sans se laisser voir même de ses meilleurs Amis. Son obstination me causa de l'embaras. Je ne pouvois fermer les yeux sans danger sur un refus qui bleissoit mon autorité ; & j'appréhendois d'un autre côté en le prenant sur un ton absolu , de révolter contre moi la plus grande partie de la jeunesse , qui lui étoit entièrement dévouée. Je me servis d'abord d'Iglou & de quelques autres Sauvages des plus modérez , pour le porter doucement à rentrer dans le devoir. Leurs efforts furent inutiles. Cet esprit violent & vindicatif ne pouvoit digérer l'insulte qu'Youngster lui avoit fait en le maltraitant de plusieurs coups. Il s'emportoit ouvertement en menaces & en projets de vengeance.

ee , non-seulement contre lui , mais contre moi-même & contre toute ma famille. Le mal commença à me paroître si sérieux , que je me crus obligé d'y apporter un prompt remède. Je m'y déterminai bien plus encore , lorsque j'appris du vieil Iglou que toutes les nuits Moou recevoit la visite de quantité de jeunes gens qui étoient dans ses intérêts ; & que suivant les apparences , ils concertoient ensemble les moyens de satisfaire leur ressentiment. Le soir du même jour qu'il m'annonça cette nouvelle , un jeune Abaquis s'introduisit chez moi dans l'obscurité , & m'ayant pris en particulier , il me fit un recit qui m'effraya. Il avoit sçu d'un autre les desseins de Moou. C'étoit de s'attrouper la nuit avec ceux qu'il avoit engagés dans sa querelle , de fondre sur ma maison , & de se défaire de moi & de tous mes gens , en épargnant seulement Fanny , dont il vouloit faire son Epouse ; & de prendre ensuite sur la Nation l'autorité qui ne m'avoit été accordée , disoit-il , qu'à sa sollicitation.

Je remerciai vivement le jeune Sauvage. Un danger si pressant demandant toute ma diligence & tous mes soins , je fis avertir secrètement tout ce qu'il y avoit d'Abaquis sur lesquels je pouvois faire un fond assuré ; je leur recommandai de passer la nuit autour de ma demeure , & de ne laisser aprocher personne sans mes ordres. Ensuite , réfléchissant sur les moyens de prévenir Moou , & ne voyant point de sûreté à
le

le faire arrêter dans sa maison, je résolus de me délivrer de lui par la voye la plus sûre, qui étoit de le faire tuer en secret. Mon Emploi me donnoit ce droit sur la vie d'un sujet rebelle & parjure. Ce fut cette dernière réflexion qui m'en fit naître une plus étendue, & propre à faciliter le dessein que j'avois d'amener les Abaquis à la connoissance du vrai Dieu. Je m'aplaudis aussitôt de cette pensée ; & je pris pour l'exécuter, des mesures qui me réussirent parfaitement.

J'assemblai tous les Sauvages qui se trouvoient autour de ma maison, & n'étant pas fâché d'en avoir un plus grand nombre encore pour témoins, je fis appeler tous ceux qui habitoient les Cabanes voisines. Les voyant disposés à m'écouter, je les fis souvenir du serment par lequel ils s'étoient engagés à m'obéir, & de la punition à laquelle devoient s'attendre ceux qui auroient la témérité de le violer. Moou, leur dis-je, s'est rendu coupable du plus criminel parjure : si le Soleil que vous adorez étoit un Dieu aussi puissant que vous vous l'êtes figuré jusqu'aujourd'hui, il n'auroit pas tardé si longtemps à lui faire sentir sa vengeance. J'ai laissé passer exprès quelques jours, pour vous faire apercevoir que vous vous trompez malheureusement dans l'objet de votre culte, & que c'est le Dieu que j'adore qui est seul capable de se venger & de punir. Je vous annonce donc de sa part, que ceux d'entre vous qui manqueront à l'obéissance, recevront

vront de lui un horrible châtiment , & que Moou en fera le premier exemple. Allez lui faire à lui-même cette déclaration , ajoutai-je en me tournant vers Iglou ; & exhortez-le à se reconnoître , s'il veut éviter le suplice terrible qui le menace.

Je ne congédiai les Sauvages , qu'après les avoir priés pour leur propre intérêt de profiter du malheur de Moou , & d'ouvrir les yeux sur ce qui arriveroit bien-tôt. Etant rentré ensuite chez moi avec Youngster , je lui communiquai mon dessein , & je le chargeai lui-même de l'exécution. Mais comme j'aurois souhaité d'accompagner la mort de Moou de quelque circonstance extraordinaire , capable de causer de l'effroi aux Abaquis , nous cherchâmes par quel stratagème nous pourrions en imposer à ce Peuple crédule & grossier. Si j'eusse eu de la poudre en abondance , j'aurois trouvé mille moyens de les épouventer , soit par le bruit , soit par d'autres effets qui leur étoient inconnus ; mais j'en avois apporté si peu de Powhatan , qu'en ayant donné une partie à Mylord avec les deux pistolets de mon Esclave Iglou , il ne m'en restoit guères plus d'une demie livre. Cependant , Youngster crut que cela pourroit suffire pour le projet qu'il forma ; & tout puérile qu'il étoit , il lui réussit heureusement. Il prit la boîte même où je tenois ma poudre renfermée , qui étoit une corne épaisse , & fortifiée par trois ou quatre cercles de cuivre. Il la ferma avec beaucoup de soin , en pressant

la

la poudre pour lui donner plus de force ; & il laissa seulement une petite ouverture , à laquelle il fit tenir une fusée. Il attachâ ensuite à la boîte une petite corde , qui devoit servir à la soutenir. Ayant pris avec cela mes deux pistolets qu'il avoit chargez , il se fit suivre de nos deux autres Anglois , dont le secours lui étoit nécessaire. Son dessein étoit de monter sur le toit de la Cabane de Moou , avec l'aide des deux Anglois. L'obscurité de la nuit l'empêchoit de craindre d'être aperçu. Il devoit s'approcher de la cheminée , qui n'étoit qu'un large trou pratiqué dans le toit suivant l'usage de la plupart des Nations de l'Amerique ; mettre le feu à la fusée , laisser pendre la boîte dans la Cabane à une certaine hauteur ; & comptant que l'étonnement de voir les étincelles de la fusée attireroit aussi-tôt Moou & ses Compagnons au-dessous du trou qui servoit de cheminée , il espéroit de pouvoir l'ajuster & le tuer d'un coup de pistolet. Le bruit du coup , la mort du Rebelle , le fracas que feroit aussi-tôt la boîte qui ne pouvoit manquer de se briser en mille pièces , étoient des circonstances qui devoient sans doute effrayer les Sauvages ; mais j'appréhendois qu'il ne prît envie à quelqu'un d'entre eux de sortir trop promptement de la Cabane , que Youngster ne fût aperçu sur le toit , qui n'étoit pas fort élevé. Il s'obstina à vouloir en courir tous les risques. Ses deux Compagnons devoient se retirer aussitôt qu'il y seroit monté ; & il comptoit que
dans

dans l'obscurité de la nuit , il ne lui seroit pas difficile de se dérober lui-même avec adresse. Si je l'en eusse voulu croire , il eût mis le feu à la Cabane en se retirant , pour achever de rendre la scène terrible. Mais je m'y oposai absolument , par la crainte d'une incendie générale , qu'il nous auroit peut-être été impossible d'arrêter.

Au moment qu'il alloit partir , le vieil Iglou vint me faire le rapport de sa commission. Sa présence me fit naître une nouvelle idée , qui servit encore au succès de mes vûës. Lorsqu'il m'eut raconté que Moou avoit ri de mes menaces , & qu'il paroïssoit craindre aussi peu les châtimens du Ciel que les miens , je lui ordonnai de retourner sur le champ pour renouveler ses exhortations au Rebelle , & je lui dis de se faire accompagner de quelques Membres des plus âgez & des plus considérez du Conseil. C'étoit dans le dessein qu'ils fussent presens à la mort de Moou , & qu'ils pussent eux-mêmes en recueillir le fruit. Je les fis partir sans perdre de tems , & Youngster n'en perdit pas non plus pour se rendre au même lieu par un chemin différent. Je ne pus résister à la curiosité qui me porta à le suivre moi-même à quelque distance ; & l'obscurité m'étant favorable , je demurai à cinquante pas de la Cabane de Moou. Je n'y fus pas long-tems sans voir paroître quelques étincelles de la fusée , qui sortoient par le trou du toit. La boëte creva presqu'aussi-tôt , avec un fracas plus grand que je ne m'y étois attendu.

Ce

Ce n'étoit pas l'intention d'Youngster, qui s'étoit proposé de tuer auparavant Moou; & je fus quelques momens à craindre qu'il ne lui fût impossible d'ajuster son coup par la cheminée, ce qui auroit ruiné entièrement notre entreprise. Mais le bruit du coup de pistolet qui se fit bien-tôt entendre, me fit juger que tout s'étoit exécuté heureusement. Les deux Anglois passèrent près de moi dans le même instant, sans m'apercevoir; & Youngster n'ayant point tardé à les suivre, j'appris de lui qu'il avoit réüssi avec tant d'adresse & de bonheur, que le Ciel sembloit avoir conduit sa main. A peine avoit-il laissé descendre sa boëte, que les Sauvages, frappez de l'éclat des étincelles, s'en étoient aprochez avec admiration. Ils étoient au nombre de vingt-cinq ou trente. La fusée s'étant consumée un peu trop promptement, il n'avoit pû reconnoître assez tôt Moou, pour tirer d'abord sur lui. La boëte avoit crevé avec beaucoup de violence. Ce contre-tems n'avoit servi qu'à le favoriser, en répandant l'effroi dans la troupe. Quelques-uns avoient été blesez dangereusement par les éclats de la boëte, & tous s'étoient jettez à terre en poussans un horrible cri, excepté Moou que rien n'étoit capable d'épouventer. Ce fier Sauvage avoit levé les yeux vers l'ouverture du trou, pour chercher la cause d'un si étrange événement; de sorte que rien n'avoit été plus facile à Youngster que de lui casser la tête d'un coup de pistolet.

Nous

Nous nous retirâmes aussi-tôt à ma maison , pour attendre l'effet de cette scène. Nous n'y étions que d'un instant , lorsque nous entendîmes un bruit épouvantable qui paroissoit venir de tous les quartiers de l'Habitation. Ceux d'entre les partisans de Moou qui avoient pû fuir , s'étoient rendus chacun dans leurs Cabanes où leur effroi & leur consternation avoient rendu témoignage , autant que leurs discours , au prodige qui venoit d'arriver. Tout le monde s'empressoit de courir pour voir le cadavre de Moou , & cinq ou six jeunes Abaquis qui étoient encore à terre auprès de lui , retenus par leur frayeur autant que par leurs blessures. On ne manqua point d'être bien-tôt informé des avertissemens que j'avois fait donner aux Rebelles une heure auparavant. Il étoit si clair que leur punition ne pouvoit être qu'un effet de mes menaces , qu'il ne se trouva personne qui en eût le moindre doute. Cette opinion étant devenue générale , & se trouvant confirmée par le rapport de ceux qui avoient entendu ma harangue & mes prédictions , on commença à craindre que le Dieu dont j'avois annoncé la colère , n'en fît sentir de nouvelles marques ; & l'effet de cette crainte fut si étonnant , que tous les Abaquis de l'Habitation vinrent en un moment environner ma Cabane en jettans des hurlemens affreux , & en me conjurans de paroître & de leur accorder mon secours.

Je sortis , pour les rassurer par ma présence.

Quoique

Quoique la nuit ne fût point fort avancée , je me trouvai presque aussi éclairé qu'en plein jour. Ils avoient allumé un nombre infini de flambeaux , tels qu'ils en ont l'usage ; ce sont de longs bâtons de bois sec enduits d'une espèce de résine. Les cris cessèrent à ma vûë , & les voyans disposés à m'écouter , je fis apporter un banc sur lequel je montai pour me faire entendre plus facilement. Je leur parlai avec force du crime de Moou & de la justice de son châtiment. Quelque sévère qu'il eût été , je les assurai que mon Dieu étoit un bon Maître qui n'exerçoit la vengeance qu'à regret , & qui eût pardonné même au parjure Moou , s'il ne se fût point obligé à mériter d'être puni ; mais que le voyant endurci dans sa révolte , & le Soleil , qu'ils avoient cru jusqu'alors si redoutable , n'ayant point assez de puissance pour le ramener au devoir , j'avois sollicité moi-même la punition terrible dont plusieurs d'entr'eux venoient d'être témoins ; que ceux qui suivroient l'exemple de Moou , devoient s'attendre au même malheur. J'ajoutai , que j'avois ordre de ce même Dieu , qui sçavoit si bien punir , de leur offrir des faveurs & des bienfaits s'ils vouloient l'adorer ; qu'ils connoissoient maintenant sa puissance ; qu'elle s'emploieroit pour leur bonheur , & pour la destruction des Roüintons leurs ennemis ; qu'aimant sincèrement leur Nation , comme ils en devoient juger par le zèle que j'avois marqué jusqu'alors pour leur intérêts , je n'étois point capable de

de leur rien proposer qui ne fût pour eux d'un solide avantage ; que je devois néanmoins les avertir , qu'après l'offre que je leur avois faite de la protection & de l'amitié de ce grand Dieu , ils devoient s'attendre à sa haine , s'ils ne la recevoient point avec reconnoissance ; & qu'en refusant de la préférer au Soleil , ils s'attireroient infailliblement le même sort que Moou.

J'avois parlé d'une voix si haute & si distincte , qu'il ne leur étoit rien échappé du sens de mon discours. Ils me firent connoître par leurs cris & leurs applaudissemens , qu'ils étoient prêts à suivre toutes mes volontez. Je leur ordonnai de se rendre après midi dans la prairie des Assemblées , où je leur expliquerois ce que la nuit ne me permettoit pas d'achever.

Ils marquèrent beaucoup de joye en se retirant. La mienne étoit aussi très-vive , de me voir si heureusement délivré de toutes mes craintes , & à la veille de réussir dans un projet que j'avois toujours eu extrêmement à cœur. Je méditai sur la forme que je devois faire prendre à leur Religion. Mon incertitude ne dura pas long-tems. Ils n'avoient que les lumières les plus simples de la Nature , & je ne les croyois pas capables d'en recevoir d'autres. J'examinai sur ce principe ce que l'Etre infiniment juste pouvoit exiger d'eux. Il me parut que le point essentiel de leurs obligations étoit de reconnoître un Dieu Tout-puissant , leur Créateur & leur Maître absolu , de l'adorer sans par-

tage ;

tage , & d'espérer ses récompenses. Telles furent les bornes que je crus devoir donner à leur Foi. Pour le culte , je résolus de bannir les cérémonies mystérieuses , parce qu'elles dégénèrent tôt ou tard en superstition ; & que n'ayant pas à vivre toujours avec eux , je voulois éviter tout ce qui pouvoit les faire retourner à l'Idolâtrie. Je ne jugeai pas même à propos de leur donner des Temples. Quel usage en eussent-ils fait ? Ils les eussent orné. Leurs idées se fussent bien-tôt renfermées dans l'étendue de leurs murs , & ne se fussent point élevées plus haut que la voûte. Insensiblement ils eussent placé des Idoles , avec un redoublement d'ignorance & de ténèbres. Au lieu qu'en leur faisant envisager tout l'Univers comme un Temple magnifique que Dieu s'est fabriqué de ses propres mains , & Dieu lui-même assis au-dessus des nuës comme sur un Trône où il est prêt sans cesse à écouter nos vœux & à recevoir nos adorations , il me sembla qu'une si noble & si respectable idée seroit capable de fixer leur attention , & de s'imprimer dans leurs cerveaux grossiers , d'une manière ineffaçable. Je m'arrêtai absolument à cette dernière méthode , & j'y ajoutai seulement deux choses , que je regardai comme deux secours nécessaires à la foiblesse d'esprit des Abaquis : l'une fut d'établir que deux fois chaque semaine , c'est-à-dire , tous les trois jours , il se feroit dans la Prairie une assemblée de Religion , à laquelle toute la Nation seroit obligée d'assister ; l'autre , de
composer

composer une Prière courte , mais d'un sens clair & expressif , que tout le monde apprendroit , sans exception. Et de peur qu'il n'arrivât à quelqu'un de l'oublier ou de manquer à la reciter , mon dessein étoit d'ordonner que chaque Chef de famille la prononçât tour à tour à haute voix dans les assemblées générales de la Prairie , c'est-à-dire , deux fois la semaine ; & que les mêmes Chefs la fissent répéter tous les jours , chacun dans sa famille , à toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe que j'avois soumises à leur autorité. Quelque simple que cet ordre de Religion puisse paroître à mes Lecteurs , la connoissance que j'avois du caractère des Abaquis me rendit presque sûr qu'il étoit le seul propre à subsister long-tems , sur-tout lorsque j'eus résolu d'engager les Membres du Conseil par un serment solennel qu'ils feroient à leur réception , à y tenir la main dans leurs Quartiers respectifs , & à ne laisser jamais interrompre ni affoiblir l'usage de la Prière.

Le matin du grand jour où se devoit faire cet heureux changement , j'appris qu'un grand nombre des principaux Abaquis s'étoient assemblez dans une maison particulière , & qu'ils y étoient depuis quelque tems à conférer ensemble , avec un air de secret qui sembloit renfermer du mystère. Comme il pouvoit rester encore quelques semences de la révolte de Moou , j'en fus allarmé. J'allois m'y transporter moi-même , lorsqu'on

qu'on m'avertit qu'ils s'étoient séparés , & que quelques-uns d'entr'eux venoient droit à mon logis. Je pris la précaution de me tenir sur mes gardes. C'étoient trois des principaux Vieillards , tous trois membres du Conseil , qui m'étoient députés de la part des autres. Etans entrez chez moi , l'un d'eux m'aprit fort respectueusement le sujet de sa visite. Tous les Abaquis sentoient fort bien , me dit-il , que le Dieu que je voulois leur faire adorer étoit plus puissant que le Soleil ; mais ils souhaitoient beaucoup de sçavoir où étoit ce Dieu qui ne s'étoit jamais fait voir à eux comme le Soleil , & dans quel endroit du monde il faisoit sa demeure. C'étoit sur quoi ils me prioient de les instruire , avant que de les obliger d'abandonner leur ancienne Divinité. Cette question & les réflexions qui devoient sans doute l'avoir fait naître , me parurent extrêmement profondes pour les Abaquis. Je leur répondis avec douceur , que j'étois charmé de leur sagesse & que je satisferois si pleinement à leurs difficultez , qu'il ne leur resteroit pas le moindre scrupule. Et comme je les connoissois effectivement pour les plus raisonnables de toute leur Nation , je leur expliquai le Système de Religion que je voulois leur faire embrasser. Ils approuvèrent tout ce qu'ils avoient entendu : mais je fus étonné de leur voir renouveler à la fin leur première objection. Ce Dieu , me dirent-ils , ne se montre donc jamais ? J'avouë que cette nouvelle interrogation m'embarrassa ; non par la diffi-

culté

culté d'y répondre , mais par celle que je craignois à leur persuader que ce qu'ils ne voyoient pas , pût exister réellement. Le Ciel m'inspira néanmoins le tour qu'il falloit pour faire sur eux une forte impression. Non , leur répondis je , il ne se montre pas ; mais il se fait connoître par d'autres marques. N'entendez-vous pas souvent le Tonnerre ? Ils me dirent qu'ils l'entendoient , & qu'ils le craignoient beaucoup. Hé bien , repris-je , c'est le grand Dieu qui remuë ainsi le Ciel , & qui fait trembler la Terre. Vous avez vû la pluie , la grêle , la neige ; vous avez senti l'ardeur du feu , la rigueur du froid ; vous voyez croître vos arbres & vos fruits , tout ce qui sert à votre nourriture ; c'est lui qui produit ainsi ce qui se passe continuellement à vos yeux : Et vous vous plaignez , ingrats Abaquis , de ce qu'il ne s'est jamais fait connoître à vous ! La vérité de ma réponse , le ton peut-être dont je la prononçai , ou plutôt la bonté infinie de Dieu qui vouloit tirer ces pauvres Sauvages de leur aveuglement , leur dessilla si entièrement les yeux , qu'ils me parurent transportez de joye de se trouver tout-d'un-coup au milieu de la lumière. Ils me protestèrent qu'ils n'adoreroient jamais d'autre Dieu que le mien ; & m'ayans quitté dans ces sentimens , ils les répandirent plus que jamais dans l'habitation , en aprenant à tous ceux qui se trouvoient à leur rencontre , que rien n'étoit égal au Dieu que je leur avois annoncé , puisque c'étoit lui

qui produisoit les arbres , les fruits , le feu , le Tonnerre , & ce qu'il y avoit de plus admirable dans la Nature.

Ils étoient tous dans cette religieuse disposition , lorsqu'ils se rendirent l'après-midi à l'assemblée. J'y fus charmé de leur zèle , jusqu'à verser des larmes de joye. Fanny & Madame Riding qui voulurent être témoins de ce pieux spectacle , en furent aussi attendris que moi. Ils écoutèrent mes discours avec une respectueuse attention. Je leur proposai le plan que j'avois formé ; je réglai le tems & l'ordre des Assemblées ; je leur découvris avec les plus vives expressions , & sous les plus fortes images , la grandeur du Maître qu'ils alloient servir , ce qu'ils devoient attendre de sa bonté s'ils le servoient fidèlement , & de sa colère s'ils oubloient jamais les engagements qu'ils alloient prendre. Malgré leur grossièreté , je leur fis comprendre qu'indépendamment des plaisirs & des récompenses que je promettois après la vie à leur fidélité , la Religion qu'ils embrassoient seroit d'un extrême avantage pour le bien de la Nation , & pour le soutien des Loix que j'y avois établies ; qu'après l'obligation d'honorer le Dieu tout-puissant , elle ne leur en imposoit point d'autres que celles que je leur avois déjà prescrites ; c'est à-dire , de s'aimer les uns les autres , & de contribuer de tout leur pouvoir au bien public & particulier. Je les exhortai sur-tout à la reconnaissance pour les faveurs continuelles qu'ils recevoient du Souverain Etre , c'est lui ,
leur

leur dis je , qui vous a donné la naissance , qui vous conserve , qui vous fournit libéralement tout ce qui vous plaît & qui vous est utile. Ne sentez-vous pas qu'il faut aimer celui qui vous comble ainsi de ses bienfaits ? O bons Abaquis ! la Nature vous a donné un cœur : apprenez à en faire usage ; & si vous êtes sensibles à quelque chose , soyez-le aux faveurs que vous éprouvez continuellement.

Ce bon Peuple étoit dans un silence , qui exprimoit son consentement & son admiration. Je remarquai que la plupart tournoient les yeux vers le Ciel , lorsqu'ils m'entendoient prononcer le nom de Dieu , comme s'ils eussent cherché à le voir dans le lieu où je leur avois dit qu'il faisoit son séjour , & qu'il étoit sur son Trône à les observer & à juger de la sincérité de leur hommage. Enfin je renouvelai leur attention en leur parlant de la Prière que j'avois composée pour eux ; & les ayant exhorté à me suivre de cœur , je la prononçai à haute voix , les yeux & les bras levez. Ils imitèrent tous ma posture. Je dois le confesser ; un sentiment de joye délicieuse se répandit dans mon ame , en finissant le dernier acte de cette auguste Cérémonie. Peut-être le Ciel ne reçut-il jamais d'hommage plus sincère & plus naturel , que celui qui lui étoit rendu dans ce moment par des cœurs simples où régnoit la droiture & l'innocence ; & j'ai toujours regardé comme une des plus glorieuses & des plus fortunées circonstances de ma vie ,

la part que je puis m'attribuer à ce grand changement.

Je m'occupai pendant quelques jours du soin de faire apprendre ma Prière à tous les Chefs de famille, afin qu'ils pussent l'apprendre eux-mêmes à leurs Enfans. Fanny & Madame Riding ne s'épargnèrent pas non plus pour rendre le même service aux Femmes Sauvages. Elles s'étoient déjà employées heureusement à leur inspirer des sentimens de pudeur & de modestie, de l'attachement & de la fidélité pour leurs Epoux, de la tendresse & de l'attention pour leurs Enfans; & à leur faire perdre quelque chose de leur rudesse & de leur barbarie, sans y rien substituer néanmoins qui pût les conduire un jour à la corruption des mœurs & à la mollesse. Nous prenions toutes nos mesures de concert & avec délibération, & le but commun de nos soins étoit de délivrer les Abaquis de tout ce qui les avoit ravalé jusqu'alors au-dessous de la qualité d'hommes. Cette réflexion étoit de Fanny: A le bien prendre, me disoit elle, tout ce qui est opposé à la raison, ou qui s'en écarte par quelque excès, n'appartient point à l'humanité; & dans ce sens, l'on trouveroit peut être autant de Sauvages & de Barbares en Europe, qu'en Amérique. La plupart des Nations de l'Europe s'écartent des bornes de la raison, par leurs excès de mollesse, de luxe, d'ambition, d'avarice; celles de l'Amérique, par leur grossièreté & leur abrutissement. Mais dans les unes & dans les autres, je ne reconnois point

point des hommes. Les uns sont en quelque sorte au-delà de leur condition naturelle , les autres sont au-dessous ; & les Européens & les Américains sont ainsi de vrais Barbares , par rapport au point dans lequel ils devroient se ressembler pour être véritablement hommes. C'est à ce point , ajoutoit-elle , qu'il faut élever , s'il est possible , nos pauvres Abaquis ; & notre étude doit être de le faire par des moyens qui puissent les y fixer.

Pendant que nous rendions ces importants services à nos Sauvages , & que l'Emploi que j'avois accepté me les faisoit regarder comme un devoir , nous ne perdions point de vuë nos propres intérêts. Nos vœux les plus ardens étoient toujours pour la conservation de Mylord Axminster , pour le succès de ses entreprises , & pour le bonheur de le rejoindre. Notre inquiétude sur son sort ramenoit là tous nos entretiens. La grossesse de mon Epouse étoit si avancée , que de quelque manière que les événemens pussent tourner , il ne falloit pas penser à quitter les Abaquis avant qu'elle fût délivrée. Quelques semaines se passèrent encore. Enfin , le moment des couches de Fanny arriva. Elle mit au monde une Fille , qui ressembloit , me dit-on , à son malheureux Pere. Triste objet de la plus cruelle sentence du sort ! Hélas ! sous quels affreux auspices étois-tu née ! Je la pris dans mes bras ; & le cœur plein de tous les sentimens paternels , le premier souhait que je fis pour elle , fut d'être plus heureuse

que son Pere & sa Mere. Mes vœux ne furent point écoulez.

Mon Epouse se rétablit promptement de ses douleurs. Tous ses soins se tournèrent sur sa Fille. On sçait ce que c'est que la tendresse d'une jeune Mere. Je remarquai qu'il en rejaillissoit quelque chose jusques sur son humeur. Elle en devint moins mélancolique. Ses yeux me parurent moins rêveurs ; & soit que ce cher gage de notre amour eût redoublé son affection pour moi & dissipé ses soupçons , soit que la seule joie d'être Mere produisît ce changement , je m'aperçus que ses caresses étoient plus vives & plus ouvertes qu'elles n'avoient jamais été. Les miennes ne pouvoient guères redoubler , car je n'étois point capable d'inégalité dans mes attentions pour Fanny : cependant , sa tranquillité mit dans mon cœur quelque chose que je n'y avois point encore senti. J'en marquai secrettement ma joye à Madame Ridding , qui y prit part , sans s'expliquer davantage.

Je continuai pendant quelque tems à gouverner paisiblement les Abaquis. Quelques-uns de leurs Chasseurs ayans rencontré un jour un gros de Rouintons au milieu d'une forêt, l'antipathie des deux Nations ne leur permit point de se séparer sans en venir aux mains. Les Abaquis furent maltraitez. Ils ne s'échaperent qu'avec perte d'une partie de leurs gens ; & parmi le reste , il y en eut peu qui revinrent sans blessures. Ce
malheur

malheur ranima toute la haine de la Nation contre ces cruels voisins. La Jeunesse surtout , que les leçons continuelles d'Youngster entretenoient dans une humeur guerrière , & qui souhaitoit passionnément de faire l'essai de ses nouvelles armes , me sollicita vivement de lui laisser tirer vengeance de l'insulte que les Abaquis venoient de recevoir. Je balançai si je devois leur accorder cette permission. La guerre m'a toujours fait horreur. C'est la honte de la raison & de l'humanité. Excepté le cas d'une juste défense , qui doit faire gémir , même après la Victoire , une Bataille est le dernier attentat où l'extravagance & la fureur puissent se porter ; & dans les principes de ma Morale , un Héros guerrier n'est qu'un monstre infâme. Avec ces sentimens , je ne devois pas me rendre facilement aux instances de mes Sauvages. Cependant , la même raison qui m'avoit porté à leur faire prendre une teinture de discipline militaire sous la direction d'Youngster , me fit penser que ce seroit un extrême avantage pour eux , d'humilier les Rouintons avant mon départ , & d'ôter une fois pour toujours à cette barbare Nation l'envie & le pouvoir même de les inquiéter. Je résolus de prendre moi-même la conduite de cette Guerre pour contenir les Abaquis dans la modération. Je me flâtai aussi que si les Rouintons n'étoient pas absolument intraitables , il ne me seroit pas impossible de les gagner peu-à-peu , & de les engager peut-être à se réconcilier si bien

avec les Abaquis, qu'ils renonçassent de part & d'autre à leur haine, & qu'ils s'unissent pour ne composer qu'une même Nation.

M'étant donc expliqué avec Youngster sur les mesures qui convenoient à ce dessein, je déclarai publiquement que je croyois la Guerre juste & nécessaire; & que pour donner aux Abaquis un nouveau témoignage de mon affection, je leur promettois de me mettre à leur tête. Les cris de joye retentirent jusqu'au Ciel. On ne pensa plus qu'aux préparatifs. J'en laissai le soin à Youngster; & je m'occupai pendant quelques jours à rassurer Fanny & Madame Riding, à qui cette résolution cauçoit de mortelles allarmes. Leur crainte eût été juste, s'il y eût eu pour moi beaucoup de risques à courir. Il est certain que je n'eusse pu, sans une extrême folie, les exposer à tout ce qu'elles pouvoient appréhender de fâcheux, si ma mort, ou quelqu'autre accident, les eût privé de ma présence & de mon secours. Mais j'étois sûr que les Rouintons ne tiendroient pas un moment devant moi. Leur petit nombre, qui ne pouvoit s'être réparé depuis les pertes récentes qu'ils avoient essuyées, & l'opinion qu'ils avoient de moi sur les bruits qui s'en étoient répandus certainement jusqu'à eux, me faisoient regarder cette expédition comme une partie de chasse de quatre jours. D'ailleurs, je me proposois bien moins de les réduire par les armes, que de les gagner par la douceur & par l'offre de mes bienfaits. Je fis donc comprendre aux
deux

deux Dames , qu'elles ne devoient point s'allarmer le moins du monde , & qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi , non plus que pour elles , qui étoient aussi sûrement dans l'habitation , que dans la meilleure Ville de l'Europe.

En effet , étant parti deux jours après , à la tête d'un Corps d'Abaquis , composé de leur plus belle Jeunesse , je me rendis en moins de douze heures auprès de la principale habitation des Rouintons. Quoiqu'ils s'attendissent bien que leurs Voisins marqueroient quelque ressentiment de leur dernière perte , je ne m'aperçus point qu'ils fussent sur leurs gardes avec cette vigilance que la crainte inspire. Mais tel est , comme je l'ai déjà fait observer , le génie de la plupart de ces misérables Peuples. Ils ne connoissent ni règles , ni défense , ni précautions de sagesse. Ils en viennent aux mains , & s'égorgent brutalement , sur les moindres démêlez ; le plus foible fuit , & le vainqueur se retire , jusqu'à ce que l'occasion se présente de renouveler le combat. Il m'eût été facile de fondre sur l'habitation , & d'exterminer les Rouintons jusqu'au dernier. Mon dessein étoit tout différent. Ayant fait arrêter mes Compagnons , je députai Youngster , qui s'offrit hardiment pour ce dangereux message , avec trois Abaquis qui connoissoient les lieux ; & je leur donnai ordre de proposer la paix à nos Ennemis , à trois conditions.

La 1.^{re} qu'ils se hâtassent de ramasser leurs
16 armes ,

armes, & de les apporter hors de l'habitation, pour les brûler en notre présence.

La 2. Qu'ils abandonnassent aussi-tôt leur Canton, pour venir former un nouvel établissement dans la Vallée des Abaquis, où je leur promettois qu'on leur fourniroit toutes sortes de secours & de commoditez.

La 3. Qu'ils y fussent soumis à mon Gouvernement.

S'ils refusoient d'accepter mon amitié à ces trois conditions, je ne leur laissois que le choix, de fuir du Canton pour n'y revenir jamais, ou d'être tous massacrés sans exception. & sans quartier.

Je chargeai Youngster de leur faire cette déclaration d'un air fier; mais de prendre ensuite des manières douces & humaines pour les exciter à la confiance, & d'exhorter même quelques-uns des principaux d'entr'eux à me venir trouver sans armes, pour recevoir des marques de la bonté que je leur promettois.

On voit que pour agir avec cette confiance & cet air d'empire, je devois être tout-à-fait sûr du succès de ma conduite. J'avois du moins cette espèce de sûreté, qui porte sur la parfaite connoissance du caractère de ceux avec lesquels on doit traiter. J'avois avec moi quinze cens hommes bien armez; j'étois certain, par des informations assurées, que le nombre des Rouintons réunis ne passoit pas huit cens, en y comprenant leurs Enfants, & leurs Femmes; & je sçavois que la coutume générale des Sauvages est de fuir sans

sans combat, lorsqu'ils se sentent inférieurs en nombre. Je n'appréhendois qu'une chose ; c'étoit que les Roüintons ne conçussent trop de frayeur lorsqu'ils me sçauroient si proche d'eux, & que se défians de mes propositions, ils ne prissent aussi-tôt le parti de se sauver avec la facilité que des Sauvages nuds ont toujours à le faire. Mes Députés se présentèrent hardiment à l'entrée de l'Habitation, & pour prévenir toute insulte, leur premier soin fut de faire connoître qu'ils étoient soutenus par un Corps de quinze cens hommes. Cette nouvelle, & la déclaration qu'ils firent aussi tôt du sujet de leur arrivée, se répandirent en un instant parmi les Barbares, & produisirent une partie de l'effet que j'avois prévu, c'est-à-dire, que la plupart ne consultans que leur crainte, se sauvèrent promptement dans les forêts voisines. Cependant, plusieurs de ceux qui s'étoient amassez d'abord autour d'Youngster, & auxquels il s'étoit adressé, ne voyans rien qui dût les effrayer, demeurèrent tranquilles à l'écouter. Il les flâta par ses discours & ses promesses, & il n'épargna rien pour leur faire sentir l'avantage de ses offres. Il crut les avoir ébranlé ; mais comme ils étoient en petit nombre, & qu'il étoit à souhaiter que les fuyards pussent être engagés à revenir dans l'Habitation, il s'imagina que le seul moyen étoit de quitter ceux qui l'avoient écouté, en les priant de faire comprendre aux autres qu'ils devoient être

sans.

fans crainte ; & que rien n'étoit plus avantageux pour leur Nation , que de s'unir par une bonne Paix avec les Abaquis. Il leur laissa le reste du jour & la nuit suivante pour délibérer , & il leur promit de retourner à eux le lendemain avec la même douceur & les mêmes intentions. Ce fut inutilement qu'il s'efforça de m'en amener quelques-uns : personne n'eût la hardiesse de le suivre.

Je fus ravi de voir Youngster qui revenoit tranquillement , & j'en augurai bien de sa négociation. Son raport augmenta mes espérances. Je louai sa conduite , & je pris le parti d'attendre jusqu'au lendemain. Nous n'étions point éloignés de l'Habitation ; mais une petite Colline , au pied de laquelle j'avois assis mon Camp , nous en cachoit la vue. J'avois choisi cette situation pour ne pas effrayer trop nos Ennemis par une approche brusque & précipitée. Youngster mit un ordre admirable dans notre petite Armée , avec toutes les précautions qui pouvoient nous empêcher de craindre la surprise. Le reste du jour s'écoula sans le moindre mouvement de la part des Roüintons.

La nuit étant devenuë fort sombre , on vint m'avertir lorsque je commençois à prendre un peu de repos , qu'on voyoit des tourbillons de fumée épaisse s'élever au sommet de la Colline , avec un éclat de lumière qui ne pouvoit signifier qu'un grand incendie. J'allai m'éclaircir par mes propres yeux. Il me fut aisé de juger que c'étoit l'Habitation

tion des Roüintons qui étoit en feu , & je ne doutai pas un moment que cette cruelle Nation ne l'y eût mis volontairement. Je donnai ordre que personne ne s'écartât jusqu'au jour , appréhendant quelque autre effet du desespoir de ces misérables. J'envoyai le matin Youngster à la découverte , avec une partie de mes gens. Son rapport fut tel , à peu près , que je me l'étois imaginé. Les Roüintons , soit par défiance de mes promesses , soit par un pur effet d'inhumanité & de barbarie , avoient mieux aimé abandonner le País , que de se soumettre. Ils avoient mis le feu en partans , non-seulement à leur grande Habitation , mais à plusieurs petits Hameaux répandus aux environs. Leurs Cabanes , qui étoient de bois sec , étoient déjà entièrement consumées ; & ce qui marquoit mieux leur caractère féroce & cruel , ils avoient égorgé leurs Vieillards & leurs Malades. Youngster trouva encore leurs cadavres qui avoient échapé aux flâmes.

Je m'affligeai de cette nouvelle par un sentiment d'humanité. Mais un trait de cette barbarie me faisant assez connoître que je m'étois flâté vainement de pouvoir civiliser un Peuple si brutal , je regardai comme un bonheur pour les Abaquis d'être entièrement délivrés de ces dangereux Voisins. Tel fut le succès de cette expédition , qui ne devoit pas allarmer beaucoup , comme on le voit , Madame Riding & mon Epouse , puisque mes Sauvages n'eurent pas même l'occasion

l'occasion d'y tirer un coup de flèche. Je ne me serois pas tant étendu sur un événement si léger, s'il n'eût produit peu de tems après des effets si terribles, que mon sang se glace encore de l'engagement où je me suis mis de les raconter.





HISTOIRE

DE MR

CLEVELAND.

 LIVRE SIXIEME.

LA tranquillité & le bon ordre me parurent si bien établis parmi les Abaquis, que sans penser à multiplier leurs Loix & leurs obligations, je me bornai à les contenir dans l'observation exacte de celles qu'ils avoient déjà. C'étoit le seul moyen d'assurer le fruit de mes travaux, qui eût été fort incertain après mon départ, si je n'eusse pris soin de lier ainsi ces bons Sauvages par les chaînes de l'habitude. Quelques mois se passèrent donc encore à répéter nos exercices ordinaires, & à attendre le retour des Sauvages que j'avois fait partir pour la Virginie avec l'envoyé de Madame Lallin. Je remettois après leur retour, à prendre
une

une résolution qui pût nous conduire à quelque chose de raisonnable & d'assuré , espérant toujours de tirer de leur rapport quelque lumières capables de me déterminer. Je ne pouvois juger exactement de la longueur de leur voyage , ni du tems qu'ils avoient besoin d'y employer. C'étoit le principal sujet de mon embarras. Il m'étoit venu plus d'une fois à l'esprit , sur-tout depuis les couches de mon Epouse , de partir avec elle & le reste de ma famille , pour tenter moi-même de trouver le chemin de la Caroline. Ce n'est pas que je ne m'attendisse à de grandes difficultez de la part des Abaquis , qui nous étoient trop affectionnez pour consentir volontiers à notre départ : mais j'eusse réussi peut-être à les tromper en leur faisant entendre que nous ne les abandonnions point sans retour. Nous eussions pris une Escorte , ce qui eût encore aidé à leur persuader que notre dessein n'étoit pas de les quitter absolument ; & nous n'eussions point eu de peine à nous en défaire , si le Ciel eût beni notre route , & nous eût fait tomber dans quelque Habitation Angloise ou Espagnole.

Quelque dangereux que fût ce plan , il n'y en avoit point d'autre à choisir , en supposant que nous ne reçussions point de nouvelles de Mylord. Je m'y arrétois à la fin , comme un malade fait à un remède amer & douloureux qu'il craint presque autant que ses maux. Je le communiquai même à mon Epouse & à Madame Riding , qui ne balancèrent

balancèrent point à l'approuver , & qui se disposèrent hardiment à en courir tous les risques. Nous n'étions plus retenus que par la foible espérance que nos Sauvages pourroient arriver au moment que nous y penserions le moins. Elle ne fut pas trompée. On nous les annonça un jour. Mon émotion fut si grande à cette nouvelle , que j'eus peine à me soutenir. Ce fut bien pis , lorsque je vis mon Epouse tomber évanouïe de surprise & de saisissement.

Si l'on se figure en effet quelle devoit être notre inquiétude & notre ennui après quinze mois de séjour dans une habitation de Sauvages , plus d'un an qui s'étoit écoulé sans que nous eussions entendu parler de Mylord , on concevra que le plus léger espoir ne pouvoit manquer de nous causer une agitation extraordinaire. Mais si ce n'étoit pas la joye , c'étoit du moins une incertitude de sentimens , qui nous avoit mis d'abord dans cette violente situation Il fallut bien tôt éprouver d'autres mouvemens, dont la nature étoit moins équivoque ; ce fut ceux de la plus mortelle crainte , & par conséquent de la tristesse la plus profonde & la plus accablante.

Les Sauvages s'étoient rendus d'abord à Powhatan. Ils y avoient vû Madame Lallin , qui leur avoit facilité autant qu'elle avoit pû les moyens de gagner la Caroline. Avec le secours d'un Virginien qui sçavoit la Langue Angloise , ils avoient suivi les Côtes de la Mer , en s'informant dans tous les lieux habitez

habitez si l'on avoit vû Mylord Axminster, ou si l'on avoit quelque connoissance de son fort , ils n'avoient rien appris de ce qu'ils cherchoient. Desespérans de réussir mieux par de plus longues recherches, ils avoient repris leur route vers notre Vallée , au travers de mille périls , & dans une incertitude continue du chemin. Enfin le hazard , ou plutôt la Providence qui ne vouloit plus nous laisser ignorer nos malheurs & qui nous en préparoit encore de plus terribles , avoit permis qu'ils eussent rencontré dans de vastes Deserts un de leurs Compatriotes , un de ces braves Abaquis qui avoient servi d'escorte à Mylord. Ils le ramenôient avec eux , & ce fut par lui-même que nous nous fîmes raconter aussi-tôt la funeste aventure de Mylord & de ses Compagnons.

Ce malheureux Seigneur n'avoit pas été éloigné de cinq ou six journées de la Vallée des Abaquis , qu'il avoit été attaqué par un nombre de Sauvages à peu près égal au sien. Il les avoit mis en fuite , avec peu de perte. Ces Barbares , qui étoient des Habitans vagabonds du grand Desert de *Drexara* , & qui passent pour les plus cruels de l'Amérique , n'avoient pas été découragés par leur défaite. La vûë de Mylord qui étoit à cheval & vêtu , aussi-bien que les Anglois de sa suite , les avoit animés à retourner à la charge , dans l'espoir du butin. Ils s'étoient attroupez seulement en beaucoup plus grand nombre , & coupans le chemin aux Abaquis à quelque distance du lieu du premier combat , ils
avoient

avoient fondu fur eux avec tant d'impétuosité & une grêle fi terrible de flèches , qu'ils en avoient couché par terre une grande partie. Le reste effrayé de se voir envelopé de toutes parts en un moment , & se trouvant même hors d'état de recourir à la fuite , avoit rendu les armes pour se conserver la vie. Ils étoient demeurez prisonniers avec Mylord & ses Anglois. Les vainqueurs avoient partagé cette riche proie , & s'étoient divisez eux-mêmes pour prendre différentes routes. La plupart des Sauvages du Desert de *Drexara* sont Antropophages , du moins à l'égard de leurs prisonniers. Ils n'habitent proprement aucun lieu. Ils sont sans cesse errans , à la chasse des Bêtes & des Hommes , qu'ils regardent comme leur plus friand gibier. La seule raison qui leur fait donner le nom de Sauvages de *Drexara* , est que cherchans les Montagnes & les Bois comme les lieux les plus propres à la chasse , ils aiment ce grand Desert , qui est rempli de bêtes féroces , parce qu'il est couvert de forêts d'une très-grande étendue.

J'étois tremblant & consterné en écoutant cette première partie de la relation du Sauvage , & je n'osois le presser de m'apprendre ce que j'avois le plus d'envie de sçavoir. Un début si terrible me faisoit attendre le sort le plus affreux pour l'infortuné Vicomte. Fanny étoit de son côté dans une agitation capable d'inspirer la pitié. Nous continuâmes de prêter notre attention , sans oser ouvrir la bouche

che pour proférer un seul mot. Heureusement, nous dit le Sauvage, je suis tombé en partage avec Mylord & vingt de nos Compagnons, à une Bande des moins cruelles & des moins avides de chair humaine. Ce n'est pas qu'ils n'ayent mangé d'abord six d'entre nous, pour rassasier leur première ardeur; mais ils sont accoutumés d'aller chaque année sur le bord d'une grande Rivière, où ils trouvent des hommes blancs, & vêtus d'habits, auxquels ils donnent leurs Prisonniers, pour recevoir d'eux quelque chose qu'ils aiment beaucoup. Nous avons été conservez pour cela au nombre de seize, & l'on nous a fait faire un long voyage pour arriver à la Rivière; mais les hommes blancs n'y sont pas venus cette année. Nous avons été conduits vers le Desert de *Drexara*, pour attendre l'année prochaine. Cependant, ajouta le Sauvage, je suis sûr que tous mes Compagnons ne verront point ce tems-là; car de seize que nous étions, il y en a déjà quatre qui ont été mangés depuis notre retour de la Rivière. Il nous raconta ensuite de quelle manière il s'étoit sauvé, & par quel bonheur il avoit rencontré ses Compatriotes, après avoir erré deux mois dans des Païs qui lui étoient inconnus.

J'ai sçu depuis, que ces Hommes blancs avec lesquels les Sauvages faisoient une espèce de commerce de leurs Prisonniers, étoient les Espagnols de *Penfacola*, qui remontent en certains tems la grande Rivière du S. Esprit, & qui achètent des Esclaves
pour

pour quelques verres d'eau-de-vie, ou pour quelques denrées de nulle valeur.

J'ordonnai à l'Abaquis de se retirer après son recit ; & l'état où j'étois ne m'empêchant point de faire réflexion sur celui où je voyois mon Epouse , je fis en un instant ce que non-seulement je n'avois jamais fait , mais dont je ne m'étois point encore cru capable. Je renfermai dans mon cœur la plus vive , & la plus pressante de toutes les douleurs ; & moi , qui me sentoís prêt à succomber sous ma peine , & à tomber sans force , j'en trouvai assez pour affecter de la constance , pour prendre une contenance tranquille , & pour entreprendre en un mot de consoler ma chere Epouse. C'est ici que j'appréhende de n'être plaint désormais de personne. Un personnage tel que j'ai été capable de le soutenir , & que je vais le représenter paroîtra si étrange , & peut-être si contraire aux idées communes , que si l'on me fait la grace de le croire possible , on s'imaginera sans doute qu'il mérite moins de pitié que d'admiration. Il faut avoir éprouvé les douleurs qu'un autre sent , ou sentir du moins qu'on peut les éprouver , pour être capable de s'y interresser par la compassion ; & non-seulement il ne se trouvera personne , qui ait senti des maux tels que les miens , mais à peine se trouvera-t'il quelqu'un qui les puisse comprendre.

La résolution que je pris donc en ce moment , de me rendre maître de tous les témoignages extérieurs de ma peine , devint
une

une règle que j'ai suivie depuis avec une incroyable constance. Je ne prévoyois point à quoi je m'engageois. La considération de mon Epouse , dont je voulois soutenir le courage par mon exemple , m'engagea à former intérieurement cette espèce de vœu , qui renfermoit peut-être trop de témérité. J'ai eu néanmoins la force de l'exécuter : Mais qu'il m'en a couté ! & que le souvenir même que j'en conserve , est encore rempli d'amertume ? Chere Fanny , dis - je à mon Epouse , il faut benir le Ciel de ce qu'il permet du moins que nous soyons informez du malheur de Mylord. Le secours de la Providence ne sçauroit manquer à l'innocence & à la vertu. Vous voyez qu'il l'a déjà éprouvé en tombant heureusement dans la Bande la plus humaine des Sauvages. Il recevra la même protection jusqu'à la fin. Peut-être a-t'il déjà été livré aux Hommes blancs dont l'Abaquis nous a parlé. Ce ne peut être que des Anglois , ou des François , ou des Espagnols ; & quelque Nation que ce soit de l'Europe , il est sans danger , s'il est hors des mains des Sauvages. Oui , me répondit - elle en ne raisonnant que trop juste sur le sujet de nos craintes ; oüi , s'il est hors de mains des Sauvages : mais quelle aparence qu'il soit délivré de ces Bêtes cruelles ? Il n'y a que deux mois , suivant le raport de l'Abaquis , qu'ils sont revenus de leur grande Rivière , ils n'y doivent retourner que l'année prochaine ; & qui sçait s'ils épargneront si long-tems la vie de mon
cher

cher Pere ? Elle fondoit en larmes en parlant ainsi ; & sa tendresse lui représentant vivement tout ce qu'elle avoit à craindre , elle paroissoit aussi effrayée que si elle eût vû Mylord prêt d'être dévoré par les Sauvages. Je lui dis pour la rassurer , que ces Barbares étant accoutumez à faire commerce de leurs Prisonniers , il n'y avoit nulle raison de craindre qu'ils ne suivissent point leur usage ordinaire ; que je préviendrois d'ailleurs tous les effets de leur cruauté , mon dessein étant de me mettre incessamment à la tête de deux mille Abaquis , & de me servir des lumières que je pourrois tirer de celui qui avoit été compagnon de Mylord , pour prendre le chemin du Desert de Drexara ; que le Ciel seroit mon guide dans une entreprise où sa bonté & sa justice étoient interressées ; enfin que j'espérois de trouver Mylord , ce qui étoit le seul point difficile , & que rien ne me seroit si aisé que de le délivrer.

Fanny avoit trop de solidité d'esprit pour se laisser flâter par de fausses espérances. Elle sentit aussi parfaitement que moi toutes les difficultez de mon dessein , & voici le parti qu'elle prit sur le champ. Je suis persuadée , me dit-elle , que vous n'abandonnerez point mon Pere , & que vous exécuterez ce que vous venez de me promettre ; mais je vois les périls & l'incertitude d'une telle entreprise. Vous ne pouvez point me laisser ici derrière vous , au risque de tout ce qui peut m'arriver pendant votre absence , & presque certaine en vous quittant , de ne

vous revoir jamais. Il n'y a donc pour moi nul autre parti à prendre , que celui de partir avec vous. Nous retrouverons mon Pere , ou nous périrons tous ensemble en le cherchans. Quelque étrange que fut cette proposition , je ne pouvois raisonnablement la combattre. Cependant , je lui fis apercevoir plusieurs raisons qui la rendoient presque impossible. Nous n'avions point de voitures pour elle , sa Fille , & Madame Kiding , & pour leurs deux Femmes. Cette seule difficulté étoit insurmontable. Elle me répondit qu'elle la sentoît , & qu'elle n'en étoit point effrayée ; qu'elles iroient à pied comme moi , aussi souvent que leur foiblesse le pourroit permettre ; que si elles se trouvoient trop fatiguées , il seroit aisé de leur composer des espèces de brancards que je ferois porter par nos Abaquis ; que si j'en prenois deux mille avec nous , ils pourroient se succéder tour à-tour , & nous rendre ce service sans beaucoup de peine & d'embarras. Pour les provisions de vivres , qui formoient une autre difficulté , elle ne put être arrêtée par la crainte d'en manquer , & elle se résolut à faire comme moi son principal fond sur la prodigieuse quantité de Bêtes fauves qu'on trouve de tous côtez en Amérique , & que nos Sauvages ne manqueroient pas de tuer continuellement.

Nous partirons , lui dis-je en l'embrasant , chère Fanny , nous partirons. J'admire votre courage , & je veux me persuader que c'est pour lui donner un heureux succès , que le Ciel vous l'inspire. Je ne tardai point

à communiquer notre résolution aux Abaquis. Je ne leur en parlai que comme d'une expédition que je voulois entreprendre pour venger leurs Compagnons & pour délivrer Mylord. Toute la Nation s'offrit avec ardeur ; mais faisant beaucoup moins de cas du nombre que du courage & du bon ordre , je déclarai que je ne voulois être accompagné que de ceux qui avoient été disciplinez par Youngster. C'étoit un Corps d'environ deux mille hommes , qui paroissoient tous résolus & vigoureux. Ceux que nous laissâmes dans l'Habitation , marquèrent du chagrin de voir partir avec moi mon Epouse & toute ma famille ; mais ils n'eurent pas néanmoins le moindre soupçon qu'ils alloient nous perdre pour toujours. Dans toute autre circonstance, nous n'eussions peut-être pas quitté sans quelque regret ce bon Peuple , dans lequel nous n'avions trouvé pendant un si long séjour , que de la docilité , de la soumission & tous les témoignages d'un sincère attachement. Le souvenir de leurs bienfaits n'est jamais sorti de ma mémoire , & j'ai prié le Ciel pendant toute ma vie d'affermir parmi eux la connoissance & l'amour du bien que je me suis efforcé de leur inspirer.

Quoique j'eusse borné le nombre de ceux qui devoient être de notre expédition , je ne pus refuser la satisfaction de me suivre à quelques particuliers qui m'avoient été les plus affectionnez. J'eus regret de ne pouvoir l'accorder au vieil Iglou , qui , consultant

moins son âge & ses forces , que son zèle , auroit entrepris de me suivre au bout du monde. Mais je consentis que Rem , sa Fille , accompagnât mon Epouse ; sans parler de son attachement qui méritoit cette récompense , je crus qu'il y auroit mille occasions où ses services pourroient être utiles à Fanny & à ma Fille. Enfin nous partîmes , après nous être mis sous la protection du Ciel , & l'avoir sollicité mille fois par les plus ardentes effusions de notre cœur.

Ciel ! quel départ & quelle entreprise ! Je sçavois à peine de quel côté tourner nos premiers pas. Je concevois seulement qu'étant dans la Floride au-delà des Monts Apalaches , j'avois au Midy le Golfe du Mexique , & à l'Orient les Côtes de la Mer du Nord. Il me paroissoit assez vraisemblable que les Hommes blancs , dont le Sauvage m'avoit parlé , n'étoient autres que les Espagnols , qui devoient remonter quelque grande Rivière depuis le Golfe du Mexique ; car je n'en connoissois point vers la Mer du Nord jusqu'à la pointe de Tegeste , qui fût de la grandeur de celle que le Sauvage m'avoit représentée. Pour le Desert de *Drexara* , je l'appelle de ce nom , en traduisant littéralement celui que le prisonnier Abaquis lui donnoit , je n'en avois jamais entendu parler : l'unique connoissance que je pusse en avoir , je la tirois de la comparaison que je faisois de son recit , avec l'opinion où j'étois que les Hommes blancs étoient des Espagnols ; & j'en conclus , que ce Desert
devoit

devoit être , par rapport à nous , au Midy , ou un peu plus sur la droite en tirant à l'Occident. A la vérité , cela s'accordoit mal avec la route des trois Sauvages que j'avois envoyez à la Caroline , & avec la rencontre qu'ils avoient faite du prisonnier ; mais je sçavois de leur propre aveu , qu'ils n'avoient point tenu de route certaine , & je jugeois par la longueur de leur marche , qu'ils s'étoient prodigieusement égarez. Telles étoient les lumières , ou plutôt les profondes obscuritez qui servoient de guides à notre malheureux voyage. Il faut néanmoins que je le confesse , pour ne pas donner une idée trop affreuse de mon embarras ; j'avois un autre espoir , sans lequel il y auroit eu une extrême folie à me précipiter ainsi dans un Labyrinthe inexplicable. Je comptois sur les éclaircissemens que je pourrois tirer des diverses Nations qui se trouveroient sur notre route , & je n'appréhendois point leur rencontre , parce que j'étois assez bien escorté pour ne rien craindre de leur barbarie.

Nous marchâmes les huit premiers jours avec beaucoup de facilité. Quoique la chaleur fût assez grande , le zèle de mes Abaquis se soutenoit merveilleusement. Ils portoient sans répugnance les quatre brancards des Femmes ; comme ils se succédoient au moindre signe de lassitude , il ne me parut point qu'ils fussent fatiguez de cet exercice. Je les animois d'ailleurs en marchant à leur tête ; & sentant le besoin que j'avois de leur secours , je prenois un

air de confiance & de résolution , capable de leur en inspirer. Cependant , soit qu'ils ne fussent point aussi endurcis à la fatigue que les Sauvages vagabonds qui sont accoutumés à marcher continuellement , soit que la chaleur & le changement d'air pussent contribuer à les affoiblir , il y en eut un grand nombre qui se trouvèrent attaqués tout-d'un-coup d'une maladie dangereuse. Ce fâcheux accident nous contraignit d'arrêter. Je choisis pour prendre quelques jours de repos , une prairie agréable , au long d'une Rivière , dont les bords étoient couverts d'arbres assez touffus pour nous défendre de l'ardeur du Soleil. Cette précaution n'empêcha point qu'il ne me mourût en deux jours trente de mes plus braves Sauvages. Je ne tardai point à m'apercevoir par les progrès du mal , qu'il étoit contagieux. Je perdais quinze hommes le jour d'après , & l'on venoit m'avertir à tous momens qu'il y en avoit quantité d'autres qui étoient menacés du même sort. En moins de sept jours il s'en trouva huit cens de malades , & environ deux cens emportés par la force du mal. Plein d'une mortelle inquiétude pour le danger de mon Epouse , je la fis écarter avec ses femmes du gros de la Troupe , & je défendis sous peine de mort aux Sauvages de s'approcher du lieu où elle étoit. Je chargeai Youngster du soin de veiller auprès d'elle , tandis que je m'occuperois à chercher quelque remède au mal de mes pauvres Abaquis. Mais le brave & fidèle Youngster fut atteint

atteint lui-même de cette funeste maladie , & je le vis expirer deux jours après.

Le courroux du Ciel me poursuivoit. De tant de malheureux qui expiroient à mes yeux , j'étois sans doute le plus à plaindre , quoique la bonté de mon tempérament me soutint contre l'air infecté que je respirois à tous momens. J'étois sans cesse au milieu de mes Abaquis , à les exhorter , à les consoler , à les interroger sur la nature & les symptômes de leur mal. Je séparois les malades d'avec ceux qui ne l'étoient point encore ; je faisois transporter les morts , de peur que le danger n'augmentât par l'infection des cadavres ; j'étois par tout , je prêtois la main moi-même à l'ouvrage le plus pénible , je me ménageois moins que le plus misérable de mes Sauvages. Cependant , il me venoit souvent à l'esprit , qu'un zèle si inconsideré pouvoit devenir pernicieux à mon Epouse. Je craignois , en retournant le soir auprès d'elle , de lui communiquer quelque chose de l'air contagieux que j'avois respiré. Je pris le parti de me laver chaque jour dans la rivière , avant que de la revoir , & de me couvrir de peaux différentes de celles que je portois en visitant les Malades. Qu'auroit-ce été , si le mal m'eût attaqué moi-même ! Affreuse crainte ! J'en détournois mon attention , comme un criminel tâche d'éviter la pensée de son supplice. Je composois mon visage en m'approchant de Fanny , & loin de lui apprendre les progrès continuels de la maladie qui

m'enlevoit tous les jours douze, quinze, & quelquefois vingt Abaquis, je la flâtois par l'espoir d'un heureux changement. Elle feignoit de me croire, & dans le tems que je lui déguisois ainsi nos maux pour lui épargner le chagrin de les connoître, elle dissimuloit de même en affectant de les ignorer, de peur que ce n'en fût un nouveau pour moi que de l'y croire trop sensible.

Dans ce terrible desastre, ce fut un bonheur extrême, qu'elle, sa Fille, & ses Femmes se conservassent dans une santé parfaite. Nous passâmes trois semaines entières dans le même lieu, sans la moindre aparence que nos misères pussent diminuer. Il m'étoit mort environ quatre cens Sauvages, & le mal continuant à se répandre, j'étois menacé de les perdre tous avec le même malheur. Je résolus de changer d'air, en plaçant mon camp sur une éminence qui ne paroissoit éloignée que d'une journée des vastes prairies où nous étions. Je donnai ordre aux Sauvages de se préparer au départ. Mais je crus m'apercevoir qu'ils ne recevoient pas volontiers cette nouvelle. Quoique le lieu où je voulois les conduire fût assez proche, il s'avançoit sur notre route, & quelques uns d'entr'eux me firent connoître qu'ils s'attendoient moins à la continuer, qu'à retourner promptement vers leur Habitation. Nouveau sujet d'une extrême inquiétude. Je cessai de les presser, pour me donner le tems d'aprofondir leurs dispositions.

positions. Je reconnus bien-tôt que leur refus n'étoit point un mouvement qui fût né tout-d'un-coup. Ils s'étoient assemblez plusieurs fois pendant la nuit , pour délibérer sur le parti qu'ils devoient prendre ; & la discipline s'étant beaucoup relâchée parmi eux depuis la mort d'Youngster , ils avoient murmuré contre moi , comme s'ils eussent dû m'accuser du malheur qui leur étoit arrivé. Je les trouvai donc si aigris & si mal disposez à l'obéissance , que j'appréhendai de ne pouvoir les contenir longtemps dans le respect qu'ils avoient eu pour moi jusqu'alors. Les conséquences n'en pouvoient être que très-funestes. La moindre , & celle à laquelle je devois m'attendre naturellement étoit de me voir abandonner tout-d'un coup , & de demeurer avec ma famille à la merci des Bêtes , ou d'autres Sauvages aussi cruels qu'elles. J'employai pendant quelques jours les sollicitations & les instances , auprès de ceux dont la fidélité m'étoit moins suspecte , & je les engageai à faire eux-mêmes leurs efforts pour ramener l'esprit de leurs Compagnons. Ils y travaillèrent inutilement. La vuë même de cinq ou six-cens de leurs semblables qui étoient encore atteints de la maladie , & qu'ils devoient par conséquent se résoudre à laisser après eux , ne fit nulle impression sur les Rebelles , & n'eut pas le pouvoir de les faire consentir du moins à attendre leur rétablissement. Il sembloit qu'après avoir déclaré le desir qu'ils avoient de retourner sur leurs
pas ,

pas , ils eussent quelque chose à craindre s'ils différoient à partir. Ils étoient sourds à toutes mes raisons, ils refusoient de les entendre; semblables à un troupeau de Bêtes qui se portent impétueusement toutes ensemble vers le même lieu , lorsqu'elles y sont déterminées par quelque mouvement dont elles ne voyent pas même la cause. Enfin, je ne reconnus plus dans mes bons Abaquis , qu'une troupe de Sauvages capricieux & inflexibles.

Le mal me parut sans remède. Le seul qui me restoit , & que je me déterminai à tenter , acheva de me perdre , en donnant occasion à ces misérables d'exécuter tout-à-fait leur résolution. Je les fis assembler autour de moi , & leur ayant reproché d'un air fier leur inconstance & leur perfidie , j'ajoutai , que j'étois assez bien instruit néanmoins que le nombre des perfides étoit petit, & qu'il y en avoit beaucoup parmi eux qui étoient disposez à me demeurer fidèles: que je voulois les connoître , & faire d'eux la distinction qu'ils méritoient , prêt à consentir que les autres s'éloignassent pour jamais de ma présence , & qu'ils retournassent sur le champ à l'Habitation. Mon espérance étoit que la honte de passer publiquement pour perfides , les retiendrait peut-être malgré eux dans le devoir. J'ordonnai en même-temps , que ceux qui vouloient m'abandonner passassent à ma gauche , & que les autres se tinssent à ma droite. J'observois leur contenance. Il se passa quelques momens , sans que

que personne osât quitter sa place. Ils se regardoient les uns les autres, avec un air d'étonnement & d'incertitude. Enfin, quelques-uns des plus mutins s'étans placez brusquement à ma gauche, ils furent suivis aussi-tôt du plus grand nombre. A peine eurent-ils pris un moment pour se connoître, & s'assurer les uns des autres, qu'ils me tournèrent le dos avec un grand cri, & qu'ils prirent la fuite tous ensemble en tirans vers l'habitation. Il en restoit à ma droite plus de trois cens dont j'avois lieu du moins de croire la fidélité assurée; mais ceux-ci mêmes, voyans fuir leurs Compagnons, & ayans demeuré quelque tems comme incertains à les regarder, me quittèrent tout-d'un coup pour les suivre, sans que mes prières ni mes reproches fussent capables de les arrêter.

Quelle idée pourrois-je donner ici de ma douleur & de ma consternation! ce sont-là de ces excès qui ne peuvent se représenter. Je demeurai absolument seul au milieu de la prairie. Les deux Anglois qui me restoient ne quittans point mon Epouse, & le quartier des Malades étant à cinq cens pas dans un endroit couvert d'arbres, je ne me trouvai pas même accompagné d'un seul Sauvage de qui je pusse espérer le foible soulagement qu'on trouve à avoir quelqu'un pour témoin de ses peines. Ce n'étoit pas à mon Epouse que je voulois les confier; elle les eût partagé, & les siennes n'étoient propres qu'à augmenter mon desespoir.

poir. Il fallut les devorer dans le fond de mon cœur. Je m'assis sur l'herbe , dans le lieu même où j'étois. Avec quelque rigueur que le Ciel parût s'obstiner à ma perte , j'y levai mes yeux pour interresser sa bonté & pour attester sa justice. Je lui demandai , sinon les consolations qui pouvoient diminuer mes douleurs , du moins un secours de lumières qui pût diriger ma conduite , & me faire voir quelque jour à l'espérance , dans un état où je ne pouvois me persuader qu'il eût réduit personne avant moi. O Dieu ! m'écriai-je mille fois , est-ce le desespoir qui vous honore ? Si c'est par bonté que vous formez vos Ouvrages , comment prenez-vous plaisir à les détruire ? Que voulez-vous que je devienne ? Que ferez-vous de Mylord , de ma malheureuse Epouse & de ma Fille ? Qu'ai je donc gagné à vous invoquer , si vous n'écoutez jamais mes prières ? O Dieu ! écoutez-moi , & prenez pitié de vos malheureuses Créatures.

Cependant , après avoir passé quelque tems dans ces agitations , je recueillis tous mes esprits , pour tirer des circonstances de notre misère les foibles ressources que je pourrois y apercevoir. Il me parut d'abord qu'il n'y avoit point à délibérer sur le lieu vers lequel nous devons penser à prendre notre chemin. Toute aparence d'espoir eût été vaine , excepté du côté des Abaquis. Lorsque j'eus reconnu entièrement la nécessité de prendre ce parti , je me repentis amèrement de n'avoir pas cédé à l'im-

l'impatience des fugitifs. Mais ce regret étant inutile , j'examinai s'il y auroit désormais de la sûreté pour nous , même parmi ces Sauvages , après le tour de perfidie dont leur Jeunesse avoit été capable. Je m'imaginois qu'ils pourroient craindre que je ne les punisse ; & la honte du crime , ou la crainte du châtement acheve quelquefois de faire violer tous les devoirs à ceux qui ne sont encore coupables qu'à demi. Cependant , je me flâtai que ma douceur pourroit me les réconcilier , & faire renaître en eux la confiance. Il y avoit deux difficultez qui me causèrent beaucoup plus de crainte & d'embarras. L'une regardoit les périls de la route. Nous allions nous trouver exposez à la rencontre & aux insultes de tous ceux qu'il plairoit au Ciel d'amener sur notre chemin : mais le danger étoit égal , de quelque côté que nous puissions tourner , & nous n'eussions pas été plus sûrs de l'éviter en nous déterminant même à ne pas changer de lieu. Il falloit donc s'en remettre à la Providence , & continuer d'implorer son secours. Le second obstacle étoit la fatigue d'une marche de dix jours , que les deux Dames & leurs Femmes ne pouvoient avoir la force de supporter. Je n'avois que Rem & mes deux Anglois : du grand nombre de Sauvages qui étoient malades , il n'y en avoit pas un de qui je pusse espérer la moindre assistance. C'étoit une nécessité que les deux Femmes-de-chambre marchassent à pied , quelque peine qu'il leur en pût coûter ; & je
me

me résolu à me charger moi-même de l'emploi de porter mon Epouse avec Rem, tandis que les deux Anglois rendroient le même service à Madame Riding.

Je pensai ensuite à ce qu'alloient devenir les misérables Sauvages que nous serions obligés de laisser derrière nous. La fâcheuse espèce de maladie dont ils étoient atteints, les rendoit si foibles & si languissans, qu'ils n'avoient pas la force de se soutenir sur leurs pieds. Il en périssoit tous les jours à peu près le même nombre, & ma présence ne leur étoit assurément d'aucun secours. Cependant, en mettant mon cœur à l'épreuve, je ne me sentis point capable d'abandonner tant de malheureux à l'horreur d'un tel sort. Je ne leur étois d'aucune utilité pour la guérison de leurs maux ; mais je remarquois qu'ils recevoient de la consolation de mes visites, & qu'ils en avoient de la reconnoissance en expirans. C'en fut assez pour me faire prendre la résolution d'attendre à partir jusqu'à ce que la maladie les eût emporté tous, & de continuer à leur rendre tous les bons offices qui étoient en mon pouvoir. Je considérois d'ailleurs, qu'ils n'avoient entrepris le voyage que par zèle pour mon service & par obéissance à mes ordres. Je crus leur devoir par reconnoissance, ce que je me sentoisois porté à leur accorder par tendresse de cœur & par humanité. La faim n'étoit pas un mal que nous dussions appréhender. Nos perfides Deserteurs, qui n'avoient point eu d'autre occupation que la chasse
pendant

pendant plus de trois semaines , nous avoient laissé une quantité immense de gibier qu'ils avoient fait sécher au Soleil ; suivant leur usage ; & nous trouvions à chaque pas dans la prairie des œufs de diverses sortes d'oiseaux , dont nous faisons notre mets le plus délicat.

Ce plan étoit le plus raisonnable que la prudence pût m'inspirer dans une conjoncture si difficile. C'étoit même le seul auquel je pusse m'arrêter. Mais l'ascendant de ma mauvaise fortune devoit l'emporter sur tous mes projets , pour les détruire , ou pour les faire tourner à ma perte.

Fin du Tome troisième.

